JOURNAL

D'UN

OFFICIER DE MARINE.

Manille. — Canton. — Un Théâtre Chinois, etc.

I.

Le 29 août 1838, à onze heures du matin, nous mouillâmes devant Manille, après avoir rapidement passé dans l'étroit canal formé par l'île verdoyante du Corrégidor et celle de Maribelle. Une forte pluie vint dérober à nos yeux la vue des noires fortifications et des nombreuses églises de la ville; ce n'était que le prélude de l'affreux déluge qui nous attendait.

Malgré la mer qui commençait à se faire grosse, M. Chaigneau, le vice-consul, vint à bord avec le capitaine du port, dans une de ces superbes chaloupes, armées de pierriers, que le gouvernement espagnol entretient pour transporter les autorités, et pour chasser les petits pirates qui infestent la côte vers Mindanao. Je lui remis les lettres que j'avais pour M. Barrot, notre consul, ne voulant aller à terre que le lendemain, une fois le mauvais temps passé. A ces lettres que je lui confiais, j'ajoutai une courte note contenant mes compli-

mens et une apologie *for my not going on shore,* apologie que l'état du ciel faisait beaucoup mieux que moi.

Le lendemain s'écoula, puis le surlendemain, et enfin le troisième jour, sans que la pluie parût vouloir cesser. Nous commençâmes à croire que le soleil était chose invisible à Manille, et M... et moi, décidés à ne pas perdre davantage un temps précieux, nous nous jetâmes dans un canot pour aller, malgré la mer, le vent et les torrens de pluie, faire une visite à M. Barrot, dont j'avais reçu une lettre fort aimable.

La ville est bâtie sur les bords d'une rivière qui se trouve encaissée jusqu'à la mer par deux belles chaussées, à l'extrémité desquelles s'élèvent d'un côté un petit phare et de l'autre un port bien bâti et en bon état. Les lames battaient avec fureur les murs solides de la forteresse, et couvraient d'écume la partie la plus haute du phare. Nous entrâmes avec peine, au milieu des brisans, dans le petit chenal marqué par des pierres qu'il faut suivre pour franchir la barre, et puis nous nous trouvâmes dans la rivière, où le courant, luttant contre la marée montante et le vent, soulevait des vagues courtes, mais droites et dures, qui se heurtaient dans tous les sens et entraînaient dans leurs sauts désordonnés notre embarcation d'une manière fort désagréable. Cependant le ciel, qui avait paru vouloir s'éclaircir, abaissa peu à peu vers la terre des masses énormes de nuages noirs, et, derrière nous, le bouillonnement des eaux nous annonça qu'il était temps de chercher un abri.

Un de ces immenses bateaux plats couverts de toitures mouvantes en paille, si utilement employés pour le transport des marchandises, se traînait péniblement le long de la jetée, cherchant à remonter le courant et à regagner son poste parmi les nombreux navires dont les mâtures rapprochées nous annonçaient les places où l'on pouvait débarquer. Nous atteignîmes bientôt le *casco* (c'est le nom qu'on donne à ces larges embarcations), et nous sautâmes tous à son bord, officiers et matelots, pour nous mettre à l'abri sous ses voûtes de nattes. Ceux de nos hommes qui étaient déjà mouillés se mirent sur la jetée, avec deux ou trois Tagals, à tirer la corde au moyen de laquelle le lourd bateau se halait de l'avant.

Le Tagal qui était à la barre nous salua fort poliment; il nous offrit du feu pour allumer nos cigarres; et, quand nous fûmes confortablement installés au milieu de quelques veaux dont le bateau était chargé, il parut tout disposé à lier conversation avec nous. Le pauvre diable attendait depuis trois jours un moment de beau temps pour

porter à bord d'un bâtiment en rade des provisions fraîches en animaux et en légumes; sa cargaison avait passablement souffert de ce retard; il venait d'essayer de sortir, mais l'état de la mer l'en avait empêché. Le ciel semblait avoir ouvert toutes ses cataractes; la chemise d'écorce d'ananas de notre pauvre patron indien était collée sur sa peau cuivrée sans qu'il parût y faire attention; cependant nous avancions toujours, grace à ceux qui nous traînaient sur la digue et à quatre hommes placés sur des saillies extérieures en bambou, qui poussaient de fond en appuyant contre leur épaule l'extrémité d'une immense perche.

Enfin nous arrivâmes devant un grand édifice carré, percé de nombreuses fenêtres, qu'on nous dit être la douane; et, reprenant notre embarcation, nous évacuâmes le *casco* hospitalier pour aller débarquer sur la rive opposée, laissant à notre droite la ville fortifiée, avec ses sévères bastions et ses grandes maisons emprisonnées dans les remparts, pour aller dans le faubourg de Binondo. Cet immense faubourg est le séjour des marchands et des personnes riches, qui se bâtissent sur les bords de la rivière, en dehors des murs à créneaux, des habitations délicieuses, où l'on respire un air plus libre, et que l'on peut quitter à toute heure de la nuit sans craindre la rencontre d'un pont-levis abaissé ou d'une porte fermée.

Nous avions l'adresse d'un bon hôtel tenu par un honnête Allemand nommé Antelmann, et nous nous y dirigeâmes en toute hâte, précédés par les porteurs de nos malles, qui galopaient de leur mieux, sous une horrible averse, et dans des rues qui ressemblaient à des rivières. Nous arrivâmes mouillés des pieds à la tête à l'hôtel Antelmann; les domestiques de la maison quittèrent leurs guitares pour venir prendre nos manteaux, et le maître, vrai Castillan par son flegme, sinon par son origine, nous donna des chambres propres et commodes, où nous nous débarrassâmes avec bonheur de nos vêtemens mouillés, en savourant une tasse de ce délicieux chocolat de Manille que les Espagnols seuls savent préparer. Nous passâmes ensuite dans une grande salle où nous attendait le déjeuner; quelques-uns des élèves de marine de *l'Artémise* y étaient déjà établis; ils venaient de quitter une table de billard placée dans le même appartement.

Nous fîmes un excellent repas, et, pendant une heure ou deux, nous oubliâmes qu'il pleuvait à verse. Il fallut cependant bi[en] songer à quitter l'hôtel pour aller chez M. Barrot; mais à Manille les personnes comme il faut ne vont jamais à pied, quelque temps qu'il

fasse, et certes ce n'était guère le moment de songer à déroger aux usages reçus. Heureusement M. Antelmann, en *landlord* prévoyant, avait dans ses écuries cinq à six voitures et une vingtaine de chevaux; moyennant trois gourdes par jour, on a un joli *birlocho* avec deux petits chevaux fringans et un habile postillon. Cette espèce de voiture, à quatre roues et à deux places seulement, est très légère et très gracieuse; c'est la seule usitée à Manille; la mode en vient, dit-on, de Batavia; j'en avais vu de tout-à-fait semblables à Lisbonne.

Nous montâmes dans notre élégant équipage, M... et moi; le postillon, couvert d'un manteau à livrée, et la tête coiffée d'un immense *salacot*, s'élança sur un des chevaux, et nous partîmes, emportés comme le vent, à travers les rues boueuses, laissant rapidement derrière nous les magasins chinois, les guinguettes tagales, les vieilles églises, les maisons élégantes aux balcons saillans, et les sombres couvens aux fenêtres grillées. Notre course ne se ralentissait qu'au passage des petits ponts en pierre jetés sur les bras de la rivière qui s'avancent dans la ville; ces ponts, construits, je crois, pour le désespoir des cochers et la fortune des faiseurs de voitures, sont en dos d'âne, très raides; et ce qui augmente encore la difficulté du passage, c'est que les larges pierres de taille qui les couvrent s'arrêtent à l'endroit même où commence la rue. Cela fait, à l'entrée et à la sortie du pont, une espèce de marche d'escalier que les roues des voitures ne franchissent qu'aux risques et dépens des ressorts. Nous traversâmes une dernière rue bordée de mauvaises cases en feuilles de palmier, et, tournant habilement à droite, notre postillon entra par une porte étroite dans un pré où se trouvait la maison du consul. C'était anciennement une église appelée San-Miguel, et le nom en est resté à l'habitation.

Bâtie sur le bord de la rivière, dans une situation charmante, cette maison est une des plus agréables de Binondo; nous y fûmes reçus de la manière la plus aimable par M. Barrot, que nous trouvâmes étendu, en vrai colon, dans un vaste fauteuil chinois en bambou, et savourant un de ces délicieux cigarres de Manille que les étrangers finissent par préférer à ceux de la Havane. Tout le monde fume dans la capitale des Philippines: petits et grands, hommes et femmes, paient leur tribut à la manufacture royale, où plus de dix mille ouvriers travaillent sans relâche à rouler des feuilles de tabac. M. Barrot, après avoir résisté à cette passion générale, lorsqu'il habitait Lima et Carthagène, n'avait pu en faire autant à Manille; il nous présenta une assiette en laque noire pleine des précieux cigarres, et

la conversation sembla devenir plus gaie dès que l'assiette eut circulé et que chacun eut allumé son rouleau parfumé à un de ces bâtons-mèches qui brûlent toujours dans de petits bateaux en laque, inventés en Chine pour cet usage.

Nous sortîmes enchantés de notre jeune consul ; et, comme nous devions venir dîner avec lui, nous le quittâmes pour aller faire un tour dans la ville, en attendant que la pluie nous forçât de retourner à l'hôtel.

Mais, avant de parler davantage de Manille, je vais rappeler en peu de mots l'origine de cette colonie, ses diverses révolutions et les élémens dont elle est composée.

On sait que Luçon, l'île la plus grande du groupe des Philippines, fut découverte par Magellan en 1519; mais ce ne fut qu'en 1571 que Juan de Salcedo, neveu du brave Legaspe, envoyé à Luçon par son oncle, fonda Manille sur les bords de la petite rivière de Passig, qui prend sa source à neuf ou dix milles de là, dans un lac immense parsemé d'îles d'une fertilité étonnante.

Salcedo battit les naturels du pays qu'on appelait Tagals, Panpangas, Zimbales, Pangasinans, Ilocos et Cayagans. Ces peuplades, d'une couleur olivâtre, ont les cheveux lisses et les traits presque entièrement semblables à ceux des Malais. Mais dans les forêts et sur les montagnes vivait une autre race entièrement différente, noire comme les races du centre de l'Afrique, avec les cheveux crépus et le nez épaté : les Otas ou Négritos fuyaient les autres habitans de l'île et se faisaient remarquer par un naturel indomptable. Les Espagnols renoncèrent bientôt à les civiliser, et se contentèrent de les repousser plus loin dans les gorges et les ravins inaccessibles de Luçon. Quant aux Tagals, qui promettaient de devenir des sujets dociles, on les traita assez humainement, et l'on prit, pour mieux s'assurer de leur fidélité, un moyen qui déjà avait été employé plusieurs fois avec succès en pareil cas : on travailla activement à en faire des chrétiens, et on y parvint en assez peu de temps. Ils furent alors répartis en petites congrégations, dont chacune, n'ayant guère à recevoir d'ordres que de son chef spirituel, semblait ne point obéir à une autorité imposée par la force. Mais les curés, dont l'influence sur les Tagals était presque sans bornes, étaient eux-mêmes en général les instrumens dociles des volontés de l'archevêque, qui se trouvait ainsi investi par le fait d'une puissance extraordinaire. Toutefois, il faut remarquer que, si le clergé régulier lui était complètement soumis, il n'en était pas tout-à-fait ainsi des ordres religieux, dont l'esprit indépendant fut même dans le principe la cause de bien des troubles.

En 1574, la colonie naissante fut attaquée par un pirate chinois qu'on nomme dans le pays le roi Limahou. Battu par Legaspe, cet aventurier fut heureux de s'enfuir avec une partie de ses soldats sur l'île Formose, tandis que le reste de ses troupes, refoulé dans l'intérieur de Luçon, se mêla aux indigènes et forma une race distincte plus blanche que les autres. En 1603, le faubourg de Binondo comptait plus de vingt-cinq mille Chinois, qui étaient entièrement maîtres du petit commerce de détail et très influens par leurs richesses. Une ambassade de la cour de Pékin vint à cette époque, sous un prétexte absurde, pousser à la révolte tous ces sujets du céleste empire, et, sans la révélation d'une Tagale mariée à un Chinois, c'en était fait de Manille. Les Espagnols, quoique avertis, furent si vigoureusement attaqués, qu'une partie des troupes fut massacrée. Sans les cruautés exercées par les Chinois envers les Tagals, la garnison eût même été obligée de mettre bas les armes; mais les Tagals, maltraités, se réunirent aux Espagnols, et dès-lors la victoire se déclara pour le parti européen.

Les Chinois firent encore, en 1639, une tentative de révolte qui se termina, comme la première, par une entière défaite.

Un tremblement de terre détruisit, en 1645, une grande partie des plus beaux édifices de Manille; enfin, en 1719, une attaque des Anglais vint mettre la colonie à deux doigts de sa perte. Après une héroïque résistance de la garnison et des indigènes, sous les ordres du chanoine Anda et d'un Français, il fallut rendre la ville au général Draper, qui l'abandonna au meurtre et au pillage, et lui imposa un tribut de 4 millions. La tranquillité se rétablit. Mais les Anglais avaient encore bien des ennemis à combattre; le chanoine Anda, exploitant habilement les préjugés religieux, avait insurgé contre eux tout le pays, et l'officier que Draper avait laissé pour commander la place était sur le point de se rendre, lorsqu'une frégate anglaise apporta la nouvelle de la paix conclue entre l'Angleterre et l'Espagne. La reddition de Manille était une des conditions du traité.

Anda, nommé capitaine-général, parvint à apaiser les troubles qui suivirent cette révolution, et rendit à la colonie sa première splendeur.

Ce ne fut que sous le règne de Napoléon que les étrangers obtinrent de l'Espagne le droit de s'établir à Manille, et bientôt leur industrie fit faire des progrès immenses au commerce de l'île. Massacrés en partie par une populace aveugle et féroce pendant le choléra de 1820, ils ont repris peu à peu dans le pays l'influence qu'ils avaient

perdue, et depuis quelque temps un changement total s'est opéré en leur faveur.

Manille est gouvernée à présent, comme aux temps de la conquête, par un capitaine-général qui doit être remplacé tous les six ans, et par un conseil colonial, composé d'un régent et de quatre *oïdores* ou conseillers; puis vient l'archevêque, qui a trois évêques et douze chanoines sous ses ordres; enfin une puissance qu'il faut aussi compter, c'est celle de quatre ordres religieux, les augustins, les dominicains, les récollets et les franciscains. C'est dans le sein de ces ordres que se prennent en général les curés pour les provinces.

La garnison de Manille se compose habituellement de mille hommes de troupes réglées venues de la métropole. Cette force avait suffi jusqu'à présent pour assurer la tranquillité de la ville, malgré l'esprit remuant des métis; on l'a cependant doublée depuis peu. Une milice est instituée dans les provinces pour faire la police.

Possédant un bel arsenal et des chantiers de construction dans la petite baie de Cavite, non loin de la ville, l'Espagne avait autrefois une marine à Luçon; elle ne possède plus maintenant que quelques chaloupes canonnières. . . . .

Nous avions, M... et moi, vu de si beaux échantillons des toiles que l'on fabrique à Manille avec les fibres d'une espèce d'ananas, que nous cherchâmes, en sortant de chez le consul, un magasin où l'on pût nous montrer cette précieuse marchandise. Après bien des courses infructueuses, on nous enseigna une maison renommée pour la beauté et la finesse du tissu de ses étoffes de *piña* (c'est le nom qu'on leur donne). Nous montâmes à un premier étage, et nous fûmes introduits dans un vaste appartement orné de glaces, garni de meubles de toute espèce, mais sans une seule pièce d'étoffe. Nous commencions à croire qu'on nous avait mystifiés, lorsque la maîtresse de la maison, accompagnée de deux ou trois de ses filles, vint nous inviter à nous asseoir, et nous dit qu'elle avait ce qu'il nous fallait. La mère et les jeunes filles, d'origine tagale, avaient l'élégant costume des femmes du pays. Une ample pièce d'étoffe rayée, qu'on appelle *tapiz,* leur serrait étroitement la taille et tombait avec grace sur de petits pieds nus tenant à peine dans des pantoufles en velours brodé. Ces pantoufles n'ont guère que la semelle et une extrémité si peu couverte, que le bout du gros orteil y entre seul; une courte camisole en piña leur couvrait la partie supérieure du corps, laissant à nu les bras et cette portion du buste trop haute pour être enveloppée par le tapiz, trop basse pour être protégée par la légère camisole. Leurs beaux cheveux noirs

étaient ramassés et noués derrière la tête. Quand elles sortent, les Tagales ajoutent à ce costume un mouchoir brodé qu'elles jettent sur leurs épaules, et un autre dont elles se couvrent la tête. Cette manière de se vêtir, si propre à mettre en relief les beautés d'une taille svelte et les proportions d'un corps bien fait, décèle bientôt aussi les ravages causés par l'âge ou les maladies; il faut de plus, pour que ce costume ait tout le charme possible, que la femme qui le porte ait la taille cambrée et des hanches bien prononcées, ce qui manque, il faut l'avouer, à la plupart des beautés indiennes de Manille.

Les métisses, qui sont de toutes les femmes les seules avec lesquelles les étrangers puissent former des liaisons passagères, ont adopté un costume qui tient le milieu entre le tagal et l'européen. Elles portent *la cambaye*, qui se plisse et ne se drape pas autour de la taille; ce vêtement ressemble aux robes de nos grisettes. La camisole est conservée, mais on la couvre souvent de superbes mouchoirs de piña, richement brodés. Un rosaire plus ou moins riche, depuis le simple grain de corail jusqu'au travail en or le plus exquis, sert de collier aux métisses comme aux Tagales, et c'est à la beauté de ce bijou consacré que l'on peut reconnaître la générosité d'un amant.

Nos petites marchandes de piña étaient dans le plus simple déshabillé, et les pauvres jeunes filles n'étaient pas assez jolies pour arrêter long-temps nos regards; mais elles avaient des manières gracieuses qui nous touchèrent beaucoup. Pendant que leur mère ouvrait les tiroirs pour en tirer des rouleaux de piña, les bonnes filles nous apportèrent de la limonade, du vin, et sur une assiette de porcelaine des cigarres avec le bétel; nous prîmes un cigarre, l'aînée nous offrit obligeamment le feu du sien, et nous fumâmes de compagnie, causant comme de vieilles connaissances. Nous restâmes là plus d'une heure, examinant avec admiration les tissus aériens que les indigènes font avec l'écorce d'ananas, et les magnifiques broderies dont les adroites Tagales couvrent ces mouchoirs que l'on ne connaît pas du tout en Europe.

Nous achetâmes chacun une petite pièce d'étoffe non brodée, de peur que les dessins des broderies que nous avions sous les yeux ne fussent plus de mode en France à notre retour; puis, après bien des remerciemens de notre part, nous quittâmes nos aimables vendeuses sans les payer, parce que nous n'avions pas assez d'argent sur nous. Il faut que la confiance soit bien grande chez ces gens-là, car nous étions en bourgeois, et, lorsque nous leur laissâmes nos cartes, il ne leur vint seulement pas à l'idée de nous demander qui nous étions.

En sortant de la maison, nous rencontrâmes leur frère, grand garçon à la chevelure noire et raide, aux yeux obliques et un peu bridés, vêtu, comme tous les hommes du peuple et de la classe moyenne, d'un pantalon de couleur et d'une chemise en piña, rayée de grandes bandes verticales rouges et blanches, qui flottait sur le pantalon; le collet était brodé avec art, et le rosaire obligé pendait sur la poitrine de l'honnête Tagal, qui voulait à toute force nous faire rentrer pour jouir à son tour de notre société; mais nous étions pressés d'aller nous habiller: nous regagnâmes donc l'hôtel en toute hâte.

A quatre heures, nous fîmes un dîner charmant chez M. Barrot; il y avait le consul belge, M. Lanou, excellent jeune homme, tout dépaysé à Manille, et heureux d'avoir trouvé dans notre consul un ami qui lui fait supporter les ennuis d'un long exil. Nous vîmes aussi là M. La Géronnière, médecin français, fameux dans le pays par sa belle propriété de la Hala-Hala, située sur les bords du grand lac intérieur, et chasseur renommé entre tous les chasseurs de buffles sauvages, de cerfs et de sangliers. Parvenu après des fatigues inouies à s'établir seul au milieu des bois et parmi des peuplades sauvages, il avait enfin recueilli le fruit de tant de peines; mais la mort d'une femme qu'il avait choisie parmi les créoles de la ville, et qu'il aimait tendrement, l'avait déterminé à retourner en Europe, et il venait de céder la Hala-Hala aux frères Vidi, négocians français, avec lesquels il était depuis long-temps lié d'amitié.

M. Barrot avait arrangé une partie pour aller visiter cette belle habitation. Notre projet fut retardé plusieurs jours par différentes causes, et nous désespérions presque de le voir se réaliser. Enfin, le 21, à huit heures du matin, le consul, le commandant et moi, nous nous embarquâmes à San-Miguel dans une superbe *faloa* du gouvernement. Nous avions seize vigoureux rameurs tagals, de grandes et bonnes voiles latines si le vent était favorable, et d'excellentes provisions pour la journée, car il ne faut pas moins de tout un jour pour aller de Manille à la Hala.

Le derrière de l'embarcation était couvert d'un petit toit arrondi en toile vernie à l'épreuve des orages, et des rideaux à tringles, qu'on pouvait incliner à volonté, tombaient de cette légère voûte, suspendue sur des colonnettes en fer poli. A l'intérieur, l'embarcation était garnie de sabres aux formes étranges et de longs fusils qui complétaient, avec deux pierriers placés devant, l'armement de cette chaloupe, souvent employée par la douane.

Nous partîmes, et nos rameurs, se levant ensemble sur leurs bancs,

se laissaient tomber en mesure aux accens d'une chanson monotone, ajoutant ainsi le poids de leur corps à l'effort puissant de leurs bras. La *faloa*, poussée avec force et comme enlevée sur les avirons, avançait rapidement malgré le fort courant de la rivière. Bientôt les bords ne présentèrent plus que des arbres magnifiques, des forêts de bambous, et des rizières laissées à sec par la marée descendante. De temps en temps, on découvrait un couvent lourd et massif s'élevant au-dessus de la cime des arbres, et montrant de loin ses fenêtres grillées et son triste clocher. Des villas délicieuses contrastaient, par leur élégante architecture et leurs vertes jalousies, avec ces édifices sacrés, qui assombrissent toujours le paysage dans les contrées soumises aux Espagnols ou aux Portugais.

A mesure que nous avancions, les détours de la rivière devenaient plus fréquens, et la scène qui se présentait à nos yeux variait à chaque instant, mais pour devenir de plus en plus belle. Que de tableaux ravissans on aurait pu faire! Ici, sur une petite langue de terre, à l'ombre d'une épaisse touffe de bambous, un jeune enfant accroupi sur un buffle nous regardait passer avec admiration, tandis que le féroce animal, le cou tendu, l'œil fixe et les naseaux enflés de colère, faisait entendre ce souffle menaçant, signe infaillible d'une fureur qu'il est dangereux d'exciter. Là, sur un terrain incliné, s'élevait une de ces cabanes, demeure bruyante de milliers de canards que les Tagals élèvent après avoir fait éclore les œufs en les couvant eux-mêmes; la rivière en fourmillait, la plage en était couverte, et leurs gardiens, placés sur de petites pirogues, s'efforçaient de les rallier dans la case commune. Plus loin, sur le fond bleuâtre des eaux et des arbres, se dessinaient des radeaux de pêcheurs avec leurs petites cabanes et les immenses perches dont le mouvement de bascule fait plonger et soulève tour à tour un large filet. Enfin, presque à chaque pas nous rencontrions des maisons en paille, dont une partie en forme de balcon s'avançait dans la rivière, soutenue au-dessus de l'eau par des colonnes de bambous. Une foule de pirogues et de légères *bancas* se pressait autour de ces hôtelleries demi-flottantes, haltes ordinaires d'innombrables embarcations de toute espèce qui remontent et descendent continuellement. Qui pourrait peindre ce mouvement de nacelles chargées de fruits, l'empressement de leurs conducteurs au chapeau conique, à la chemise flottante, qui se poussent, se heurtent et jurent pour arriver auprès des distributeurs de riz et de bananes?

A dix heures, nous passâmes sous le pont en bambous du petit

village de Passig, qui a donné son nom à la rivière; de grands bateaux, aussi étranges de formes et aussi bizarrement peints que les jonques chinoises, étaient mouillés devant les cabanes de ce hameau entièrement habité par des pêcheurs. Il y avait encore là de charmans sujets de tableaux.

Enfin la rivière, au sortir du petit port de Passig, commença à serpenter au milieu d'une plaine marécageuse couverte de rizières, variée seulement par des bouquets de bambous et animée par des troupeaux de buffles qui se vautraient dans les bourbiers pour se couvrir de cette croûte épaisse de fange qui leur fait, en se séchant au soleil, une cuirasse à l'épreuve des cruelles morsures des moustiques; puis, les bambous, se resserrant, formèrent au-dessus des eaux comme une voûte gothique, au sortir de laquelle nous nous trouvâmes tout à coup dans le lac, espèce de petite mer intérieure qui a plus de trente lieues de tour et une profondeur de vingt à vingt-cinq pieds dans toute son étendue.

Tout avait été bien jusque-là; nous pûmes même déjeuner tranquillement, parce que le vent commençait à souffler du côté favorable, et que nos voiles suffirent pour nous pousser rapidement vers une des îles qui se trouvaient sur notre chemin. Mais, comme nous en approchions, le ciel se chargea tout à coup de sombres nuages, les montagnes disparurent sous un grain menaçant qui venait par notre travers avec un cortége peu rassurant d'éclairs et de tonnerre. Bientôt cette noire barrière arriva au-dessus de nos têtes et nous couvrit d'un déluge d'eau; nos Tagals s'empressèrent de serrer la grande voile, et se résignèrent ensuite à être mouillés des pieds à la tête, tandis que, grace à notre légère toiture en toile, nous étions sur nos coussins parfaitement à l'abri.

Cet orage passé, et en attendant ceux que nous voyions se former à l'horizon, nous fîmes de la voile. De temps en temps il fallait armer les avirons, et notre bon équipage, rafraîchi par la pluie, ramait avec ardeur; nous passions le long de grandes pêcheries établies au milieu du lac; nous longions des îles et des îlots couverts d'une verdure impénétrable, asiles des cerfs et des buffles sauvages; enfin, à cinq heures du soir, nous arrivâmes à la Hala-Hala.

L'ancienne habitation de M. La Géronnière, maintenant occupée par les frères Vidi, est située sur une langue de terre qui s'avance dans le lac; les murs, proprement blanchis et ornés de balcons, s'élèvent au-dessus de deux rangées de cases qui sont venues se grouper autour de la ferme européenne, formant ainsi un petit village avec sa mo-

deste église en chaume et son curé. De magnifiques plantations de cannes à sucre, des champs de riz et de maïs, s'étendent dans la plaine jusqu'aux flancs boisés de la montagne qui dépend de cette belle propriété, et qui lui forme une barrière protectrice.

Les deux frères Vidi nous reçurent sur la plage en vrais planteurs, le salacot sur la tête, les jambes et les pieds nus, et le poignard tagal, le fameux *bolo*, passé derrière le dos dans le mouchoir qui leur servait de ceinture.

La *faloa* fut amarrée à côté des pirogues du village, la tente fut dressée, et notre équipage reçut de M. Barrot l'argent nécessaire pour passer tranquillement les deux ou trois jours qu'il devait nous attendre; puis nous nous dirigeâmes vers la maison avec nos aimables hôtes. J'étais pour eux le seul étranger; mais, grace à la simplicité de leurs manières empreintes de la plus franche cordialité, je fus bientôt à mon aise comme une vieille connaissance.

A la Hala, on se lève avec le jour, et l'on prend en se levant une grande jatte de café au lait; à une heure on dîne copieusement, et à sept heures on soupe : ce souper, qu'on faisait très substantiel en notre honneur, se compose d'ordinaire, pour les maîtres de la maison, de thé au lait seulement. Le lait est fourni par la femelle du buffle, et pour la première fois je le trouvai bon; celui que nous avions pris jusqu'alors dans les pays malais était détestable; mais je suppose qu'il était falsifié ou recueilli dans des vases mal lavés.

On causa beaucoup, après le souper, des parties de chasse faites du temps de M. La Géronnière, de la quantité de cerfs qu'on trouvait toujours dans la montagne; on s'étendit surtout fort au long sur un sujet qui ne tarit jamais à la Hala, la férocité des buffles sauvages.

J'avais entendu raconter déjà, par le premier propriétaire de la maison, nombre d'aventures étonnantes dans lesquelles il avait souvent été acteur; car, en homme sûr de son coup, il prenait plaisir à braver, seul et à pied, la fureur d'un animal qu'on n'arrête qu'en le faisant tomber raide mort. Or, cela exige non-seulement une main exercée, mais un cœur intrépide. En effet, le buffle court sur son ennemi la tête haute et ne la baisse qu'au moment où il s'apprête à frapper; c'est à ce moment qu'il faut faire feu et lui loger une balle au milieu du front.

Les frères Vidi nous citèrent des anecdotes nouvelles entremêlées de beaucoup d'avis sur la manière d'éviter les *carabaos* (c'est le nom tagal du buffle sauvage), si nous allions chasser les cerfs. Dans ces parties, les naturels qui battent les bois poussent un cri d'alarme dès

qu'ils entendent ou voient le redoutable animal; le mot *carabao! carabao!* est répété au loin par les échos, et les chasseurs, qui doivent toujours se tenir dans le voisinage d'un arbre élevé, sont avertis de grimper le plus lestement possible pour éviter une rencontre presque toujours funeste à celui qui veut la braver. Si le buffle passe à côté de l'arbre où on est placé, on peut le tirer à l'aise et sans crainte; c'est le moyen ordinairement employé par les Tagals. Dans une chasse aux cerfs, M. Barrot, qui avait été obligé, comme les autres, d'escalader un arbre, manqua le carabao à une petite distance, quoiqu'il eût tué dans cette même partie deux cerfs à des portées très grandes.

Nous avions apporté notre attirail de chasse, espérant pouvoir faire une course dans la montagne contre les cerfs et les sangliers, mais il fallut y renoncer à cause de la pluie et des chemins rendus impraticables même pour les chevaux si agiles et si sûrs dont on se sert dans ces excursions. Nous fûmes obligés, le lendemain de notre arrivée, de nous rabattre sur les bécassines et les cailles, qui étaient bien peu nombreuses.

Nous fîmes, d'ailleurs, malgré la pluie, une partie fort amusante sur une petite île située à quatre ou cinq milles de la Hala, et qu'on nomme en tagal l'île aux Chauves-Souris. Ces animaux, qui s'y trouvent par myriades, et qui ne ressemblent en rien à ceux que nous voyons en Europe, sont, à ce que je crois, les roussettes des naturalistes; plusieurs voyageurs les ont désignées sous le nom de renards volans, et leur tête, en effet, ressemble assez à celle du renard; leur corps est, dit-on, un délicieux manger, et comme ils volent très bien dans le jour (1), on ne se douterait pas, à voir l'énorme dimension

(1) Les roussettes des Mariannes ont les mêmes habitudes diurnes que celles des Philippines; voici comment s'expriment à ce sujet MM. Quoy et Gaimard dans la zoologie du voyage de *l'Uranie:*

« Cet archipel n'a qu'un mammifère qui ne lui ait pas été apporté, c'est la roussette de Kerandren, dont les nombreuses troupes n'occasionnent point de dégâts, parce que les insulaires ne cultivent presque pas d'arbres à fruit.

« Nous avouons que nous fûmes étrangement surpris, lorsqu'étant avec M. Bérard sur la petite île aux Cocos, nous vîmes ces animaux, bravant l'éclat du soleil, voler en plein jour. Jusqu'à cet instant, nous avions cru que, fuyant la lumière, ils ne sortaient que pendant les ténèbres. Ils planent à la manière des oiseaux de proie, et s'accrochent, dans le repos, aux arbres ou bien sur les rochers. Les Mariannais en mangent la chair, malgré l'odeur désagréable qu'elle exhale. »

M. Salt a vu aussi à Mahavilly, dans le Mysore, des chauves-souris de quatre pieds d'envergure voler en plein jour. (*Voyage de lord Valentin.*)

de leurs ailes et la manière dont ils les font mouvoir, que ce sont des chauves-souris.

Nous partîmes dans la *faloa,* et nous fûmes bientôt devant l'île couverte d'arbres et de buissons presque impénétrables où nous devions trouver l'étrange gibier que nous cherchions. Des bouquets d'immenses bambous garnissaient la plage tout autour de l'île, et l'on distinguait facilement, au milieu de leur feuillage transparent, les chauves-souris suspendues aux branches comme des fruits énormes d'une couleur foncée. Quelques-uns de nos gens sautèrent à terre pour se frayer un chemin dans les broussailles et prendre les bambous à revers; M. Barrot et moi, nous restâmes dans l'embarcation.

Le feu commença. Les malheureux renards volans s'élevaient par centaines du milieu des arbres à chaque coup de fusil, et ils trouvaient la mort partout; nous fûmes un peu découragés, le consul et moi, de voir que nos victimes, au lieu de surnager, coulaient immédiatement quand elles tombaient dans l'eau, ce qui arrivait presque toujours à cause de notre position. Il aurait fallu les saisir tout de suite, mais nos rameurs étaient à terre. Nous prîmes alors le parti de descendre et de continuer la guerre sur l'île, pendant que les canotiers déjeunaient. Cependant la pluie commençait à tomber; nous marchions avec peine au milieu des herbes mouillées qui nous venaient jusqu'au genou; d'un commun accord, il fut décidé qu'on regagnerait le canot, et qu'à l'abri sous la tente, on continuerait le feu, tout en faisant le tour de l'île. Ce fut le plus amusant de la partie; nous avions à peine le temps de charger nos fusils, tant il y avait de chauves-souris passant et repassant sur nos têtes; un nuage immense de ces animaux planait et tournoyait au-dessus d'une autre île, voisine de celle où nous faisions un tel carnage. Nous allions nous diriger de ce côté, quand la trombe vivante vint à notre rencontre. Le ciel en était littéralement obscurci; jugez du massacre quand nous fûmes au milieu des pauvres bêtes. Enfin, nous cessâmes de guerre lasse; l'avant de la *faloa* était rempli de morts et de mourans; nous regagnâmes la Hala en triomphateurs, abandonnant les victimes aux Tagals qui en firent un superbe festin.

Voyant que le temps était décidément contre nous, nous quittâmes la Hala le 25 au point du jour. Nous étions de retour pour dîner à Manille, et le lendemain matin nous remontâmes à bord, où le service devait nous retenir quelques jours.

Lorsque je revenais à terre, et c'était aussi souvent que mes devoirs me le permettaient, je trouvais dans la maison de M. Barrot et dans

celle d'un jeune négociant anglais, M. Dyce, auquel il m'avait présenté, le plus aimable accueil. Le temps s'écoulait bien vite pour moi; mais il est vrai que je ne le passais pas dans l'oisiveté. M. La Géronnière avait vu dans mes portefeuilles quelques portraits; il me pria de faire le sien, qu'il désirait laisser comme un souvenir à une famille qu'il aimait beaucoup. Je réussis assez bien. M. Barrot voulut poser à son tour; puis M. D... me demanda le portrait d'une jeune fille fort jolie à laquelle il était attaché, puis le sien; enfin m'arriva une foule d'autres demandes que je ne pouvais refuser, car elles m'étaient adressées par des personnes qui m'avaient comblé de prévenances et d'attentions. Bref, si notre séjour se fût prolongé, j'aurais été bientôt sur les dents. Cependant je trouvai le temps de prendre quelques vues de la rivière, et de faire, pour le conserver, le portrait d'un beau Tagal qui était portier chez M. Barrot. Je fis aussi celui d'un petit *Negrito*, que M. La Géronnière me donna le moyen de voir.

Les Tagals ont un goût extraordinaire pour la musique, et, sans connaître une note, plusieurs de ces Indiens jouent et chantent on ne peut mieux. Quelques bons maîtres venus d'Europe ont réussi à former des troupes brillantes de musiciens pour les régimens qui composent la garnison. Le jeudi et le dimanche, à la retraite, les diverses gardes viennent défiler devant le palais du gouverneur, musique en tête, avec une grande lanterne transparente en toile peinte, sur laquelle sont inscrits le numéro et le nom du régiment. Il y a cinq régimens (fort incomplets), dont les cinq musiques jouent l'une après l'autre, et cela dure long-temps. Les voitures et les cavaliers se rassemblent alors sur la place, et l'on y reste à écouter des morceaux si bien exécutés, qu'on ne se croit guère à Manille quand on les entend. Le peuple accourt ces soirs-là devant le palais, et des enfans de huit ans répètent avec une voix juste les airs les plus compliqués. Je ne manquais jamais, lorsque j'étais à terre, d'aller écouter la musique; mais, quelque plaisir que j'eusse à entendre jouer mes airs favoris, ce n'était rien auprès de l'effet que produisait sur moi le chant des conducteurs de pirogues, lorsque, par une belle nuit, ils remontaient ou descendaient la rivière en fredonnant, accompagnés par des flûtes ou des guitares, des airs du pays. C'est sur la terrasse de M. Dyce, placée immédiatement au-dessus de l'eau, que l'on pouvait jouir de ce plaisir-là, et j'y allais souvent passer une heure ou deux; cela m'était d'autant plus facile, que dans les derniers temps je couchais chez lui, pour être le lendemain plus à portée de dessiner, soit pour lui, soit pour M. Marshall, dont

la maison était tout près. Parmi les soirées agréables que j'ai passées chez M. Dyce, il en est une surtout que je n'oublierai jamais. Nous étions dans le salon à prendre le thé, quand les sons d'une musique suave et mélancolique vinrent nous appeler sur la terrasse. Deux *bancas* ou *banquillas* (pirogues ornées d'une petite toiture en feuilles de palmier qui couvre l'arrière) étaient arrêtées devant le débarcadère de la maison, car chaque maison a deux entrées, une qui donne sur la rivière et l'autre sur la rue. On ne pouvait guère distinguer ce que ces embarcations contenaient; mais il paraissait y avoir deux ou trois guitares et deux flûtes, accompagnant la voix d'un homme, Tagal sans doute, quoique parlant parfaitement bien l'espagnol. Ce chanteur, dont la voix, peut-être un peu nasillarde, était extraordinairement juste, commença par la musique du *Barbier de Séville*. Il nous fit entendre les plus beaux morceaux de la partie si difficile de Figaro, et je ne savais ce que je devais le plus admirer de l'accord étonnant des musiciens, ou de la méthode et du goût de celui qu'ils accompagnaient.

Caché entre deux vases de fleurs, j'étais appuyé sur la terrasse, me recueillant de mon mieux, pour jouir à mon aise de l'état de rêverie délicieuse dans lequel tout contribuait à me plonger. La nuit était calme et silencieuse; à peine sentait-on par momens une petite brise tiède dont l'haleine arrivait chargée du parfum des jasmins qui ornaient la terrasse. La rivière, éclairée par la lune, s'étendait à droite et à gauche, comme un ruban d'argent, passant sous les sombres arches du Pont-Royal, et reproduisant en reflets bizarres les mâtures des bâtimens, les murs élevés de la douane et les modestes cabanes suspendues sur des pieux qui s'avancent jusque dans l'eau.

M. La Géronnière demanda à nos ménétriers de jouer l'air national de leur pays, une espèce de chanson favorite que les naturels chantent souvent. Je fus content de l'accompagnement et du chant, quoiqu'il fût en partie défiguré par les voix nasillardes de deux ou trois femmes qui s'étaient déjà fait entendre auparavant dans un chœur.

Lorsque les *banquillas* qui contenaient les musiciens eurent disparu, M. D.... nous apprit que cette sérénade était une galanterie de sa maîtresse, qui faisait peut-être bien elle-même partie des chanteuses.

C'est ainsi que je passais doucement mon temps; mais enfin arriva le 16 octobre, jour fixé pour notre départ, et après un dîner chez M. Barrot, qui avait eu l'attention d'y inviter tous les amis dont nous allions nous séparer, nous revînmes à bord, et nous appareillâmes aussitôt.

II.

Favorisés par une forte brise de nord-est, nous arrivâmes bientôt en vue des îles nombreuses qui gardent l'embouchure du Tigre. Le 22 octobre au soir, tandis que la terre paraissait à peine comme un nuage bleuâtre, et bien que la mer fût très grosse, nous avions autour de nous une grande quantité de bateaux pêcheurs. Des familles entières passent leur vie, dans ces espèces de maisons flottantes, à braver les rigueurs d'une mer souvent terrible, pour aller jusqu'à trente lieues au large chercher le poisson qui alimente la table des riches Chinois.

A chaque instant, nous passions à côté d'une de ces embarcations aux formes grossières, mais solides, aux voiles de nattes, à la poupe *enhuchée* et garnie de petites cabanes où fourmillait une multitude de petits enfans qui se pressaient pour voir la frégate. C'est une singulière vie que celle de ces braves gens. Naître et mourir sur l'eau, n'aller à terre que pour vendre ou acheter, et retourner avec indifférence à bord d'un frêle esquif, qui rassemble dans un espace de quelques pieds carrés tout ce qu'un homme peut aimer : une femme, des enfans, un autel avec sa divinité, et une profession qui suffit pour entretenir tout cela, jusqu'à ce qu'un typhon vienne engloutir ce petit monde en miniature!

Le 25 au point du jour, une embarcation légère, propre et volant sur l'eau comme un alcyon, vint, éveillée par le canon de la frégate, jeter à bord un pilote, et s'éloigna aussitôt. Conduits par le marin chinois dont nous avions quelque peine à comprendre le baragouin demi-anglais, nous donnâmes dans les passes, longeant de fort près des îles stériles, à l'aspect nu et triste, jusqu'à ce qu'enfin, laissant au loin sur notre gauche Macao, perdu dans la brume du matin, nous tournâmes la proue vers la plage plus riante où blanchissaient les maisons de Lin-tin.

Devenue fameuse par la contrebande d'opium qui s'y fait, l'île de Lin-tin a vu s'élever, sur le versant le plus ombragé de ses montagnes, une petite colonie chinoise, active, patiente et courageuse, qui gagne sa vie, malgré les rigueurs ou les exactions des mandarins, en facilitant l'introduction du poison précieux prohibé dans l'empire céleste. Le travail de la contrebande n'empêche pas celui de la culture; des terrasses soutenues par de solides murailles s'élèvent en gradins le long des collines, et présentent une série de champs de riz

dont le tapis, d'un vert uniforme, contraste avec des touffes de beaux arbres qui abritent les maisons propres et bien peintes du village.

Nous mouillâmes à une petite distance du rivage, et pendant que nous étions, la longue-vue à la main, à admirer la construction de ces toits aux bords ornés de porcelaines peintes, aux tuiles bien alignées et réunies par un ciment blanc et solide, le pilote descendit à terre pour chercher un élégant bateau de passage avec cabine et couchette, qui devait porter à Macao deux de nos officiers, désignés pour aller s'enquérir des moyens de se rendre à Canton.

Ces messieurs partirent à sept heures du soir avec une bonne brise qui dut les conduire en quatre heures à Macao; nous restâmes à bord, attendant avec impatience les nouvelles, car nous étions seuls, tout-à-fait seuls, sur la rade de Lin-tin, les navires marchands étant encore tous à Whampoa, point plus rapproché de Canton, mais qu'il ne leur est pas permis de dépasser.

Le lendemain, très tard, les officiers revinrent dans un immense bateau chinois parfaitement disposé pour recevoir des passagers; ils nous annoncèrent que le commandant et deux officiers pourraient, le soir même, partir pour Macao, où ils trouveraient trois *chops* (permissions) dont s'étaient pourvus des négocians qui avaient renoncé à en profiter. Avec ces *chops*, on pouvait, habillé en bourgeois, aller tranquillement à Canton; ils ajoutèrent que M. Beauvais et M. Durand, l'un négociant suisse et l'autre français, devaient, dans deux ou trois jours, venir avec une jolie goëlette de plaisance prendre tous ceux d'entre nous qui pourraient venir avec eux à Canton.

Le temps qui s'écoula jusqu'au jour si impatiemment attendu où nous devions quitter la frégate se passa à faire des comptes, à augmenter ou à diminuer les listes d'achats. Accablés de commissions, nous avions quelque peine à les classer, à les mettre en ordre; pour moi, j'avoue que je ne m'étais jamais vu dans des calculs de finance aussi compliqués. J'étais si occupé, que je n'avais pas même l'envie d'aller, comme quelques-uns de mes camarades, faire le soir une promenade à Lin-tin; ceux qui allaient dans cette île étaient parfaitement reçus des habitans, que l'on dit, je ne sais pourquoi, cruels et voleurs.

C'était le 29 octobre que nous devions partir. Cependant le jour se passa tout entier sans que nous vissions la goëlette, et nous commencions à être sérieusement inquiets. Enfin, entre dix et onze heures du soir, elle arriva; une heure plus tard, elle nous emportait vers Canton.

Poussés par une forte marée plutôt que par la brise, qui était très faible, nous glissions doucement sur l'eau, et déjà les montagnes de Lin-tin ne paraissaient, au clair de la lune, que comme des nuages bleuâtres suspendus sur l'horizon. Assis tranquillement sur le pont, nous fumions et nous causions sans songer à nous coucher; mais, en homme sage, M. Beauvais donna le signal de la retraite, parce qu'il fallait, disait-il, nous lever au point du jour pour voir les bouches du Tigre, la nuit devant s'écouler à traverser la grande étendue d'eau qui sépare Lin-tin de l'étroit passage qu'on appelle Bocca Tigris. Nous descendîmes donc, et bientôt il ne resta sur le pont que les *lascars* étendus çà et là dans les manœuvres, et le pilote, bel Indien à barbe noire, remarquable par une forêt de cheveux magnifiques dont les boucles s'échappaient avec profusion des plis d'un riche turban. Enveloppé d'une cape brune, il restait assis, tenant d'une main la barre, qu'il ne devait quitter ni jour ni nuit.

Je m'éveillai au point du jour, et je m'empressai de monter sur le pont. On ne pouvait être mieux placé que nous l'étions. Derrière nous, à portée de la main, s'élevaient quelques rochers noirs et arides, dont les tons de bistre contrastaient avec les teintes rosées du ciel; en avant, des terres élevées, ensevelies en partie dans la brume du matin, formaient, en se rapprochant, le détroit qu'il est défendu aux bâtimens de guerre de passer, et vers lequel nous nous dirigions. Déjà nous pouvions apercevoir dans le lointain les créneaux blancs des fortifications chinoises qu'en 1816 la frégate anglaise *l'Alceste* salua si bien de ses volées à boulets et à mitraille.

Nous fûmes bientôt près des misérables fortifications qui défendent une passe rendue plus étroite par l'île du Tigre, qui se trouve au milieu et qui présente un amas assez pittoresque de rochers rougeâtres. Une embarcation chinoise se détacha du fort de gauche, et nous diminuâmes de voiles pour attendre sa visite. Deux Chinois lestes et réjouis montèrent à bord, ne descendirent seulement pas dans l'entrepont, et disparurent après s'être contentés de prendre nos noms, qu'on leur dicta comme on voulut. Telle est la formalité à laquelle sont assujétis les bateaux de plaisance, car les autres sont bien réellement visités; quand on ne s'arrête pas pour attendre la visite des forts, ceux-ci font feu à boulet sur le bateau récalcitrant.

Une fois le détroit doublé, la campagne prend à droite et à gauche un air plus riant: des villages se montrent de distance en distance avec des rizières bien arrosées, et des bois touffus couronnent les collines au pied desquelles les maisons sont bâties. La rivière, encore

très large, est couverte de bateaux de toute espèce, et on voit s'élever, sur le haut d'une montagne plate, une de ces tours étagées, à toits saillans, dont on ne connaît ni l'origine, ni la destination, et qui donnent au paysage un caractère tout-à-fait chinois.

La brise était tombée; nous nous traînâmes péniblement avec la fin du flot jusqu'à la seconde barre, presqu'en face de la tour, et là, le jusant commençant à se faire sentir, il fallut mouiller. Nous courions les risques de passer la nuit dans cet endroit, et, bien que nous eussions d'excellentes provisions, nous étions trop pressés d'arriver à Canton pour prendre facilement notre parti sur ce retard; heureusement, à quatre ou cinq heures, la brise se leva, et, quoiqu'elle ne fût pas favorable, nous appareillâmes. Il fallut louvoyer dans des bras très étroits de la rivière, mais la goëlette marchait bien, et nous avancions beaucoup; d'ailleurs, notre peine était plus que compensée par le plaisir de voir s'animer de plus en plus la campagne et les bords de l'eau.

A onze heures et demie, nous arrivâmes à Whampoa; la lune était assez brillante, et nous pûmes jouir presque comme en plein jour de la belle vue qu'offre dans cet endroit le cours majestueux du Tigre. C'est là que sont mouillées, à dix lieues de Canton, les flottes marchandes de l'Angleterre et de l'Amérique. On voit une forêt de mâts s'élever sur les eaux profondes du fleuve et s'étendre avec elles à perte de vue. Bientôt nous glissâmes doucement au milieu des navires, et nous pûmes remarquer à loisir les belles formes, la bonne tenue de la plupart d'entre eux; nous cherchâmes en vain un bâtiment français, il n'y en avait aucun; l'apparition de notre pavillon dans ces parages si riches est un phénomène.

Les bords du Tigre à Whampoa sont bordés de maisons et de villages chinois; mais le peuple est si méchant sur ces côtes, que les bâtimens sont obligés de faire venir leurs provisions de Canton : il ne faut pas songer à descendre à terre sur cette rade inhospitalière, redoutable à plus d'un titre, car le choléra y emporte des centaines de matelots dans les mois de juillet et août.

A Whampoa, l'on a à choisir, pour se rendre à Canton, entre deux branches étroites et peu profondes, qui vont se réunir cinq lieues plus haut. Nous prîmes la plus courte, espérant que nous pourrions, malgré le vent, nous y frayer un passage, favorisés que nous étions par un fort courant; mais en avançant nous trouvâmes une telle quantité de bateaux mouillés ou sous voiles, qu'il était difficile de courir des bordées au milieu de tout cela. Nous nous obstinâmes cependant,

jusqu'à ce que, dans un revirement de bord manqué, nous vînmes nous jeter avec une grande vitesse au plus épais d'une multitude d'embarcations amarrées le long du rivage. Ce fut un beau vacarme, je crus que nous écraserions une douzaine de ces petites habitations flottantes avec les familles qu'elles contenaient; il n'en fut rien, elles cédèrent comme si elles eussent été en gomme élastique, et firent si bien, que nous vînmes bravement nous échouer dans la vase sans en avoir coulé aucune. Le courant nous eut bientôt fait abattre; nous quittâmes notre lit de boue, au milieu des cris de toute cette population aquatique si désagréablement réveillée, pour aller nous jeter sur des jonques, des champans et des barques de toutes les formes, dont les équipages à demi nus venaient en toute hâte repousser les assauts de notre maudit beaupré. Enfin nous nous tirâmes de là, et nous revînmes sur nos pas pour prendre l'autre branche, moins encombrée, appelée *rivière des jonques*. C'est là que sont mouillées les jonques de guerre avec leur lourde coque et leurs mâts immenses; nous passâmes au milieu de cette flotte, qu'un mauvais brick français ferait fuir. Après cela, nous gagnâmes nos lits pour nous y reposer un moment en attendant le jour.

En me réveillant à six heures, je fus tout surpris de ne sentir aucun mouvement, car je croyais être encore sous voiles; un bruit confus, un murmure insolite frappa mes oreilles; je montai sur le pont pour voir ce que c'était : nous étions mouillés à Canton.

Je restai les yeux ouverts, la bouche béante, me tournant à droite et à gauche, me tâtant pour voir si je ne dormais pas, car ce que je voyais ne ressemblait à rien de ce qu'on peut imaginer en Europe. Nous étions dans le courant de la rivière; à droite et à gauche se pressaient en rangs serrés (formant tout le long du fleuve, à perte de vue, une immense ville flottante) les bateaux servant de maisons, les bateaux restaurans, les bateaux de plaisance de toute espèce, appartenant à des mandarins ou à de riches particuliers, et les *flower boats* (bateaux à fleurs), ces temples du plaisir, si délicatement sculptés et peints, si bien dorés et si propres, dont l'œil européen convoite en vain les jouissances exquises que le Chinois réserve pour lui seul.

Dans les canaux étroits, espèces de rues laissées entre les diverses rangées de bateaux, circulaient par centaines, comme des fourmis dans un sillon, des *tancas* ou bateaux de passage, légers, courts, larges et ronds, ornés à l'arrière d'un petit toit en paille, séparé en deux parties, l'une pour le passager, l'autre pour les enfans et la famille de la batelière. Celle-ci dirige en godillant ce frêle esquif au

milieu des allans et des venans, malgré un courant très fort et sans craindre de chavirer dans ces eaux perfides, où, par le plus étrange des préjugés, personne ne peut vous empêcher de vous noyer (1).

Deux ou trois de ces petites tancas se pressaient autour de la goëlette, et leurs conductrices faisaient de leur mieux leur cour à M. Durand, pour nous transporter à terre; mais il était inflexible, parce qu'il attendait une batelière plus jeune et plus jolie qu'il connaissait déjà, et cependant celles que nous avions n'étaient pas mal avec leurs cheveux noirs si polis et si bien peignés, qu'on ne peut concevoir par quel artifice elles réussissent à former derrière la tête ce nœud parfait, retenu par un petit peigne en écaille ou en porcelaine qui s'attache on ne sait comment.

J'étais tout yeux pour ce qui se passait autour de moi; c'est à peine si je jetai un regard sur les beaux édifices des factoreries européennes, qui s'élevaient orgueilleusement avec leurs blanches colonnes et leurs bannières nationales bien au-dessus des bateaux les plus grands; ma curiosité, peu excitée par ce qui pouvait me rappeler l'Europe, était tout entière à la ville chinoise. Je suivais avidement de l'œil ces grands et beaux bateaux qui remontaient ou descendaient majestueusement la rivière, avec leurs jalousies dorées et leur élégante toiture surmontée de deux longs bâtons qui portaient des lanternes en papier peint, des banderoles brillantes et des guidons particuliers, marques distinctives d'un mandarin. Tout près de nous, les habitans de la première rangée de champans amarrés vaquaient tranquillement à leur besogne du matin; les uns, descendus au ras de l'eau, sur la petite plate-forme qui est à l'avant, prenaient dans de grandes cruches de quoi laver toute la maison; d'autres appelaient d'une voix aigre le barbier, dont on entendait la pince de fer qu'il fait résonner comme un diapason pour appeler ses pratiques, pendant qu'il glisse en tanca au milieu des demeures flottantes. Les riches fenêtres d'un *flower-boat* placé un peu plus loin s'ouvraient peu à peu et laissaient entrevoir une partie des belles tentures et des lustres qui ornaient l'intérieur de ces voluptueux appartemens, où le plus raffiné et le plus immoral des peuples vient tous les soirs chercher des femmes et des festins. Plusieurs domestiques frottaient avec soin les balustrades dorées et

(1) Si néanmoins, pendant que la mère tient la rame, un de ses enfans vient à tomber à l'eau, comme cela arrive quelquefois, il est promptement repêché, car il reste près de la surface de l'eau; une gourde creuse attachée à son cou, flottant alors en manière de bouée, sert à la fois à indiquer le lieu où il se trouve et à l'empêcher de descendre au fond.

les ciselures sans nombre qui ornaient l'extérieur de ce brillant logis. J'aurais voulu voir paraître à une fenêtre la tête d'une des divinités de ce petit temple; mais les belles de ces harems flottans ne paraissent que la nuit, et pour leurs sultans momentanés. Pendant que j'avais les yeux fixés avec curiosité sur le *flower-boat*, un vieux Chinois, les coudes appuyés sur sa fenêtre, me regardait, de son côté, avec non moins d'intérêt. Son bateau touchait presque la goëlette, et je vois encore d'ici ses yeux plissés si expressifs, son front rasé soigneusement autour de la naissance de la queue, et les poils gris clair semés de ses moustaches, qui allaient rejoindre sur le menton une mouche d'une longueur démesurée. J'étais à contempler ce singulier voisin, quand arriva à bord un jeune Français, M. Loffeld, employé chez le consul hollandais, M. Van-Baser; il venait chercher deux des nôtres pour leur offrir un logement au consulat, et il ne tarda pas à repartir en les emmenant avec lui.

Bientôt *Amouna*, la jolie batelière de notre excellent Durand, étant arrivée, nous entrâmes dans son bateau pour traverser la fourmilière d'embarcations qui nous séparait des quais. Amouna et sa compagne, qui ramait devant, justifièrent la bonne opinion que nous avions d'elles; leur légère tanca trouva moyen de se glisser dans les plus étroits passages; elle évita habilement les autres bateaux, parmi lesquels un abordage semblait inévitable à cause du rapide courant du fleuve, et nous fûmes débarqués sains et saufs sur un beau quai faisant partie de la grande place des factoreries. Nous laissâmes dans la tanca tous nos effets aux soins d'Amouna, et, conduits par Durand, nous nous dirigeâmes vers la somptueuse demeure du premier négociant anglais de Canton, M. Dent, le frère du riche collecteur de Gondelour. Nous y allions déjeuner, et nous arrivâmes à temps, car on était à table. M. Dent n'y était pas; mais, dans ces maisons princières, l'absence du maître n'empêche pas le service de table d'aller comme à l'ordinaire.

En sortant de cette maison, nous allâmes chez un jeune négociant, Portugais d'origine, M. Pereyra, où nous attendait un logement à côté de celui de Durand. Nous fûmes reçus avec une simplicité pleine de grace; l'hospitalité offerte ainsi, sans bruit et sans ostentation, comme une chose toute naturelle, en devient certainement dix fois plus précieuse. M. Pereyra nous montra nos chambres, qui étaient toutes trois sur le même palier; il fit venir l'intelligent Chinois qui devait nous servir, nous donna les heures pour le déjeuner et le dîner, et descendit à son bureau, nous laissant entièrement à nos affaires, que nous n'avions pas trop le temps de négliger. Bientôt

nous eûmes changé la redingote pour une veste blanche, le chapeau noir pour un chapeau de paille, et nous partîmes, avec nos listes d'achats, pour commencer nos emplettes.

En passant devant la belle maison de M. Van-Baser, dont la terrasse, espèce de salon immense, au toit supporté comme une tente par des colonnes, s'avance sur la place des factoreries, et embrasse le coup d'œil de toute la rivière, nous entrâmes pour faire une visite au propriétaire, chez qui nous devions dîner le soir même. Nous y trouvâmes nos deux jeunes compagnons de voyage, qui étaient logés comme des princes, et déjà au mieux avec M. Loffeld et un autre jeune homme, chancelier du consulat.

Ce qui me frappa d'abord dans la plupart des rues que nous parcourûmes, ce fut leur peu de largeur (c'est un grand bien contre la chaleur), puis les brillans étalages des magasins, et enfin un bruit, un mouvement continuel dont on ne peut se faire aucune idée en France. Dans ce labyrinthe inextricable de rues étroites et tortueuses qui se ressemblent presque toutes, il faut, si l'on est plusieurs, marcher au pas de course, à la suite les uns des autres, ne pas se perdre de vue, et surtout ne pas s'arrêter; car avec si peu d'espace pour se mouvoir, et au milieu d'une multitude empressée qui se croise dans tous les sens, si l'on s'arrête un instant, on produit sur ces flots d'allans et de venans l'effet d'un obstacle soudain opposé à un torrent; la rue s'encombre, et l'on est infailliblement renversé, si l'on ne se range à temps, ou si l'on ne reprend sur-le-champ la même course précipitée qui est l'allure reçue.

Ajoutez à cela la difficulté qu'éprouve un étranger, dont l'œil est fasciné par tant de choses nouvelles, d'arracher ses regards des différens magasins à côté desquels il passe, pour les porter en avant; et cependant, s'il oublie cette précaution, à chaque coin de rue, il peut être froissé, déchiré, blessé, et même renversé par les robustes portefaix au grand chapeau de paille, qui, vêtus d'un simple caleçon venant jusqu'au genou, et portant sur l'épaule un bambou flexible, aux deux extrémités duquel leur charge est suspendue, courent sans s'arrêter, en criant seulement à tue-tête un *gare* chinois qui est de l'hébreu pour les oreilles européennes.

Chaque rue est habitée par des personnes vouées aux mêmes métiers : ici sont les marchands de comestibles, dont l'étalage ferait envie à Chevet (1); plus loin une forte odeur de camphre annonce les faiseurs

(1) On n'a pas oublié sans doute le curieux récit que M. Adolphe Barrot a fait de son *Voyage en Chine* dans cette *Revue* (nos des 1er et 15 novembre 1839). La rela-

de malles, qui emploient ce bois précieux dans la composition des meilleures caisses de voyage que l'on puisse trouver; les marchands d'habillemens confectionnés, les ferblantiers, enfin toutes les professions ont leur quartier particulier. Nous arrivâmes bientôt à celui des magasins de porcelaines.

Je n'avais pas l'intention de faire des emplettes de ce genre; mais, quand je vis toutes les merveilles en services de table, en vases de toute espèce, qui se trouvaient étalées dans cette boutique, j'eus toutes les peines du monde à me contenir, et il me fallut livrer de violens combats pour me borner à acheter seulement quelques échantillons des curiosités les plus à la portée de ma bourse. Nous avons certainement en France mieux que tout cela, mais c'est tout autre chose, et la différence de prix est en faveur de la Chine; la proportion est comme un à dix.

M. Beauvais était venu nous joindre dans ce magasin, et ce fut grace à son extrême habitude des marchés de ce genre, et du baragouin anglais que parlent les marchands, que nous parvînmes à nous débrouiller et à en finir. A ce propos, je dois déclarer que, s'il n'a un excellent cicerone, un étranger ne peut absolument rien acheter à Canton sans être horriblement dupé et volé, parce qu'il ne pourra pas se faire entendre, et qu'il ne saura pas trouver ces marchands riches et favorisés des agens européens, qui ont un prix fixe pour tout le monde et des marchandises de premier choix. Mais, avec un bon conducteur, rien n'est plus commode que d'acheter en Chine; il fallait avoir autant d'affaires et aussi peu de temps que nous en avions, pour être fatigués de ce métier d'acheteur, car tout consiste à choisir ce que l'on veut: le marchand fait la liste des objets achetés, les met de côté, les emballe avec un soin inconnu en France, les envoie chez vous avec le *chop* ou permis de la douane (qu'on doit toujours exiger), et on acquitte la facture au porteur. Le plus souvent même on n'a pas besoin de s'occuper de cela : le *comprador* ou intendant de la maison qu'on habite se charge de recevoir les objets apportés; il les paie, et prend les *chops* qu'il garde pour les remettre ensuite à qui de droit au moment d'embarquer les caisses.

En quittant le marchand de porcelaines, nous allâmes chez le marchand de malles de camphre que patronisait Durand; notre complaisant cicerone était là, nous attendant au passage, et il fit pour

tion du jeune officier de marine pourra sembler, dans quelques détails, offrir des points d'analogie; mais nous n'avons pas cru devoir les faire disparaître, les deux récits empruntant à cette circonstance même un nouveau caractère d'exactitude.

nous toutes les opérations si fatigantes d'acheteur. Nous revînmes ensuite sur la place des factoreries, que nous traversâmes promptement, non sans remarquer cependant les petits établissemens portatifs des perruquiers et barbiers ambulans, qui sont sans cesse occupés à raser des têtes et des barbes, ou à tresser les longues queues, cet ornement indispensable du Chinois.

C'est sur cette place que donnent les deux belles rues de *China-Street* et *New-China-Street*, toutes deux parallèles, et remarquables toutes deux par leur largeur, leur beau pavé et le luxe extraordinaire de leurs magasins de bagues, d'ivoire, de rotins, de soieries, d'orfévrerie et de peintures; elles sont presque entièrement couvertes, et ressemblent beaucoup aux passages de Paris. C'est dans ces rues surtout que brillent des couleurs les plus vives ces longues planches posées debout et perpendiculairement au mur, de chaque côté des magasins, enseignes peintes sur les deux faces, et indiquant en caractères d'or, tracés sur des fonds rouges, blancs ou bleu de ciel, le genre de marchandises que renferme le magasin, et le nom du propriétaire, qui est écrit en outre en anglais sur un élégant écusson. Des lanternes transparentes, aux dessins vifs et variés, sont placées au-dessus de chaque porte.

Quant à l'intérieur de ces magasins, que l'on voit du dehors à travers un treillis formé des arabesques les plus délicates, et peint ou doré avec un art exquis, rien n'en saurait donner une juste idée. Éclairés par le haut, ils ne reçoivent qu'un demi-jour douteux, grace à la profusion de sculptures en bois et de reliefs dorés de toutes les formes qui garnissent les parties non occupées par les marchandises; et, lorsque ces marchandises se trouvent être des objets en laque, le premier coup d'œil a quelque chose d'étourdissant. On ne distingue rien d'abord : ces ors de différentes teintes, ces nacres de toutes les couleurs, ces vernis aux tons obscurs et pourtant variés, semblent les broderies d'un tapis travaillé pour le palais des fées; et, quand l'œil commence à détailler des formes, il ne sait sur quel objet s'arrêter : des tables magnifiques, des paravents, des boîtes de toutes les dimensions et de toutes les formes captivent tour à tour l'attention. Durand eut de la peine à nous arracher à la contemplation de ces brillantes curiosités, pour nous conduire chez un marchand de crépons et de foulards, où nous laissâmes une note qui devait nous coûter un peu cher quand viendrait le quart d'heure de Rabelais.

L'achat du nankin et de ce fameux *grass-cloth*, étoffe faite avec l'écorce d'ananas, compléta notre journée. Ce fut un vieillard à barbe

blanche qui nous vendit ces derniers objets. Élevé à la dignité de mandarin, il était fier de nous montrer son portrait, où il était représenté en grand costume. Le brave homme! il me semble le voir frappant sur le comptoir les pièces de nankin de sa main décharnée, et disant avec une voix cassée, que l'absence de dents rendait plus étrange : *That number one, this number two;* — cela n° 1, et ceci n° 2; — ce qui veut dire en argot anglo-chinois : Voilà la première qualité, et voici la seconde. Cette désignation par chiffres est employée non-seulement pour les choses, mais aussi pour les hommes : on dit le frère n° 1 pour le frère aîné, un marchand n° 1 pour un négociant en chef, etc.

Nous rentrâmes à la maison, harassés et la tête en feu; heureusement nous ne devions dîner qu'à six heures, ce qui nous donna le temps de nous reposer un peu. Le dîner fut, comme tous les dîners anglais, très beau, mais très long; ce qui m'amusa le plus, ce fut de considérer la foule de domestiques, tous chinois, qui servaient leurs maîtres à table; tous jeunes et alertes, il fallait les voir fixer leurs yeux obliques sur le convive derrière lequel ils se trouvaient, devinant ses moindres besoins, et courant alors, leur longue queue flottant à chaque pas, pour chercher une assiette ou un plat. Je commençais à me faire à ce costume simple et commode, à ces souliers brodés si fins, dont la semelle a un pouce et demi d'épaisseur sans paraître lourde; je trouvais une expression marquée de finesse et de bonté dans ces yeux bridés; enfin cette immense queue tombant d'une tête parfaitement rasée et se terminant par un gland de soie, me semblait battre avec beaucoup de grace des jambes proprement enveloppées dans des bandelettes blanches qui venaient s'attacher aux genoux avec des jarretières de la même couleur sous l'extrémité d'un large caleçon. Parmi les plus jeunes de ces Chinois, il y en avait qui étaient réellement fort bien.

Nous nous retirâmes de très bonne heure, parce qu'il fallait, rendus dans nos chambres, nous mettre à faire des comptes; nous avions à préparer ceux du lendemain, et à régler les dépenses de la journée.

Le lendemain, 1er novembre, nous nous levâmes avec le jour pour recevoir et payer les marchandises achetées la veille; puis nous descendîmes déjeuner avec M. Pereyra. Comme nous nous proposions d'acheter notre thé le jour même, nous prîmes des informations sur la qualité à choisir. M. Pereyra, comme toutes les personnes que nous avions vues jusqu'alors, et surtout l'inspecteur-général des thés, à

qui M... avait fait beaucoup de questions à ce sujet, nous dit que le seul thé réellement bon et bienfaisant, celui qui est préféré par les Anglais et les Chinois, est le *souchong*, thé noir, moins cher que le *péko*, mais généralement estimé. On discourut long-temps sur cette matière, et le résultat fut que nos achats devaient consister en *souchong* seulement; d'ailleurs, les excellentes raisons que nous donna M. Pereyra eussent-elles été insuffisantes pour nous décider en faveur de ce thé, celui que nous prenions à déjeuner nous aurait entièrement convertis par son parfum exquis et par cette douce saveur que nous n'avions jamais connue. Au sortir de table, nous allâmes, conduits par Durand et dirigés par les instructions de toutes nos connaissances, dans un magasin magnifique parfaitement monté en soieries et en thés.

Le 2 novembre fut consacré aux achats des petits objets de fantaisie. Je passai quelques momens fort agréables dans les ateliers où les Chinois font des copies si exactes de nos gravures et des meilleures têtes de nos maîtres. Ils ont un talent inoui d'imitation, et ceux d'entre ces peintres à longue queue qui ont pris quelques leçons d'un artiste anglais distingué, résidant à Macao, font des portraits à l'huile de grandeur naturelle qui surprendraient bien notre excellent C., s'il les voyait jamais.

Les Chinois broient et préparent leurs couleurs à la manière européenne, seulement leurs brosses sont faites d'un poil blanc aussi fin que le poil de martre, et la hampe est en roseau, au lieu d'être en bois. Il n'y a guère à Canton que deux artistes distingués; on peut même dire qu'à l'exception du fameux Lamcqua, les autres ne sont bons qu'à faire des copies exactes, mais trop léchées, des tableaux de Dubuffe, ou à dessiner laborieusement sur du papier de riz les costumes et les scènes du pays, dont les étrangers ne manquent jamais de garnir leurs albums. Ils emploient pour ce travail des couleurs à l'eau, gouachant par-dessus pour dessiner les ornemens et les détails. Il faut beaucoup de patience pour travailler sur ce papier, qui se gonfle horriblement à chaque coup de pinceau; mais rien n'est si doux, rien ne donne une finesse plus exquise aux figures et aux vêtemens que le velouté naturel à cette espèce de papier.

Durand nous conduisit assez loin chez un marchand de curiosités antiques, dont le superbe magasin ferait certainement tomber en pâmoison bien des amateurs européens. Pour y arriver, nous passâmes par *Physic-Street*, la plus gaie et la plus pittoresque des rues de la ville vraiment chinoise, car *New-China* et *China-Street* ont encore quelque chose d'européen dans leur construction.

C'est dans *Physic-Street* que sont tous les apothicaires, et c'est un coup d'œil charmant que celui de cette rue aux enseignes peintes de toutes les couleurs. Quand le soleil l'éclaire à travers les tentes qui la couvrent en plusieurs endroits et que ses rayons jouent de mille manières sur les brillans étalages des droguistes chinois, je ne puis comparer cette rue qu'à une décoration de théâtre. Les grandes planches verticales aux faces chargées de lettres d'or, qui servent d'enseignes aux boutiques, faisant saillie depuis le pavé jusqu'au haut de la porte, le mouvement de la rue, quand on la regarde en enfilade, semble avoir lieu sur une scène étroite, mais prolongée, où l'on aurait multiplié à l'infini et dans le goût le plus piquant les décorations partielles qui forment les coulisses. Durand nous fit remarquer, en passant, quelque chose d'assez curieux : nous étions souvent assourdis du tapage fait par des Chinois, hommes, femmes ou enfans, que nous rencontrions à chaque pas dans les boutiques ou sur la porte, frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bois dur, dont le son aigre et désagréable remplissait les rues. Je m'étonnais de la patience avec laquelle un tranquille marchand restait à son comptoir, fumant sa pipe, tandis qu'une vieille femme était sous son nez à frapper avec force ses maudits bâtons. — Cette femme que vous voyez, me dit alors Durand, est une mendiante qui demande l'aumône; c'est un droit acquis par ces gens de venir d'abord sur le seuil de la porte faire entendre leur infernale musique. Si le propriétaire de la maison donne quelque chose, c'est fini, le trouble-repos passe et va plus loin; mais, si on fait la sourde oreille, le bruit redouble, l'importun quêteur entre peu à peu, vient s'établir jusqu'auprès de sa victime, et la lutte ne finit que par la fatigue du bourreau ou par la générosité forcée du patient, qui, n'y tenant plus, achète pour un peu d'argent quelques instans de paix. Il faut être Chinois pour supporter des usages pareils.

Enfin nous entrâmes dans un grand magasin, qui se composait de deux salles éclairées par des lucarnes ménagées dans le toit. Là se trouvaient les objets antiques les plus curieux en agate, en jaspe, en porcelaine, en racine de bambou, en cuivre et en bronze, en ivoire, en peinture, etc. Par terre, on voyait, montés sur des bases élégantes, des morceaux de rochers noirs aux formes étranges, imitant pour la plupart des cascades ou des jets d'eau. Je remarquai, parmi les objets dont le prix était exorbitant, un réchaud ou cassolette à parfums, en bronze d'un travail exquis. Deux dragons servaient d'anses pour le couvercle, et les signes du zodiaque se

trouvaient sculptés sur le pourtour du vase, au milieu des reliefs les plus délicatement exécutés. Certainement les plus beaux modèles de l'antiquité grecque et romaine ne sont pas supérieurs à cela. Il y avait aussi des vases en jaspe et en agate qu'on nous dit venir des premiers empereurs chinois, et dont on ne voulait pas nous dire le prix; quand nous importunions le marchand pour le savoir, il branlait la tête en souriant, comme pour dire : — Vous êtes des profanes qui ne pouvez apprécier tant de beauté; — et il avait tort, car pour moi j'étais enthousiasmé.

Je voulus marchander des babioles, des cachets en jaspe d'une petitesse extrême et très simples; mais c'était hors de prix, et nous savions que l'antiquaire était inexorable, car M. Prinsep, de Calcutta, alors à Macao, avait acheté chez lui pour plus de huit cents gourdes d'objets différens sans qu'il voulût lui rabattre un sou. Le hasard me fit tomber sur deux chandeliers et deux vases en bronze très mutilés et très vieux, que j'eus pour quatre gourdes, je ne sais pourquoi, car il y avait à côté des débris de vase couverts de vert-de-gris et rongés par le temps, dont on demandait trente gourdes. C'est que probablement mes vases et mes chandeliers n'avaient que deux ou trois siècles d'existence.

Revenus de cette course, nous trouvâmes un jeune Anglais, nommé Morrison, le seul de sa nation qui ait pu apprendre parfaitement le chinois; il nous cherchait pour nous conduire au théâtre, car il y avait ce jour-là une représentation curieuse, chose assez rare.

Nous voilà donc partis de plus belle; nous étions en tout neuf personnes. Le jeune Morrison, maigre, ingambe et connaissant parfaitement les inextricables rues de Canton, s'était mis à notre tête, et nous venions à la file les uns les autres, nous tenant pour ainsi dire par les pans de nos habits pour ne pas nous perdre au milieu de ce dédale de ruelles étroites et populeuses que nous traversions au galop. Il y avait à peu près un quart d'heure ou vingt minutes que nous allions de ce train, quand notre guide nous fit arrêter près d'une chétive maison dont la cour servait de salle de spectacle. Nous entrâmes, et, figurez-vous notre désappointement, les acteurs étaient partis, la foule s'était écoulée, nous étions venus trop tard! Heureusement Morrison s'aboucha avec un Chinois, et, après quelques mots échangés, il nous dit : Partons et dépêchons-nous; il y a un autre théâtre où l'on joue, un peu plus loin : j'espère que je le trouverai. — Et là-dessus, sans attendre de réponse, le voilà qui reprend sa course, et nous de suivre, sans avoir le temps de respirer ou de souffler un mot.

Cette fois, nous nous enfonçâmes dans des quartiers si retirés, que notre présence parut produire un effet extraordinaire. Des agens de la police chinoise, inquiets de voir neuf Européens courant ainsi en toute hâte dans la direction des portes de la ville qui leur sont interdites, vinrent, l'éventail à la main et l'air courroucé, parler à Morrison, qui n'eut pas l'air d'y faire attention et continua toujours son chemin. Il était tard, nous étions sans armes (c'est-à-dire sans bâtons, seule arme permise), et une vingtaine de Chinois auraient pu, dans ces rues étroites et sombres, nous assommer à coups de bambou sans qu'il nous fût possible de nous défendre. Si, en outre, un de nous s'était laissé arriérer, s'il eût perdu de vue notre guide, il était certain de passer une nuit des plus désagréables. Maltraité, volé et baffoué par ceux auxquels il aurait demandé son chemin, il aurait eu toutes les peines du monde à revoir les factoreries. Nous faisions ces tristes réflexions, et nous commencions à nous dire que c'était assez, qu'il était inutile de courir les chances de recevoir une bastonnade pour trouver peut-être le spectacle fini; mais tout cela était sans résultat, il fallait suivre notre enragé Morrison, qui, ouvrant tout à coup une porte, s'élança dans une avenue déserte, où nous entrâmes haletant de fatigue et pestant à qui mieux mieux contre les comédiens chinois. Cependant nous étions arrivés au terme de nos souffrances pour le moment; car, à l'extrémité de l'allée, nous découvrîmes une vaste cour entourée d'échafaudages garnis de spectateurs, et au fond, sur un théâtre en plein vent comme les loges, les acteurs étaient à débiter leurs rôles; la rivière et ses innombrables bateaux formaient le dernier plan du tableau.

Songer à pénétrer au travers de la foule qui encombrait le parterre (la cour), était chose inutile; mais, grace encore à l'éloquence de Morrison, nous entrâmes dans une maison que nous traversâmes après avoir payé une demi-gourde chacun, et nous arrivâmes sur un des échafaudages, qui se trouvait de plain-pied avec le premier étage de la maison. Il y avait plusieurs banquettes disposées en gradins; nous nous plaçâmes sur les plus élevées pour mieux jouir de l'ensemble du spectacle.

Voici quelle était à peu près la disposition du théâtre : un enclos plus long que large était bordé sur ses grands côtés par deux galeries couvertes élevées sur des poteaux et où se trouvaient assis les spectateurs payans; la scène, supportée aussi sur des piliers, et couverte, non pas en nattes comme les galeries, mais en toiles peintes, formait un des petits côtés du rectangle et s'étendait sur le bord de l'eau;

enfin, un mur qui joignait la maison par laquelle nous étions entrés à une autre maison située en face et formant comme celle-ci le prolongement de l'amphithéâtre, complétait la clôture de l'enceinte, laissant seulement une porte ouverte à la foule qui entrait gratis dans le parterre.

Au moment où nous arrivâmes, un habile faiseur de tours, appartenant à la troupe, remplissait un entr'acte en passant entre les barreaux d'une échelle, sautant par-dessus des chaises, comme le font nos bateleurs en France. Cela n'excitait que très faiblement mon intérêt, de sorte que je donnai toute mon attention à l'assemblée dans laquelle nous nous trouvions et où nous étions les seuls Européens. Je remarquai d'abord vis-à-vis de nous, au milieu de toutes ces graves têtes de Chinois portant calotte noire ou chapeau conique, quelques jolies têtes de femmes, dont la coiffure, ornée de fleurs et d'épingles d'or, ne différait pas de celle des batelières. Leur costume, quoique très simple, était cependant plus soigné; mais, bien qu'elles eussent le petit pied, ces belles aux yeux obliques devaient être d'une classe inférieure, les femmes des classes élevées ne se montrant jamais en public. Du côté où nous nous trouvions, mais tout-à-fait à l'extrémité, il y avait aussi trois ou quatre jeunes filles; on semblait craindre de nous voir approcher d'elles. A nos pieds, sur les banquettes voisines, de bons bourgeois de Canton, établis sur le même banc depuis le matin peut-être, mangeaient des fruits et des bonbons que distribuaient des marchands ambulans; d'autres fumaient tranquillement ces pipes en métal dont l'étroit fourneau ne contient qu'une pincée de tabac; un domestique chargeait la pipe, l'allumait avec une espèce de mèche phosphorique, et ce manége se renouvelait souvent, car une longue aspiration suffisait pour en consumer le contenu. Tout ce monde m'intéressait beaucoup; mais ce qui était réellement étonnant, ce que nous ne pouvions nous lasser de regarder, c'était le parterre. Figurez-vous des milliers de Chinois qui se sont mis nus jusqu'à la ceinture pour ne pas déchirer leurs habits, et qui ont roulé autour de leur tête leur longue queue, de peur qu'elle ne soit tiraillée dans la foule, se ruant, se pressant dans cette enceinte jusqu'à ne former qu'une seule masse compacte, un seul bloc de corps humains parfaitement joints, dont tous les vides ont été calés pour ainsi dire avec d'autres corps d'hommes; imaginez ensuite, s'il est possible, l'effet d'un semblable tableau pour un spectateur placé aux premières loges. C'est une mer de têtes tondues de la même forme et de la même couleur; on dirait la tête d'un seul homme répétée mille fois par un miroir à

facettes. Tantôt calme ou agitée d'un mouvement insensible, la surface de cette mer présente l'aspect d'un tapis jaunâtre moiré de nez camus et d'yeux bridés qui grimacent à l'envi; tantôt ses flots, quelque temps endormis, soulevés tout à coup par une cause inconnue, se heurtent, se poussent et se repoussent avec une force irrésistible, avec un bruit sourd, un murmure confus de voix qui rient, jurent, pleurent et menacent. Les lourds poteaux qui supportent le théâtre résistent alors à peine aux secousses imprimées par ces vagues vivantes. En vain ceux qui en sont proches s'efforcent-ils de faire arc-boutant et de s'opposer au débordement qui les menace, leurs bras cèdent, et ils sont entraînés sous l'échafaudage jusque dans la rivière.

Si tout dans cet étrange théâtre nous paraissait curieux et nouveau, notre présence produisait certainement le même effet sur l'assemblée; car, outre les investigations partielles dont nous étions continuellement l'objet, on n'applaudissait pas les acteurs une seule fois sans que, depuis la jeune Chinoise et les tranquilles fumeurs jusqu'aux malheureux formant la plate-bande de têtes pelées, tout le monde ne levât vers nous des yeux qui semblaient chercher le degré d'intérêt que nous prenions au spectacle.

Cependant le jongleur avait fini ses tours, et les acteurs, qui s'étaient habillés dans une tente pratiquée sur le derrière de la scène, venaient de paraître, au grand contentement du public. Rangés à droite et à gauche d'une espèce de table élevée, ils attendaient que le directeur eût donné aux spectateurs l'explication de la pièce qu'on allait jouer pour entrer en action. Quand cette formalité, qui est de rigueur en Chine, eut été remplie, trois ou quatre personnages, couverts de magnifiques costumes dont le prix est, dit-on, énorme, arrivèrent majestueusement sur le théâtre. L'un d'eux, celui qui, pour marque de la dignité suprême, portait à son bonnet, en guise de cornes, les deux longues et belles plumes qui ornent la queue du faisan de Tartarie, vint s'asseoir auprès de la table, tandis que les grands de sa cour, exécuteurs des hautes-œuvres, écrivains et peuple, restèrent debout, respectueusement rangés sur deux lignes. Je fus étonné de trouver dans tous ces costumes une reproduction exacte de ceux que j'avais vus représentés dans les dessins chinois : ces riches vêtemens tout chamarrés d'or et d'argent, ces ailes empesées attachées à la coiffure, ces pavillons sortant par derrière et de chaque côté des plis de la robe, et surtout cette bizarre peinture, ces lignes noires, blanches, rouges et jaunes, qui forment sur le visage un masque digne de Satan. On me dit que c'était un souvenir des pre-

mières cours chinoises, où l'on assure que les costumes étaient exactement semblables, et que les grands, suivant leurs grades et leurs fonctions, devaient se barbouiller la figure de manière à la rendre méconnaissable. D'où venait cet usage? Était-ce une vaine obligation d'étiquette, ou bien se masquait-on ainsi dans les jugemens ou les grands conseils seulement pour que les votes fussent donnés avec plus d'assurance? C'est ce que je ne pus savoir.

Mais revenons à la pièce, qui rappelait sans doute un de ces anciens faits historiques dont les Chinois aiment à faire le sujet de leurs drames.

Le souverain, ou le chef qui siégeait près de la table, après une suite de conversations et de gestes incompréhensibles pour nous, parut accuser un des grands personnages mêlés à ses courtisans. Celui-ci, tout vêtu de noir et paraissant par son costume appartenir plutôt à la classe lettrée qu'à la classe guerrière, sortit des rangs à cet appel, et, se jetant à genoux, marmotta sur un ton lamentable une longue prière en se frappant le front contre terre. Le juge insensible prononça probablement une sentence, et à chaque phrase les gardes et les assistans poussaient en chœur un cri aigu et discordant que l'on me dit être un signe d'acquiescement à la volonté du prince. Tout à coup une femme éplorée (c'est un eunuque qui remplit ce rôle) se précipite sur la scène; c'est probablement la femme de l'accusé : elle vient aussi se jeter aux pieds des juges, mais ses larmes et ses supplications sont aussi vaines que les longs discours qu'elle prononce d'un ton criard en se tournant vers le public.

Là se termina un acte de cette pièce, qui paraissait intéresser vivement tous les spectateurs; en effet, leurs applaudissemens tonnaient avec fureur et dominaient par momens le bruit des tam-tams, des gongs et des autres instrumens à sons discordans, instrumens moins discordans toutefois et moins aigres que la voix des acteurs, qui s'égosillaient pour se mettre au diapason de cette musique infernale. Les efforts que faisaient ces malheureux pour se faire entendre étaient pénibles à voir; les yeux leur sortaient de la tête, et les veines de leur cou étaient gonflées à crever.

Chacun de ces acteurs, avant de parler, avait eu soin de venir sur le bord du théâtre annoncer qui il était et quel rôle il remplissait; tous ces préambules, qui prêtent fort peu à l'illusion, ne diminuent en rien, pour le Chinois bénévole, l'intérêt de l'action; bien plus, comme les décors du théâtre sont très peu variés, il faut aussi souvent des explications pour faire comprendre le lieu de la scène. Ainsi, un acteur,

montrant un mur, dit : — Il y a ici une porte et puis un bel appartement; je passe la porte, j'ai passé, je suis dans l'appartement. — Et le spectateur à imagination complaisante le voit dans sa nouvelle demeure. De la même manière, avec deux mots et sans frais de poste, un courrier fait deux cents lieues sur un théâtre chinois le plus lestement du monde; il fait le geste de monter à cheval, il déclare qu'il part, puis qu'il est revenu, et personne n'en doute.

Au second acte, nouvel apparat, nouveaux costumes plus beaux que les premiers. Cette fois, le théâtre est couvert d'un nombreux cortége, la garde est doublée, les bourreaux se tiennent derrière, et les instrumens du supplice brillent de toutes parts. Le coupable est amené devant le trône; là on le dépouille, pièce à pièce, de tous ses habits, ne lui laissant qu'une simple robe; puis, malgré ses cris et ses prières, il est étendu la face contre terre. Six bourreaux armés de bambous s'avancent lestement et font pleuvoir sur lui une grêle de coups; mais voilà que sa femme, vêtue en légère amazone, tombe comme la foudre au milieu de l'auguste réunion; elle tient à la main droite un glaive étincelant qu'elle agite et fait tournoyer sur sa tête en bondissant comme une panthère autour des bourreaux qu'elle terrasse, des gardes qu'elle disperse, et même des juges et du monarque, dont la fuite honteuse la laisse maîtresse du champ de bataille avec son mari moulu de coups de bâton!

Ici vient une scène d'attendrissement : la vaillante épouse chante et déclame un morceau qui fait saigner les oreilles, et le mari lui débite je ne sais quoi de la voix d'un homme qui crie au secours. Voilà le second acte, ou peut-être le dernier; car, à cette période du spectacle, j'étais tellement fatigué d'entendre les miaulemens des acteurs et les assourdissantes vibrations des gongs, que je n'en pouvais plus, et je n'aspirais qu'au moment de partir, jetant seulement de temps en temps un coup d'œil sur la scène pour voir les costumes des acteurs. Malheureusement, dès le commencement, Morrison, appelé par quelque affaire, nous avait laissés seuls, et il ne fallait pas songer à quitter la salle avant d'avoir un guide. La nuit approchait, et nous commencions à être assez inquiets, lorsqu'arriva un jeune Américain, nommé Hunter, envoyé par Morrison pour nous prendre. S'il était venu plus tôt, comme il parle chinois, il aurait pu nous donner bien des explications qu'il était maintenant trop tard pour lui demander; mais nous allions partir, et c'était le principal.

Nous avions à refaire tout le chemin que nous avions suivi avec Morrison, et c'était bien assez; malheureusement, notre guide voulut

à toute force nous faire passer devant les portes qu'il est défendu aux Européens de franchir. Ceux-ci ne bravent cette défense que pour aller eux-mêmes remettre au mandarin des placets non parvenus à leur adresse, et ils le font armés de bâtons en courant la chance d'être rossés.

Nous voilà donc encore une fois à courir les rues, maintenant tout-à-fait noires, de Canton; il faisait chaud, et en outre, à cette heure avancée, les petits autels domestiques placés dans les boutiques et devant les portes répandaient une fumée épaisse produite par les bâtons parfumés qu'on y brûlait en guise d'encens; les lampes allumées joignaient à cela leur odeur d'huile de coco. Enfin, c'était une horrible corvée que nous faisions là, une corvée que je ne voudrais pas recommencer pour tous les spectacles chinois les plus curieux.

Nous vîmes les fameuses portes, qui sont absolument comme toutes celles que l'on rencontre à chaque instant dans les rues non interdites aux Européens, c'est-à-dire presque invisibles, et ne présentant que des arcades vermoulues couvertes d'affiches rouges ou bleues; ce sont des barrières qui n'ont de force que celle que leur donne la loi.

A six heures, nous arrivâmes exténués à la maison, et nous n'eûmes que le temps de nous habiller pour aller chez M. Dent, où nous devions dîner. Ce fut un splendide repas de plus de quarante couverts, où notre hôte, aussi gai qu'aimable et hospitalier, fit au dessert, non sans quelque péril pour lui-même, tout ce qu'il fallait pour griser ses convives à force de toasts.

Nous fûmes assez heureux pour que M. Dent obtînt du riche *haniste* chargé de ses affaires de nous donner un grand dîner chez lui. C'était une bonne fortune à laquelle nous ne devions pas nous attendre et qui nous transporta de joie. Vous savez probablement que la société qu'on appelle *Hong-Society* se compose de douze marchands, appelés *Hong-Merchants* ou *Hanistes*, choisis par l'empereur parmi les riches négocians chinois, pour fournir aux factoreries tout ce qu'elles demandent, et pour servir de consignataires aux navires qui viennent d'Europe.

Min-qua, chez qui nous devions dîner, est naturellement le plus riche des douze hanistes, étant chargé des affaires de la maison Dent, la plus puissante de Canton. Il a pour logement de ville une belle maison qui fait un des coins de la place des factoreries. Dès le 2, nous avions reçu nos lettres d'invitation, écrites en chinois, sur papier rouge; et le 4, à six heures du soir, nous nous rendîmes à la maison du

haniste. Les deux frères Min-qua nous attendaient à l'entrée du salon de réception. M. Dent nous présenta tous; nous étions huit officiers de la frégate en y comprenant le commandant et les élèves; il y avait en outre M. Prinsep de Calcutta, Durand, et quatre individus que je ne connaissais pas. Les deux Min-qua, ainsi qu'un de leurs amis qu'ils avaient invité pour les aider à faire les honneurs du dîner, étaient en grand costume. Leurs longues robes en soie bleue brochée portaient sur la poitrine la riche plaque au griffon brodé; un chapeau conique en paille blanche, couvert d'une aigrette en peluche de soie rouge, leur servait de coiffure. Jeunes et d'une figure distinguée, ce costume leur allait très bien; il y avait dans leur air quelque chose de grave et de digne que l'on croirait en France incompatible avec un chapeau pointu et une longue queue.

Nous fûmes introduits dans une vaste salle éclairée par des files de lanternes de toutes les formes et de toutes les couleurs, suspendues au plafond en guise de lustres; l'ameublement fort simple de cet appartement consistait en une suite de petites tables à thé qui en faisaient le tour; chaque table était placée entre deux fauteuils en rotins. Des domestiques entrèrent, portant le thé sur de grands plateaux; je m'empressai de m'asseoir auprès d'une des tables pour goûter du merveilleux breuvage dans toute sa pureté native; il était servi dans de petites tasses de forme conique et sans anses, avec deux soucoupes, l'une sur la tasse, l'autre dessous comme à l'ordinaire. Cette dernière est destinée à conserver la chaleur du thé et à empêcher celui qui le boit d'avaler les feuilles qu'on laisse toujours mêlées au liquide. J'en pris une gorgée, et, bien que le parfum en fût excellent, je ne pus trouver bon ce thé sans sucre, dont le goût me parut âpre et sec; j'essayai encore, mais, malgré ma bonne volonté, je fus obligé de laisser ma tasse inachevée. Je me consolai en voyant que mon goût était partagé par les autres convives.

Au bout de quelques minutes, M. Dent vint avec une liste appeler cinq des plus notables personnages invités, et quitta la salle avec eux; il revint ensuite deux fois encore pour appeler les deux dernières divisions de cinq qui restaient, et nous nous trouvâmes alors tous réunis dans la salle du banquet où nous attendaient nos hôtes.

Éclairée comme l'autre par des lanternes ornées de dessins brillans et de glands de soie, cette salle était vraiment riche en décorations de toute espèce. Des châssis immenses à vitraux coloriés formaient, au lieu de mur, le fond de l'appartement, qui avait pour

tentures, sur ses autres faces, des rouleaux déployés de papiers couverts de sentences morales en caractères chinois. Un superbe tapis couvrait le plancher, et toutes les chaises, faites en beau bois verni, étaient ornées de housses en drap bleu chargées de broderies de soie représentant des fleurs. Des dressoirs, disposés autour de la salle, pouvaient servir à porter les plats et la vaisselle ou à découper les rôtis; enfin, au milieu, trois tables, placées en triangle et séparées entièrement les unes des autres, devaient recevoir chacune cinq convives et un des maîtres de la maison destiné à en faire les honneurs. Il faut remarquer ici que cette disposition en triangle n'est pas seulement une affaire de mode, mais bien de nécessité; en effet, les grands dîners chinois sont toujours accompagnés de danses ou de tours de jongleurs; pour que tout le monde puisse voir sans se déranger, il faut donc que les tables soient disposées ainsi et que l'un de leurs côtés soit inoccupé; c'est ce qui avait lieu ici. C'était l'ami des Min-qua qui faisait les honneurs de la table à laquelle j'avais été placé. Nous avions chacun devant nous une soucoupe en porcelaine, deux petits bâtons en ébène garnis en argent à leur extrémité, et dans un triangle de papier rouge et blanc un cure-dent fait avec l'articulation de l'aile d'une chauve-souris, puis enfin, pour compléter notre couvert, une toute petite tasse pour boire le *cam-chou*, et une petite soucoupe pleine d'une sauce noire faite avec des cloportes. Une douzaine de bols en porcelaine à fleurs bleues contenant des mets fort délicatement apprêtés, mais tout-à-fait étrangers pour nous, couvraient une grande partie de la table; l'autre, celle qui était sans convives, destinée à flatter l'œil et à rester intacte, était ornée d'une profusion de bols pleins de fleurs et de fruits; on y voyait aussi des gâteaux couverts de pépins d'oranges si artistement piqués et dans des formes si bizarres, qu'on cherchait en vain un nom pour ces plats déguisés.

Le repas commença. Le Chinois qui présidait à notre table savait quelques mots d'anglais; nous pouvions donc nous faire comprendre et demander ce qu'il fallait faire. D'ailleurs, Durand, habitué à la Chine comme un vieux Mantchou, nous guidait dans la périlleuse entreprise de faire honneur à cet étonnant festin. Prenant artistement ses deux bâtons d'une main, il se mit à piocher à droite et à gauche dans chaque plat (c'est de bon goût), goûtant tout avant de se décider pour une des merveilles culinaires qui nous étaient offertes; nous voulûmes faire comme lui, mais notre maladresse était désespérante. Ayant d'abord la plus grande difficulté à placer dans nos doigts les bâtons rebelles, nous finissions toujours par laisser tomber le mor-

ceau saisi, soit dans le plat, soit dans le trajet de la soucoupe à la bouche. J'eus un moment de désespoir, et je commençais à croire que j'allais jouer le rôle désagréable de la cigogne dans le repas du renard; mais quelques leçons du bon Chinois m'eurent bientôt mis au fait, assez du moins pour ne pas mourir de faim. Vous verrez d'ailleurs que je ne devais pas mettre beaucoup en pratique ce nouveau talent pendant le dîner.

Je pêchai d'abord quelques morceaux d'un salmigondis composé de je ne sais combien d'élémens hétérogènes parmi lesquels je reconnus des tranches de concombre, des cornichons, des saucisses, etc.; en somme, ce n'était pas mauvais, quoiqu'il y eût dans ce ragoût des ailerons de requins séchés et fumés. Je goûtai ensuite une friture qu'on me dit être faite avec des hirondelles; c'était encore bon, très bon; seulement je retrouvais là un certain goût fort et nauséabond que j'avais senti dans le premier mets. Je laissai ce que j'avais pris pour essayer d'une soupe de nids d'hirondelles, le mets royal, le plat le plus recherché des Chinois, qui paient jusqu'à vingt piastres (cent dix francs) la livre ces nids, formés dans les rochers des Philippines et des Moluques par une hirondelle nommée *salangane* : c'était fade, mais pas trop mauvais. Après cette soupe vint le tour d'un autre plat dont je voulus goûter aussi; mais cette horrible odeur, qui me poursuivait dans tout ce que je mangeais, m'avait tellement bouleversé, que j'avais le cœur sur les lèvres, et force fut de m'arrêter.

Cependant Durand m'encourageait de l'œil, car il est impoli dans un dîner chinois de laisser quelque chose sur son assiette ou de trouver quelque chose mauvais. Je m'efforçais donc de tromper mon palais européen en avalant des marrons crus et des amandes que nous avions chacun à côté de nous dans de petites soucoupes; puis je prenais en tremblant un morceau dans les ragoûts empoisonnés qu'on nous servait maintenant sans interruption dans deux bols, non pas placés comme au commencement sur la table, mais devant chaque convive, et je l'avalais avec une répugnance qui allait toujours en croissant. Il était évident qu'un même assaisonnement, un assaisonnement infernal et inconnu à la cuisine européenne, entrait dans la composition de tous ces mets, parfaitement préparés du reste. Je demandai ce que ce pouvait être, et j'appris que c'était... je vous le donne en mille à deviner... de l'huile de ricin! Oui, c'était de l'huile de ricin! et il faut bien prendre son parti d'un goût aussi bizarre chez les Chinois, quand on pense que les habitans de la Terre de Feu mangent le poisson cru, que les Siamois font leurs délices des œufs

gâtés, que les Groënlandais, les Nouveaux-Zélandais, les Lapons, boivent avec délices l'huile de baleine et de loup marin.

Chez Min-qua, ce n'était pas de l'huile de baleine qu'on nous donnait à boire; mais à chaque instant un domestique empressé, portant un vase en argent d'un travail curieux, venait remplir de *cam-chou* la petite tasse dont on m'avait muni à cet effet. Le cam-chou est une boisson que l'on sert chaude, une espèce de vin blanc aigre-doux fait avec du riz fermenté et d'autres ingrédiens : ce breuvage déplaisant ne peut être trouvé tolérable que par comparaison avec les mets qu'il arrose. Je me serais bien dispensé d'en boire, et j'aurais donné beaucoup pour pouvoir avaler quelques verres d'eau; mais l'eau et le pain sont étrangers à un dîner chinois, et l'étiquette venait encore ici me contrarier avec ses éternelles exigences. A chaque instant, mon voisin le Chinois me portait des santés auxquelles j'étais obligé de répondre en vidant entièrement ma tasse, après l'avoir tenue un moment des deux mains et remué la tête comme les Chinois du *Cheval de Bronze;* il fallait ensuite renverser la tasse pour prouver qu'il n'y restait plus rien, et aussitôt après, le maudit échanson, avec son impitoyable cafetière, arrivait pour la remplir. Quand mon voisin était en repos, c'étaient les Min-qua ou M. Dent lui-même qui me proposaient des santés à qui mieux mieux; je finis par prendre le parti de ne plus faire que tremper mes lèvres dans le cam-chou.

Je n'ai pas parlé des domestiques qui nous servaient : ils étaient nombreux, jeunes et vêtus uniformément, portant tous une robe jaune flottante, serrée à la taille seulement par une ceinture, et un petit chapeau conique orné d'une houppe de soie rouge.

Dès le commencement du dîner, deux jongleurs et deux petits danseurs de Nankin s'étaient établis sur la base du triangle formé par nos tables : ils devaient, chacun à son tour, occuper nos loisirs pendant le repas. Les deux enfans commencèrent. Ils étaient vêtus d'une robe en crépon blanc, serrée autour de la taille par une écharpe en soie rose, dont les bouts tombaient gracieusement sur le côté. Leur tête était nue, rasée avec soin, et n'avait d'autre ornement qu'une queue bien nattée, avec son cordon de soie à glands, dont l'extrémité atteignait les pantalons à pied qui se montraient sous les plis nombreux de la robe, coquettement coupée à mi-jambe. Ces deux jolis enfans s'avancèrent dans l'espace qui séparait nos tables de celles qui avaient été disposées pour les jongleurs, et, tandis que ceux-ci les accompagnaient avec une espèce de mandoline, ils commencèrent à chanter, sur une mesure lente et mélancolique, des

airs pleins d'une expression douce, qui nous surprit dans un pays dont on connaît le goût en musique; ils faisaient en même temps des passes et des gestes d'une grace ravissante, qui nous rappelaient tout-à-fait les danses des bayadères de l'Inde.

Ceux des convives qui, plus habitués à la cuisine chinoise, faisaient honneur aux milliers de plats de nos amphitryons, oublièrent leurs bols et laissèrent tomber leurs petits bâtons pour regarder les gentils danseurs. Pour moi, convié oisif de cet abominable festin, je laissai volontiers de côté les salmis de chats, les blanquettes de chenilles, etc., pour m'occuper exclusivement de cette représentation trois fois bien venue. Tout-à-fait captivé par les accens doux et mélancoliques et la suave harmonie de ces voix argentines, j'aurais donné beaucoup pour connaître le sens des paroles, qui, autant que j'en pouvais juger par les airs, devaient être fort tendres; mais le Chinois mon voisin, qui comprenait l'idiome particulier de Nankin, ne s'exprimait pas assez bien en anglais pour pouvoir satisfaire ma curiosité. Je fus donc obligé d'attacher moi-même un sens à chaque geste, à chaque modulation de voix des acteurs, et je suis porté à croire que mon imagination ne m'écarta pas beaucoup de la vérité.

Quand les petits danseurs de Nankin se reposaient, les deux jongleurs commençaient à faire leurs tours d'escamotage. Ils étaient fort habiles sans doute, mais fort ennuyeux par leurs éternels dialogues, l'un jouant le nigaud qui s'étonne de tout, et l'autre l'habile homme qui semble n'attacher aucune importance à tous les prodiges qu'il fait naître. Par momens, le plus petit des deux enfans se mêlait à leurs tours d'adresse, et, plaçant sur l'extrémité d'une baguette en baleine une assiette de porcelaine, il la tenait dans un mouvement continuel de rotation, tout en prenant lui-même toutes les positions possibles : assis, couché, la main derrière le dos, sous la jambe, marchant ou se roulant sur le tapis. M. Dent lui jeta une poignée de gourdes, et mit fin à cet exercice.

Enfin, on se leva de table. Il y avait au moins deux heures que nous étions assis, et nous nous félicitions, croyant que c'était fini; les Chinois fumaient leurs pipes, nous autres des cigarres; il semblait que le moment du départ allait arriver. Pas du tout; il fallut se remettre à table : nous n'avions vu que le premier service! Les nids d'hirondelles et toutes les horreurs du commencement reparurent sous des formes nouvelles, avec des cailles frites, etc., puis vinrent des rôtis magnifiques portés en grande pompe par plusieurs domestiques; chaque pièce fut présentée aux convives, puis portée

sur des dressoirs où d'habiles écuyers tranchans la découpaient. Une heure plus tôt, j'aurais volontiers goûte de ces viandes, qui semblaient fort appétissantes; mais j'étais encore si plein de l'odeur d'huile de ricin, que chaque chose m'en paraissait imprégnée et que j'avais de la répugnance pour tout.

Je me remis donc avec résignation à regarder les petits Nankinois, qui commençaient une danse nouvelle. L'un portait en bandoulière un tambour en forme de deux troncs de cônes réunis par le sommet, couvert d'une peau de serpent et orné de glands très longs en soie rouge. Il en jouait avec deux petites baguettes, frappant avec beaucoup de grace et d'habileté tantôt sur une seule face, tantôt sur les deux en même temps. L'autre portait un gong dont les éclatantes vibrations faisaient, avec le tambour, une musique vraiment tartare. C'étaient alternativement des danses accompagnées de chants plus vifs que ceux que nous avions déjà entendus, puis la musique ou la danse seulement.

Les jongleurs vinrent à leur tour, et avec eux aussi un découragement si fort, une envie de dormir si générale, que tous les convives, surtout ceux qui avaient fait honneur au dîner, fermaient à chaque instant les yeux, malgré les efforts évidens qu'ils faisaient pour rester éveillés. C'est dans un de ces momens probablement que M. Prinsep et T... avalèrent une espèce d'amandes fort proprement servies, qu'ils prirent pour des pralines, mais qui étaient en réalité de belles et bonnes gousses d'ail cru, bien nettes et bien pelées : il fallait voir leurs grimaces et leurs contorsions!

Après avoir vu passer je ne sais quelle quantité de plats, après avoir goûté du dîner de famille que l'on sert toujours dans ces grands galas à la fin, comme par contraste, on en vint à faire circuler des jattes de riz à l'eau avec lequel les amateurs complétèrent la plus horrible cargaison que jamais estomac d'homme ait embarquée, et en dernière analyse on but le thé pour délayer tout cela, si c'était possible. Alors ce fut déclaré fini, irrévocablement fini. Au fait, le supplice n'avait guère duré que six heures!

Le *camcha* ou présent fut apporté en grande pompe par deux domestiques aux jongleurs et aux jeunes danseurs. C'était une somme de treize ou quatorze gourdes en *sapecks*, espèce de monnaie de zinc enfilée sur des cordons. Il y a, je crois, huit cents sapecks dans une gourde : tout cela était étalé sur une grande planche.

Avant de partir, on nous invita à nous approcher de l'extrémité vitrée de l'appartement qui donnait sur la cour : c'était pour voir

tirer en notre honneur un petit feu d'artifice. La principale pièce et la plus curieuse pour nous se composait d'un grand vase suspendu au niveau de la fenêtre où nous étions. Le feu prit à ce vase après l'explosion de plusieurs magnifiques soleils de toutes les couleurs, dont les rayons enflammés furent près de mettre le feu au beau tapis de la salle à manger; alors on vit un gros arbuste que le vase contenait se couvrir de fruits ronds et bleuâtres, ressemblant assez à de belles prunes. Quoique formés par une flamme colorée, ces fruits faisaient complètement illusion; au bout de quelque temps, ils commencèrent à prendre une teinte plus rouge et à diminuer de volume comme s'ils se flétrissaient; ils tombèrent enfin un à un, et la cour fut rendue à sa première obscurité. Ce petit échantillon de l'habileté des Chinois en pyrotechnie nous prouva qu'il n'y avait rien d'exagéré dans les récits merveilleux que font les voyageurs des grands feux d'artifice que l'on tire à Pékin.

A une heure du matin, je me jetai sur mon lit, content d'avoir vu un dîner chinois, mais jurant bien qu'on ne m'y reprendrait plus.

Le 5 était le jour fixé pour le départ. Grace à M. Pereyra, nous avions retenu à temps une de ces goëlettes qui, moyennant cinquante gourdes, prennent jusqu'à six passagers pour aller à Macao; d'ailleurs, quel que soit le nombre des passagers, le prix est le même. Cette goëlette ne nous servit que pour le transport de nos caisses, qui l'encombraient tellement, que nous aurions eu peine à nous y caser nous-mêmes. Durand s'était chargé de nous emmener sur un autre bâtiment, et cela l'obligea à partir de Canton quelques jours plus tôt qu'il ne l'avait d'abord résolu.

M. Beauvais nous avait tous retenus d'avance pour dîner chez lui le jour du départ. Nous passâmes donc encore quelques heures avec cet excellent homme, à qui nous devions, ainsi qu'à Durand, de n'avoir pas été jetés, comme des fous qui ne savent où donner de la tête, dans cette ville étrange où un guide est une chose indispensable. A cinq heures et demie, nous nous rendîmes au rivage accompagnés de toutes nos connaissances; nous prîmes une tanca pour nous transporter à bord de la goëlette, et, après les serremens de main et les accolades d'adieu, nous nous éloignâmes, laissant à regret cette ville merveilleuse dont nous n'avions joui qu'en courant.

Le Sylphe avait levé l'ancre et glissait tranquillement emporté par la marée quand nous l'atteignîmes. La nuit s'avançait, une nuit calme et délicieuse, et le fleuve, éclairé de mille feux, réfléchissait partout la lumière diversement colorée des lanternes, dont les lignes mou-

vantes s'étendaient à perte de vue devant et derrière nous. Les *flower-boats*, ces riches salons flottans, laissaient échapper des faisceaux de lumière à travers leurs stores et leurs persiennes dorées. Partout, sur ces eaux si animées, le plaisir semblait faire entendre sa voix, appelant, avec les ombres de la nuit, les Chinois de toutes les classes à dépenser dans la débauche une partie de l'argent laborieusement acquis pendant la journée. A mesure que nous avancions, un bruit continuel de gongs et d'autres instrumens bruyans paraissait nous suivre, et l'odeur d'huile de ricin se mêlait à tout cela, pour donner à cette soirée le caractère le plus chinois du monde. Enfin nous laissâmes derrière nous les longues lignes illuminées de la ville flottante, qui, dit-on, ne compte pas moins de trois cent mille ames (Canton en contient près d'un million), et, lorsque nous passâmes à Whampoa, tout dormait dans cette rade si peuplée, dont les rives fourmillent de maisons.

Le 7, à onze heures du matin, nous arrivâmes, après avoir été contrariés par le calme, à côté de la frégate, qui avait quitté Lin-tin la même nuit pour mouiller devant Macao, à cinq milles de la ville.

Avec ses couvens fortifiés couronnant les hauteurs et ses longues rangées de maisons blanches sur une grève aride, Macao n'offre pas un coup d'œil bien gai, quoiqu'assez pittoresque, et cette ville sent le Portugais d'une lieue. Nous débarquâmes, au milieu des jonques de guerre et des champans de toutes les formes, devant la partie chinoise de la ville; c'est là que sont les chantiers de construction et les bazars tortueux qui rappellent un peu les rues si bruyantes et si animées de Canton.

Il nous fallut grimper des sentiers ardus, des rues aux larges dalles échauffées par un soleil ardent, qui nous conduisaient dans la partie de cette ville morte et silencieuse où se trouve la belle maison de M. Inglis. Durand avait aussi un appartement dans cette demeure hospitalière, ainsi qu'un jeune homme nommé Borgès, qu'il avait amené avec lui de Valparaiso. Je fus présenté au maître de la maison, et nous montâmes ensuite chez M. Borgès, que nous trouvâmes entouré de dessins et de peintures, occupé à finir un petit tableau représentant une vue de Canton. M. Borgès est un amateur de dessin distingué, qui ne voyage que pour satisfaire son goût pour cet art, devenu chez lui une vraie passion. Après avoir admiré les nombreux croquis qu'il a faits en traversant les Cordilières des Andes, après avoir respiré encore une fois avec bonheur cet air d'atelier que je n'avais pas senti depuis long-temps, je me mis à la disposition de

Durand pour aller voir nos bons missionnaires français, sur le compte desquels on ne tarissait pas d'éloges à bord de la frégate. Ces excellens prêtres attendaient avec anxiété les momens où les officiers et les élèves allaient à terre pour courir au-devant d'eux et les emmener à leur logis; nos gens y trouvaient une table presque recherchée et de bons lits, choses réservées pour les étrangers et prodiguées pour des compatriotes, mais dont les missionnaires eux-mêmes ne font pas usage.

Durand me mena d'abord chez les lazaristes : c'est une société différente de celle des Missions Étrangères, quoique poursuivant le même but. Leur maison, située un peu plus loin et dans un quartier écarté, est parfaitement disposée et surtout bien aérée, ce qui est à Macao une condition indispensable. M. Torrette, le directeur, nous reçut à merveille et nous rappela pour le soir même une invitation à dîner qui avait déjà été faite à bord. Après les lazaristes, nous visitâmes les autres missionnaires, dirigés par un prêtre aussi distingué que bon, M. Legrégeois. Plein d'instruction et d'une conversation extrêmement agréable, M. Legrégeois me captiva, comme il avait captivé mes camarades, par son esprit et sa simplicité.

Un Américain établi à Manille m'avait donné une lettre d'introduction pour M. Chinery, peintre anglais résidant à Macao. Arrivé à Lintin, j'envoyai cette lettre à son adresse, avec un billet où je donnais les raisons qui m'empêchaient de me rendre moi-même à la ville portugaise avant d'aller à Canton. Je reçus une réponse aussi aimable que possible. On m'offrait l'atelier de l'artiste et un logement de garçon, puis des courses dans la campagne pour dessiner, etc., etc. J'étais donc presque attendu chez M. Chinery, lorsque nous y arrivâmes avec Durand, un de ses plus grands admirateurs. Je trouvai un petit homme d'une cinquantaine d'années, mais frais et robuste, à l'humeur joviale, original comme un artiste, généreux comme un Anglais. Nous parlâmes beaucoup de M. Barrot, qu'il avait connu pendant son séjour à Macao; nous visitâmes ensuite quelques-uns de ses innombrables et précieux albums. Je m'extasiai devant ses peintures fraîches et hardies, gémissant intérieurement de voir un talent aussi distingué enfoui dans une ville portugo-chinoise, au bout du monde; mais, établi depuis long-temps à Macao, M. Chinery y a pris ses habitudes : maintenant il devient vieux, et, quoique d'une incroyable activité pour son âge, il ne peut songer sans frémir à traverser les mers pour aller sous le ciel brumeux de l'Angleterre. Il mourra donc en Chine, où il vend ses moindres pochades au poids de l'or; et ses

immenses matériaux sur ce pays curieux, ses gouaches, ses huiles, ses aquarelles et ses esquisses si spirituelles, deviendront peut-être la proie d'un barbare qui ne saura pas les apprécier! Je pensais à tout cela en regardant des dessins remarquables dans tous les genres, car M. Chinery excelle dans les figures, dans le paysage, et il fait la marine à merveille.

Cependant le jour baissait, il était temps de se retirer. Durand m'entraîna hors de cette maison, où je serais resté volontiers tout le reste de la journée sans manger, ne songeant à rien qu'au dessin; nous laissâmes l'aimable artiste, qui nous fit promettre de venir déjeuner avec lui le lendemain matin à huit heures.

Le soir, comme je l'avais bien prévu, nous fîmes un souper des plus agréables; les bons pères étaient heureux de nous fêter chez eux; on but d'excellent vin, on porta des santés chères à tous, et chacun était enchanté. Pour moi, quand on but à la santé des missionnaires et à la prospérité de la société, je ne pus m'empêcher d'ajouter avec émotion : « Puissent ces vœux être exaucés pour les absens aussi bien que pour les présens! » et je fus compris, car on avait parlé long-temps des périls inouis courus par les apôtres de la Chine et de la Corée. On devina la cause de mon émotion; mais ces victimes, dévouées au sacrifice et habituées à envisager la mort comme une récompense, ne purent avoir une idée du mélange d'horreur et de pitié dont je fus saisi en pensant qu'à l'instant même où nous parlions plusieurs missionnaires expiraient peut-être dans les tourmens, comme ce malheureux qui venait d'être coupé en morceaux en Cochinchine, ou souffraient sans espoir dans des prisons plus redoutables que la hache du bourreau, comme le père Jacquart, actuellement enfermé à Hué-fo dans une cage de fer.

Ces pensées tournèrent à la tristesse mes idées jusqu'alors si gaies; je me voyais entouré de jeunes prêtres de vingt-cinq à trente ans, beaux, instruits, nés dans les classes aisées de la société dont ils auraient pu être l'ornement, et qu'ils avaient fuie pour venir mourir sur une terre barbare. Ils causaient du monde et de ses plaisirs comme s'ils en faisaient encore partie, je les voyais rire avec mes camarades de ce rire de jeune homme qui inspire la gaieté, et un étranger les eût pris pour des officiers d'un autre bâtiment français, car ils étaient vêtus comme nous, avec le pantalon blanc et la veste blanche : livrée de laïque qu'ils sont obligés de porter pour échapper à l'inquisition chinoise, qui ne permet qu'à un nombre limité de missionnaires de séjourner à Macao. Cependant tous ces jeunes hommes étaient voués

au plus pénible, au plus dangereux apostolat. Oh! c'est une horrible chose que de voir ainsi les talens et la jeunesse aller au-devant des bourreaux! Mon cœur était profondément ému à l'aspect de cette joie et de ce festin, le dernier de ce genre auquel devaient assister tous les missionnaires présens, à l'exception peut-être de M. Legrégeois et de M. Torrette, obligés tous deux de rester à Macao pour diriger les missions.

Le lendemain, au point du jour, nous nous levâmes pour aller visiter les belles pagodes des marins chinois. Nous y trouvâmes M. Prinsep; il était déjà en train de dessiner. M. Borgès suivit son exemple; Durand et moi, nous montâmes parmi les blocs de rochers taillés que l'on a trouvé moyen de faire servir à la construction de temples charmans. Le plus beau de ces temples est sur le bord de la mer, et adossé à la montagne; des arbres magnifiques ombragent, par une exception extraordinaire, ce monument de la piété des marins; on ne peut rien voir de plus pittoresque comme ensemble, et les détails sont d'un travail exquis. J'aurais voulu dessiner ce temple, mais j'avais à peine le temps de regarder.

Nous prîmes un des sentiers nombreux conduisant aux petits temples qui s'élèvent en étages au-dessus du premier; il a fallu certainement toute la patience et tout le talent des Chinois pour tirer ainsi parti d'une montagne aride qui n'est réellement qu'un seul rocher formé de plusieurs blocs amoncelés.

Chaque pagode était soigneusement balayée; la lampe, constamment allumée devant l'image du dieu, annonçait la place où il fallait venir brûler les petits bâtons ou les artifices qui servent d'encens, et nous ne fûmes pas long-temps sans voir arriver des dévots qui se mirent tranquillement à genoux comme si nous n'eussions pas été là, se prosternant par momens et faisant leur offrande à la divinité avec toute la piété possible.

Enfin, séduit par le toit délicat et les jolis ornemens du plus haut de ces temples, j'avais tiré mon album et je commençais à en faire une esquisse, lorsque les cris de tous ces messieurs restés en bas nous forcèrent de laisser un des plus jolis sites que j'aie vus. Nous nous hâtâmes, car il était temps d'aller déjeuner chez M. Chinery. Lui aussi venait de faire sa petite course d'artiste; il n'y manque jamais, ajoutant ainsi tous les jours quelques croquis à cette belle collection de dessins qu'il possède. Il nous avait promis la veille de faire une gouache devant nous, et il se mit à l'œuvre en quittant la table. En un quart-d'heure, nous vîmes sortir de son habile pinceau

une jolie barque chinoise, se mirant dans l'eau calme d'une rade éclairée par les rayons du soleil levant; cette rapide ébauche achevée, il me l'offrit, et je n'eus garde de la refuser. Nous commençâmes à feuilleter ses albums, et les heures n'étaient plus que des minutes pour nous, quand l'impitoyable Durand, toujours là pour nous rappeler à l'ordre, donna le signal du départ. Nous nous rendîmes chez M. Legrégeois, qui proposa, malgré la chaleur, une course à la grotte du Camoëns. Il fallut traverser toute la ville, les bazars chinois, pour parvenir au beau jardin anglais où se trouve le fameux rocher qui vit écrire *la Lusiade*.

Sur un monticule assez escarpé, compris dans l'enceinte du jardin, se trouve une roche nue, percée dans le sens de sa largeur en forme d'arche; dans le passage formé par cette ouverture, on voyait une anfractuosité qui pouvait servir de siége : c'est là que le Camoëns aimait à venir rêver et écrire. Maintenant, depuis que M. Rienzi a passé par Macao, la niche du rocher n'existe plus; elle a été plâtrée pour contenir une longue inscription en vers français assez mauvais, dont le cerveau de M. Rienzi a fort laborieusement peut-être, et, à coup sûr, fort malencontreusement accouché en l'an de grace 1828 ou 1830. On a bâti aussi sur la cime du rocher un petit belvédère qui domine toute la ville; on y jouit d'une belle vue, un peu obstruée cependant par les arbres du jardin.

Nous revînmes assez satisfaits de notre promenade, mais horriblement fatigués. Le jour suivant, il y eut un bal chez l'excellent M. Van-Baser, qui fit les honneurs de sa jolie maison avec l'inaltérable gaieté et la bonne grace dont nous avions eu déjà tant d'exemples à Canton.

Enfin, le 10 novembre 1838, nous appareillâmes. Le capitaine Elliot, les missionnaires et tous nos amis de Macao étaient venus la veille à bord nous présenter leurs adieux; ils firent un dernier déjeuner sur cette frégate qui rappelait si vivement la France à des exilés presque tous condamnés à ne plus la revoir. Ce fut avec une émotion bien sincère que nous leur serrâmes la main et que nous les embrassâmes en les accompagnant à l'échelle, quand la nuit vint leur donner le signal du départ.

*****

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XL.

M. EUGÈNE SUE.

(*JEAN CAVALIER.*[1])

On commence à répéter souvent, parce qu'en effet cela devient chaque jour plus sensible, que la littérature de ces dix dernières années se sépare de celle de la restauration par des traits fort tranchés et par une physionomie qui marque véritablement une nouvelle époque. Sous la restauration, il y avait plus de régularité et de prudence, même dans l'audace; ce qui faisait scandale était encore *relativement* décent. L'antagonisme régnait assez exactement entre les écoles littéraires comme entre les partis politiques; c'étaient des batailles à peu près rangées; l'on y pouvait remarquer de la disci-

(1) Gosselin, 9, rue Saint-Germain-des-Prés.

pline et une sorte d'évolution dans l'ensemble. Les questions de forme ne se séparaient pas des questions de fond; la joûte se passait dans un camp tracé. Il est arrivé au moment de la rupture ce qui arrive dans l'orage à un lac ou à un bassin que l'art ne défend plus. Toutes les écluses ont été lâchées, et les ruisseaux aussi. La haute mer a fait invasion, et les bas-fonds ont monté. Il a fallu quelques années pour que, dans les flux et reflux de cette étendue confuse, on retrouvât un niveau et de certaines limites. En attendant, une foule de pavillons plus ou moins aventureux ont fait leur entrée, ont imposé et illustré leurs couleurs. Aujourd'hui, quand on veut reconnaître cette rade immense (si rade il y a), l'aspect a tout-à-fait changé.

Dès les premiers jours de 1831, sous la rubrique assez énigmatique de *Plik et Plok*, un nouveau venu se glissait, un peu en pirate d'abord; mais qu'importe? Une fois entré, il le disait lui-même, il était bien sûr de s'y tenir, d'y jeter l'ancre; et il l'a prouvé.

Depuis 1831, M. Eugène Sue n'a cessé de produire; ses nombreux romans se pourraient distinguer en trois séries : romans maritimes, par lesquels il a débuté (*Atar-Gull*, *la Salamandre*, etc., etc.), romans et nouvelles de mœurs et de société (*Arthur*, *Cécile*, etc., etc.), romans historiques enfin (*Latréaumont*, *Jean Cavalier*). Le roman maritime l'ayant mené à étudier l'histoire de la marine française, cette histoire elle-même l'a conduit bientôt à se former, sur le règne et le personnage de Louis XIV, certaines vues particulières. Ce sont ces vues qu'il poursuit et met en action dans *Latréaumont* et dans *Jean Cavalier*. Nous avons à examiner aujourd'hui ce dernier ouvrage, remarquable, intéressant, et traité avec conscience. Ce nous est une occasion, trop retardée, de tâcher auparavant de saisir en général le caractère du talent de M. Sue.

M. Sue représente pour moi assez fidèlement ce que j'appellerai *la moyenne* du roman en France depuis ces dix années; il la représente avec distinction, mais sans un cachet trop individuel et sans trop d'excentricité, tellement que c'est l'époque même qui semble plutôt lui imprimer son cachet à elle. M. de Balzac certes, en de curieuses parties d'observation chatoyante et fine, offre un échantillon incomparablement exquis du genre (bon ou mauvais) du moment; mais ce n'a été que par endroits qu'il a paru saisissable, et il échappe vite par des écarts et des subtilités qui ne sont qu'à lui. Parmi les romanciers féconds, M. Frédéric Soulié encore a trouvé bien des veines (quelconques) du genre actuel, et les a poussées, les a labourées avec ressource et vigueur; mais chez lui, trop souvent, à travers le mouve-

ment incontestable, où est la finesse? M. Sue, si l'on prend l'ensemble de ses œuvres et si l'on se représente bien la famille de romans dont il s'agit, se trouve en combiner en lui l'esprit, la mode, la *fashion*, l'habitude, avec distinction je l'ai dit, avec sang-froid, avec fertilité, avec une certaine convenance. A tel ou tel de ses confrères célèbres, il a laissé le droit de déraison; lui, s'il se jette dans l'excès de crudité, c'est qu'il l'a voulu. Sa plume se possède, et il possède sa plume. Sans prendre la peine d'entrer précisément dans la conception laborieuse de l'art, il s'est trouvé par position à l'abri du mercantilisme littéraire. S'il n'a pas d'ordinaire composé avec une concentration très profonde, il a presque toujours fait avec soin. Il n'a obéi à d'autre nécessité qu'à son goût personnel d'observer et d'écrire; jusque dans ses productions les moins flatteuses, on sent de l'aisance.

Sa première spécialité semblait être le roman maritime, mais il ne s'y est pas renfermé. Il s'agissait pour lui, à son début, de se faire jour dans le monde littéraire par quelque chose d'original et qui attirât l'attention. Il savait la mer, du moins il l'avait tenue à bord d'un vaisseau de l'état durant six mois (1); il avait rangé bien des côtes. Il exploita, en homme d'esprit et d'imagination, ses rapides voyages et les impressions dont sa tête était remplie. *Le Pilote* et *le Corsaire rouge* de Cooper avaient mis le public français en goût de cette vie de périls et d'aventures; on admirait à chaque salon Gudin. M. Sue se dit que, lui aussi, il pourrait arborer et faire respecter le pavillon. Le genre qu'il importait chez nous fut à l'instant suivi et pratiqué avec succès par plusieurs; les juges compétens paraissent reconnaître que de nos romanciers de mer le plus exact à la manœuvre est M. Corbière. Je crois que M. Sue ne visait d'abord qu'à une exactitude suffisante; il écrivait avant tout pour Paris; son ambition était moins de remplir le Havre que de remonter la Seine. Ce n'est jamais pour les vrais bergers qu'on écrit les idylles. Depuis il a fortifié ses études de marine en les dirigeant sérieusement sur l'histoire de cette branche importante. Par malheur l'historien doit être comme la femme de César, ne pas même pouvoir être soupçonné d'infidélité. M. Sue avait été trop évidemment et trop habilement conteur pour ne pas mériter un premier soupçon. On ne lui a peut-être pas assez tenu compte jusqu'ici de son second effort. Nous-même, en ce moment, nous n'irons pas avec lui au-delà du romancier. A celui-ci du moins

(1) On peut voir quelques détails biographiques dans un article de M. Legouvé (*Revue de Paris*, tome XXVII, 1836).

l'honneur d'avoir le premier risqué le roman français en plein Océan, d'avoir le premier comme découvert notre Méditerranée en littérature!

Mais, encore une fois, ce n'était là pour lui qu'un acheminement, qu'une forme d'introduction, et M. Sue visait surtout à exprimer certains résultats de précoce et fatale expérience, certaines vérités amères et plus qu'amères que l'excès seul de la civilisation révèle ou engendre. Parmi ses amateurs de mer, ceux de sa prédilection comme Zsaffie, Vaudrey, l'abbé de Cilly, Falmouth, sont des hommes déjà brûlés par toutes les irritations des cités. Ainsi, bien vite chez lui, et dès *la Salamandre*, le vaisseau ne devint autre chose qu'une diversion et un cadre au spleen, un yacht de misanthropie ou de plaisance, une manière de vis-à-vis du *Bois* ou du Jockey-Club.

La génération spirituelle, ambitieuse, incrédule et blasée, qui occupe le monde à la mode depuis dix ans, se peint à merveille, c'est-à-dire à faire peur, dans l'ensemble des romans de M. Sue. Lord Byron était un idéal; on l'a traduit en prose; on a fait du don Juan positif; on l'a mis en petite monnaie; on l'a pris jour par jour à petites doses. Beaucoup des personnages de M. Sue ne sont pas autres. Le désillusionnement systématique, le pessimisme absolu, le jargon de rouerie, de socialisme ou de religiosité, la prétention aristocratique naturelle aux jeunes démocraties et aux brusques fortunes, cette manie de régence et d'orgie à froid, la brutalité très vite tout près des formes les plus exquises, il a exprimé tout cela avec vie souvent et avec verve dans ses personnages. L'espèce très exacte, et avec ses variétés, si elle se perdait un jour, se retrouverait en ses écrits; et voilà comment je dis qu'il représente à mon gré *la moyenne* du roman en France.

Sans se faire reflet ni écho de personne en particulier, il s'est laissé couramment inspirer des divers essais et des vogues d'alentour, et en a rendu quelque chose à sa manière. En un mot, la gamme du roman moderne est très au complet chez lui, et en même temps aucun ton trop prédominant n'y étouffe les autres.

Est-ce une nature vraie, légitime, une société saine qu'a exprimée M. Sue? Non assurément, et il le sait bien. Mais j'ose affirmer que c'est une société réelle. De braves gens qui vivent en famille, des hommes sérieux régulièrement occupés, des personnes du monde tout agréables et qui ne veulent pas être choquées, peuvent dire : « Où trouve-t-on de tels personnages? Ils n'existent que dans le drame moderne ou dans le roman. » Je ne nie pas qu'il n'y ait maintefois de la charge et du cumul dans l'expression; mais, pour prendre

le meilleur selon moi, le plus habile et le plus raffiné des romans de mœurs de M. Sue, *Arthur* par exemple, je dis que le personnage est vrai et qu'il y a de nos jours plus d'un Arthur.

Et, avant tout, qu'on me permette une remarque que j'ai eu très souvent occasion de faire en ce temps où la littérature et la société sont dans un tel pêle-mêle, et où la vie d'artiste et celle d'homme du monde semblent perpétuellement s'échanger. S'il devient banal de redire que la littérature est l'expression de la société, il n'est pas moins vrai d'ajouter que la société aussi se fait l'expression volontiers et la traduction de la littérature. Tout auteur tant soit peu influent et à la mode crée un monde qui le copie, qui le continue, et qui souvent l'outrepasse. Il a touché, en l'observant, un point sensible, et ce point-là, excité qu'il est et comme piqué d'honneur, se développe à l'envi et se met à ressembler davantage. Lord Byron a eu depuis long-temps ce rôle d'influence sur les hommes; combien de nobles imaginations atteintes d'un de ses traits se sont modelées sur lui! Depuis ç'a été le tour des femmes; l'émulation les a prises de lutter au sérieux avec les types, à peine apparus, d'*Indiana* ou de *Lélia*. Je me rappelle avoir été témoin, certain soir et dans un hôtel de la meilleure compagnie, d'un drame domestique réel très imprévu, et qui justifiait tous ceux de Dumas. Un magistrat m'a raconté qu'ayant dû faire arrêter une femme mariée qui s'enfuyait avec un amant, il n'en avait pu rien tirer à l'interrogatoire que des pages de Balzac qu'elle lui récitait tout entières. Au temps de D'Urfé une société allemande se mit à vivre à la manière des bergers du Lignon. C'est toujours le cas de dire, même quand ce sont si peu des Ménandre : *O vie! et toi Ménandre, lequel des deux a imité l'autre?*

Beaucoup des personnages de M. Sue sont donc vrais en ce sens qu'ils ont, au moins passagèrement, des modèles ou des copies dans la société qui nous entoure. Mais, pour l'aborder plus à l'aise avec ma critique, je la concentrerai d'abord sur *Arthur*, qui est un roman tout-à-fait distingué et où il y a fort à louer, tant pour la connaissance morale que pour la façon. Arthur, doué de toutes les qualités de la naissance, de la fortune, de l'esprit et de la jeunesse, Arthur, doué d'une puissance rare d'attraction et du don inappréciable d'être aimé, a reçu de bonne heure, d'un père misanthrope, un ver rongeur, la *défiance;* la défiance de soi et des autres. Les mortelles leçons de ce père trop éclairé et inexorable d'expérience ne sont, selon moi encore, que trop vraies (je parle en général); c'est du La Rochefoucauld développé et senti, c'est du Machiavel domestique; bien des

pages du chapitre intitulé *le Deuil* ont même de certains accens de morose éloquence. Mais cette science amère, ce résidu et comme cette cendre de la vie, que ce père imprudent de sa main mourante sème au cœur de son fils, va petit à petit l'empoisonner. Ce scepticisme corrosif, distillé goutte à goutte dans le vase récent, se retrouvera au fond de tout. Avant de quitter le château paternel, Arthur aimait sa cousine Hélène, pauvre, mais belle, digne et pure, et qui elle-même l'aimait. Il s'enchante insensiblement près d'elle; tous deux s'entendent sans se le dire; puis vient l'aveu : ils vont s'épouser. A ce moment une fatale pensée traverse l'ame d'Arthur; les avis funèbres de son père se réveillent, le germe de méfiance remue en lui : n'est-il pas dupe d'une feinte intéressée? Est-ce bien lui en effet, ou sa fortune, qu'aime sa cousine Hélène? Et Arthur tout d'un coup brise ce tendre cœur de jeune fille, sans pitié, avec un sang-froid odieux. Ce n'est là que le premier acte. Arthur vient à Paris; il connaissait déjà la haute compagnie de Londres, et du premier jour il n'a rien de neuf dans notre monde élégant. Que de piquans et de gracieux portraits d'hommes et de femmes, M. de Cernay, M[me] de Pënâfiel! Celle-ci, adorable figure, femme à la mode aussi calomniée que courtisée, captive bientôt Arthur. Dès la première scène de l'aveu qu'elle-même lui fait (comme déjà avait fait Hélène), sa méfiance, à lui si poli, éclate presque brutale; cela pourtant se répare; il est aimé, il croit, il est heureux : les jours de soleil se succèdent. Puis tout d'un coup, au comble du bonheur, cette méfiance incurable, cette *peur d'être dupe*, revient plus féroce, et il renverse comme d'un coup de pied l'idole. Cette espèce de crime se renouvelle encore deux autres fois, et dans l'une des deux à propos non plus d'un amour de femme, mais d'une amitié d'homme. Les analyses qui précèdent et expliquent ces réveils frénétiques d'égoïsme sont parfaitement déduites et dans une psychologie très déliée, surtout pour les deux premiers cas : « C'était enfin une lutte perpétuelle entre mon cœur qui me disait : *Crois, — aime, — espère.....*, et mon esprit qui me disait : *Doute, — méprise, — et crains!* » Je ne puis indiquer en courant tout ce qu'il y a de parfait de manière et de bien saisi dans les observations et les propos de monde jetés à travers (1). Arthur lui-même, à part ces cruels momens, est accompli de façon et presque charmant de cœur; et cependant le dirai-je? comme Vaudrey dans *la Vigie*, comme les moins bons des héros de l'auteur, il a de l'odieux; on ne peut le suivre jusqu'au bout

(1) La conversation entre Arthur et M. de Cernay, tome II, page 1; la jolie causerie de *prima sera*, II, 65; les jeunes chrétiens de salon, II, 133.

sans une impression écrasante; après la récidive, et dès qu'on le voit incorrigible, il devient intolérable (1). C'est qu'il ne suffit pas que le personnage et le caractère soient réels pour avoir droit à être peints. M. Sue me pardonnera de lui proposer toute ma pensée. Non, il n'est jamais permis à l'art humain d'être vrai de cette sorte; quand même on aurait le sujet vivant, l'espèce sociale en personne sous les yeux, c'est là encore, si l'on peut dire, de l'art contre nature. Les grands et éternels peintres qui certes savaient le mal aussi, les Shakspeare, les Molière, l'ont-ils jamais exprimé dans ces raffinemens d'exception, dans cette corruption calculée? Le mal tient-il cette place, à la fois première et singulière, dans leurs vastes tableaux? La saine nature n'est-elle pas là tout à côté qui rejaillit aussitôt, qui retrempe et qui console? Arthur n'est pas né méchant, mais il s'est rendu méchant. Or ce que Bossuet dit des héros de l'histoire, je le redirai à plus forte raison des héros du poème ou du roman : « Loin de nous les héros « sans humanité! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'ad- « miration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'au- « ront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de « l'homme, il mit premièrement la bonté, comme propre caractère « de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main « bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme « le fond de notre cœur et devait être en même temps le premier « attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres « hommes... Les cœurs sont à ce prix. » Ce qu'ici je traduirai de la sorte : la vraie gloire de l'art humain légitime est à ce prix.

Ce n'est pas à dire peut-être que le bien plus que le mal fasse le fond de l'humaine vie; tout n'est que confusion et mélange. Non-seulement il y a le mal à côté du bien, mais l'un sort même souvent de l'autre. Pourtant l'art a été donné et inventé précisément pour aider au départ de ce qui est mêlé, pour réparer et pratiquer la perspective, pour orner et recouvrir de fresques plus ou moins récréantes le mur de la prison. On peut avoir par devers soi bien des observations concentrées et comme à l'état de poison; délayez et étendez un peu, vous en faites des couleurs; et ce sont ces couleurs qu'il faut offrir aux autres, en gardant le poison pour soi. La philosophie peut être aride et délétère, l'art ne doit l'être jamais. Même en restant fidèle,

(1) En vain l'auteur semble le croire corrigé vers la fin, dans sa vie heureuse avec Marie; le temps seul lui a manqué pour rompre encore; un an ou deux de plus, et je réponds qu'Arthur aurait traité cette Marie comme il avait traité Catherine, Marguerite et Hélène.

il revêt et anime tout; c'est là sa magie; il faut qu'on dise de lui : *C'est vrai*, et pourtant que ce ne le soit pas.

D'abord jeune, en écrivant, si l'on est déjà piqué d'amère ironie, on voudrait étreindre toute la vérité, dire tout le mal qu'on devine, le proférer à la face du ciel et de la société avec dédain et colère. Plus tard, en avançant dans la vie, on voit qu'on ne peut dire assez, que le fond échappe toujours, que c'est inutile de trop presser. On se détend alors; on consent, après avoir dit beaucoup, à s'envelopper, si on le peut, dans la grace, dans une sorte d'illusion idéale encore. Voyez la *Colomba* de Mérimée; toute l'ironie s'y est voilée et y est redevenue comme virginale.

M. Sue sait tout cela aussi bien et mieux que nous, lui qui, dans *Arthur* même, nous a si bien motivé en deux endroits sa préférence pour Walter Scott sur Byron (1); lui qui nous dit encore par la bouche de son héros que, « si le monde pénètre presque toujours les senti-« mens faux et coupables, jamais il ne se doute un instant des senti-« mens naturels, vrais et généreux. » M. Sue ne nie pas les bons sentimens, mais plutôt leur chance de succès ici-bas. Il nous a permis au reste de suivre les diverses transformations de sa pensée sur cette question même. Il a débuté par une crudité systématique; dans Brulart d'*Atar-Gull*, il a exprimé le mécompte violent poussé jusqu'à la rage contre l'humanité; dans Zsaffie de *la Salamandre*, il a rendu l'ironie calculée qui va à tout flétrir. Avait-il bien dessein en cela, comme il le déclare dans la préface de *la Vigie*, d'amener, d'induire, par les critiques même qu'on lui ferait, le parti libéral et philosophique à reconnaître *qu'il n'est pas de bonheur pour l'homme sur la terre si on lui arrache toute illusion?* C'était prendre une voie bien indirecte, on l'avouera, pour reconstruire ces illusions; c'était frapper trop fort pour qu'on lui dît : *N'allez pas si loin*. Méthode scabreuse de faire marcher l'ilote ivre devant le Spartiate pour dégoûter celui-ci de l'ivresse! Il faut être, avant tout, bien Spartiate pour être sûrement guéri. Quoi qu'il en soit, dans la préface d'*Arthur*, et auparavant dans celle de *Latréaumont*, l'auteur semble près de s'amender; il ne croit plus au mal absolu ni à son triomphe inévitable sur le bien; du point de vue plus élevé d'où il juge, « les illusions du vice lui pa-« raissent, dit-il, aussi exorbitantes à leur tour que lui paraissaient « jadis celles de la vertu. » L'auteur arrive évidemment à sa maturité d'éclectisme et de scepticisme. Ce progrès, cette rectification qui se

(1) Tome II, pages 36 et 88.

manifeste déjà avec sincérité dans *Arthur*, doit profiter à M. Sue pour les futurs romans de mœurs qu'il produira. Tout en continuant de peindre les tristes réalités qu'il sait, il évitera de les forcer, de les trancher outre mesure; sa manière, dans le détail même, y devra gagner en fusion.

Nous n'avons pris M. Sue jusqu'à présent que sur le type fondamental qu'il a presque constamment affecté et reproduit dans ses plus longs ouvrages. Dans une foule d'opuscules et de nouvelles, il s'est montré plus libre et a obéi à des qualités franches. M. Sue a une veine de comique naturel; il en use volontiers et même surabondamment. Dans *M. Crinet* de *la Coucaratcha*, dans *le Juge* de *Deleytar* (1), il a poussé un peu loin la pointe, il a grossoyé et charbonné à plaisir la raillerie; mais l'entrain certes n'y manque pas. Il se plaît encore et réussit fort bien à un comique plus sérieux et contenu, à un comique d'*humour*, comme dans *mon ami Wolf*. Ce Wolf est un original qui, s'étant laissé aller un soir d'ivresse à faire une confidence indiscrète à un ami qu'il n'avait jamais vu jusque-là, va le forcer le lendemain matin à se couper la gorge avec lui, pour que le secret ne soit plus partagé. Dans un autre genre, et visant au petit livre, M. Sue a esquissé la nouvelle de *Cécile*, histoire analytique d'une mésalliance morale. Toute la partie de la femme y est délicatement traitée; mais Noirville, l'époux de Cécile, a paru de beaucoup trop chargé et d'un comique par trop bas. M[me] de Charrière, dans les lettres de mistriss Henley, a su exprimer cette même mésintelligence intime par des contrastes qui sont encore des nuances, et qui n'ont rien de désagréable au lecteur. Ce n'est pas à dire pourtant qu'il n'y ait dans *Cécile* bien des mots touchans et vrais : « Aussi qu'elle est *heureuse!* dit le monde... Le monde!... ce froid égoïste, qui vous fait heureux pour n'avoir pas l'ennui de vous plaindre, et qui ne s'arrête jamais qu'aux surfaces, parce que les plus malheureux ont toujours une fleur à y effeuiller pour cacher leur misère aux yeux de ce tyran si ingrat et si insatiable! »

J'en viens aux romans historiques de l'auteur. — Au moment même où, dans la préface de *Latréaumont*, M. Sue semblait en voie de rétracter ses précédentes assertions pessimistes trop absolues, il lui

(1) *Deleytar*, recueil de contes, du mot espagnol qui signifie *amuser; Coucaratcha, mouche causeuse*. Ces titres bizarres sont de rigueur, on le sait, dans le roman moderne. L'éditeur les réclame d'abord, et, une fois qu'il les tient, il ne les lâche plus. Le roman suit, comme il peut, le titre, et s'y conforme bon gré mal gré. M. Sue, depuis *Plik et Plok*, a porté plus galamment que personne cette cocarde-là.

arrivait, peut-être à son insu, de ne pouvoir s'en débarrasser du premier coup et de s'en tirer par un détour. Dans le corps humain, on le sait trop, une humeur âcre, qui est restée long-temps vague et générale, menaçant et affectant toute l'organisation, ne se guérit guère qu'en se jetant et se fixant en définitive sur un point déterminé. De même au moral (que M. Sue me passe la comparaison), de même chez lui ce pessimisme déjà ancien, qui s'en prenait à l'humanité entière, ne pouvait disparaître et fondre un peu dans son ensemble qu'en se concentrant vite sur quelque objet. M. Sue abordait le XVIIe siècle et l'époque de Louis XIV; au moment donc où il avait l'air de se corriger, son pessimisme se déplaçait et se reportait sur la personne même de Louis XIV, sur cette auguste et égoïste figure qui était censée représenter à elle seule toute l'époque. De là cette grande querelle qu'il s'est faite, et que nous allons, bien que plus modérément, continuer. C'est déjà, ce nous semble, atténuer le tort de M. Sue que de l'expliquer ainsi, d'en bien saisir la transition, et de le montrer à son origine presque naturel et ingénieux.

Dans *Latréaumont*, M. Sue s'est attaqué à Louis XIV de 1669 à 1674, c'est-à-dire au cœur de sa gloire, comme s'il l'avait voulu humilier et rabaisser dans sa personne même jusque sur son char de triomphe. Dans *Jean Cavalier* il s'est attaqué à la grande erreur politique de ce règne, à la révocation de l'édit de Nantes, et a retracé les révoltes et les désastres qui s'en suivirent. Dans les deux romans, il est naturellement du parti des opposans à Louis XIV, dans *Latréaumont* du parti de M. de Rohan et des libertins, dans *Jean Cavalier* du parti des puritains et des religionnaires.

Latréaumont, à titre de roman, a de l'intérêt et de l'action : le talent dramatique de M. Sue s'y déploie avec combinaison et développement. Si le personnage de Latréaumont y est chargé à la Stentor, celui du chevalier de Rohan n'y est pas trop idéalisé et a de la vraisemblance dans ses contraires. Si dans bien des scènes, dans celles par exemple de la marquise de Villars et du chevalier Des Préaux, on peut s'étonner de retrouver la phraséologie amoureuse moderne, il en est d'autres, telles que la conversation des filles d'honneur de la reine, où une couleur suffisamment appropriée se joue en grace exquise. Mais une question, une querelle, je l'ai dit, domine tout le reste, et il est déjà fâcheux, eût-on raison, de se faire une querelle à travers un roman, c'est-à-dire dans un écrit fait pour distraire et pour séduire. Louis XIV était-il en effet un *belâtre* assez niais et rengorgé (1)? Les termes de

(1) Tome I, page 246

personnalité sordide et de *grossière fatuité* (1), que j'ose à peine transcrire, expriment-ils (solennité et perruque à part) le fond exact de sa nature? Est-ce trop peu encore de qualifier à ce taux son égoïsme en bonnes fortunes et en toutes choses, faut-il aller avec lui jusqu'aux *lâches méchancetés* (2), et le *bélâtre* vise-t-il en de certains momens au *Néron* (3)? M. Sue a évidemment compromis son paradoxe en le poussant aux extrêmes. Saint-Simon de son temps, Lemontey du nôtre, ont beaucoup dit sur le grand roi; j'en pense volontiers tout le mal qu'ils articulent, à l'endroit de l'égoïsme qui chez lui était monstrueux et que soixante années d'idolâtrie cultivèrent. Mais est-ce une raison de méconnaître ses qualités et sa grandeur, un sens naturel et droit, un haut sentiment d'honneur et de majesté souveraine, l'ordonnance de son règne si bien comprise, le discernement des hommes, de ceux qui ornent et de ceux qui servent, la part faite à chacun des principaux et assez librement laissée, l'art du maître, le caractère royal enfin, indélébile chez lui, et l'immuabilité dans l'infortune? Que Louis XIV vieillissant se donnât des indigestions de petits poix; qu'au temps de sa jeunesse il se montrât un sultan jaloux et sans partage; qu'il fût dur avec ses maîtresses et avec les princesses de sa famille; qu'il fît courir en carrosse à sa suite avec toutes sortes de cahottemens Mme de Montespan ou la duchesse de Bourgogne enceintes, au risque de les blesser : ce sont là des inhumanités de roi ou des infirmités d'homme. Mais Napoléon, par exemple, n'était-il donc pas dur aussi et inexorable d'étiquette avec les femmes de sa cour? Après le désastre de Russie, ne fallait-il pas que toutes les dames du palais fussent sous les armes en habits de fête? Ne fallait-il pas que les quadrilles du château se reformassent au complet malgré les pieds gelés des hommes et les larmes dans les yeux des femmes et des mères? Voilà qui est atroce assurément; mais qui ferait un portrait de Napoléon sur ce pied-là ne se montrerait-il pas à son tour souverainement injuste? Pareille méprise est arrivée à M. Sue. Il n'a vu, il n'a voulu voir qu'un côté, le petit et le vilain, d'un grand règne; il a parlé de Louis XIV en opprimé presque, en homme lésé; il s'est mis passionnément de la cabale des gens d'esprit et des libertins contre le grand roi; il a fait cause commune avec Vardes, Bussy, Lauzun, Rohan, les Vendôme, avec tous ceux qui regrettaient ou qui appelaient la précédente ou la future régence; durant une oraison funèbre

(1) I, 122.
(2) I, 249.
(3) Tome II, page 470, épigraphe.

de Bossuet, durant les chœurs d'*Athalie* ou d'*Esther*, il a continué de chanter *à la cantonade* quelque noël satirique. A la bonne heure! la vivacité de son injustice témoignerait au besoin de l'intimité de ses études sur le grand règne. On n'en veut jamais de cette sorte à un homme et à un roi sans avoir de très proches raisons.

La contre-partie du paradoxe l'a conduit dans sa spirituelle fantaisie de *Létorière* à faire de Louis XV à diverses reprises le plus *adorable* maître et à ne l'appeler que *cet excellent prince*. C'est peut-être un des droits piquans du roman historique que de risquer ces reviremens soudains de jugemens. Ils y sont du moins plus de mise que dans l'histoire, qui en a tant abusé de nos jours. Tel n'a rabaissé Charlemagne que pour faire à Louis-le-Débonnaire un pavois.

Latréaumont, malgré l'habileté de l'agencement, manquait d'un genre de ressources : la tentative de livrer Quillebeuf aux Hollandais et de soulever la Normandie en 1674, était par trop dénuée de raison; une telle échauffourée n'allait même pas à se colorer selon les perspectives du roman. Il en est autrement dans *Jean Cavalier* : la révolte des Cevennes, qui ensanglanta les premières années du XVIIIe siècle, fut sérieuse; elle sortit du plus profond des misères et du fanatisme des populations; elle coïncida avec les grands évènemens de la guerre de la succession; elle fit ulcère au cœur de la puissance déclinante de Louis XIV. Villars, vainqueur d'Hochstedt, y fut employé, et y parut tenu en échec un moment. Enfin cette révolte désespérée produisit son homme, son héros, héros assez équivoque sans doute, figure peu achevée et très mêlée d'ombre, mais par cela même un commode personnage de roman, Jean Cavalier.

Il faut rendre d'abord à M. Sue cette justice qu'il a sérieusement étudié son sujet, et non-seulement dans les sources ouvertes et faciles, mais dans les plus particulières. On lui doit, à la fin de son quatrième volume, la publication de lettres manuscrites d'une sœur Demerez de l'Incarnation, véritable gazette où sont notés au fur et à mesure par une plume catholique les principaux contre-coups et les terreurs de cette guerre des Cevennes. L'introduction qui précède le roman, et qui m'a rappelé un peu *le vieux Cenevol* de Rabaut-Saint-Étienne, rassemble avec vivacité les diverses phases de la persécution. Ici les reproches de l'auteur contre Louis XIV deviennent fondés ou du moins plausibles; il est piquant et il n'est peut-être pas faux de soutenir que les rigueurs contre les protestans augmentent graduellement en raison directe des scrupules et des remords du grand roi, et qu'il croit, à la lettre, faire pénitence à leurs dépens. Mais M. Sue

oublie trop toujours l'atmosphère singulière de ce règne et le souffle universel qu'on y respirait, l'illusion profonde que se firent si naturellement alors les hommes les plus illustres et les plus sages dans les conseils du monarque. Bossuet, le chancelier Le Tellier et tous les autres, en effet, n'eurent qu'un avis, qu'un concert d'acclamation pour célébrer la sagesse et la piété du maître quand il révoqua l'édit. Le grand Arnauld, banni lui-même, se réjouit de cette révocation; persécuté, il applaudit de loin aux persécutions et aux premières conversions en masse avec une naïveté incomparable. En étudiant beaucoup les faits, les matériaux et les pièces du temps, M. Sue n'a pas voulu les replacer, pour ainsi dire, dans la lumière qui seule les complète, ni entrer dans cet esprit général et régnant qui a été comme la longue ivresse et l'enchantement propre de l'époque de Louis XIV; il y fallait entrer pourtant à quelque degré, sinon pour le partager, du moins pour le juger, et pour y voir personnes et choses dans leur vraie proportion. Cet inconvénient perce surtout dans l'introduction historique, et s'y trahit par de certains anachronismes d'expression, comme lorsque, par exemple, l'auteur nous dit qu'à cette époque le clergé français, sauf quelques exceptions, était *profondément déconsidéré*. Certes, ni le mot ni la chose n'existaient et n'avaient cours sous Louis XIV.

Comme c'est là le seul grave reproche que j'aie à adresser en général à l'intéressant et instructif roman de M. Sue, on m'excusera de m'en bien expliquer. J'ai (et sans superstition, je crois), j'ai une si grande idée de l'époque de Louis XIV, je la trouve si magnifiquement et si décidément historique, que je me figure que rien n'est plus difficile et peut-être plus impossible que d'y établir, d'y accomplir à souhait un roman. Et, pour m'en tenir au langage, qui est chose si considérable dans un livre, comment l'observer, le reproduire fidèlement, ce langage d'alors, dans son unité, son ampleur merveilleuse et son harmonie? Avec toute autre époque on peut, je m'imagine, éluder jusqu'à un certain point; on emprunte quelque appareil de ce temps-là, quelques locutions qui sentent leur saveur locale; on se déguise, on jette du drame à travers, et l'on paraît s'en tirer. Mais ici comment éluder? Ce langage du beau siècle et qui en reste la manifestation vénérée, nous l'avons appris d'hier, nous le contemplons par l'étude, il subsiste vivant dans notre mémoire, il retentit à nos oreilles, mais nos lèvres ne savent plus le proférer. Si je m'échappe à dire d'un roi qu'il est *expérimenté* par l'infortune, si je dis d'un voyageur que l'aspect de certains lieux sauvages *l'impressionne* désagréablement,

j'ai déjà blasphémé; me voilà rejeté à cent lieues du siècle que je veux aborder, et qui me renvoie les échos de ma voix qu'il ne connaît pas. Mais que sera-ce donc si j'ai à faire parler dans mon récit un de ces hommes dont le nom seul enferme tout un culte et un héritage évanoui de vertu, de gravité et d'éloquence, quelque Daguesseau, quelque Lamoignon? M. Sue, en produisant M. de Bâville et en le mettant aux prises avec Villars, a fait preuve d'une remarquable habileté de dialogue; mais l'habileté ici ne suffit pas. M. de Bâville a-t-il jamais pu parler à son fils comme il le fait dans le roman; a-t-il pu l'entretenir de la France et de la religion politiquement, en homme qui a lu De Maistre, ou en disciple récent de nos historiens de la civilisation moderne? « Quand l'expérience aura mûri votre raison, mon fils, vous verrez toute la vanité de ces distinctions subtiles. Qui dit catholique, dit monarchique; qui dit protestant, dit républicain, et tout républicain est ennemi de la monarchie. *Or la France est essentiellement*, *je dirai même plus*, *est géographiquement monarchique*. Sa puissance, sa prospérité, sa vie, tiennent essentiellement à cette forme de gouvernement. *L'élément théocratique qui entre dans son organisation sociale* lui a donné quatorze siècles d'existence (1)... » A-t-il bien pu, lui, M. de Bâville, dans le courant de la phrase, dire *Bossuet* tout court, citer d'emblée et sur la même ligne *Pascal*, *Molière* et *Newton*, Molière un comédien d'hier, Newton que Voltaire le premier en France vulgarisera? Ce qu'il n'a pas pu dire, je le sais bien; comment il aurait pu parler, qui le saura, à moins d'avoir eu l'honneur d'être familier autrefois en cette maison même des Malesherbes? Voilà des difficultés insurmontables. Walter Scott, si véritablement historique par le souffle et l'esprit divinateur, Walter Scott, avec tout son génie d'évocation, n'avait du moins dans ses *Puritains d'Écosse* qu'à peindre des temps plus voisins, plus épars, sans idéal vénéré encore, et à reproduire un langage local dont il savait l'accent comme il savait le son de ses cornemuses et l'odeur des bruyères.

Après cela, M. Sue nous répondra qu'heureusement pour lui et pour son sujet, Jean Cavalier n'est qu'un partisan et un révolté dans le règne de Louis XIV, que la scène se passe hors du cercle et de la sphère harmonieuse, que c'en est un épisode irrégulier, une infraction sanglante et cruelle, qu'ainsi donc les difficultés s'éludent. Il a raison; mais encore, comme le cadre de ce règne est partout à l'entour, il vient un moment où l'épisode sauvage y va heurter; si loin

(1) Tome II, page 237.

qu'on soit du centre, la révolte, avant d'expirer, passe à une certaine heure sous un brillant balcon, et sur ce balcon sont trois hommes du pur grand siècle, Bâville, Villars et Fléchier.

Les lettres de ce dernier nous ont laissé des renseignemens prochains et des impressions fidèles sur les camisards et Jean Cavalier. Le prélat se trouve assez d'accord avec la sœur Demerez. M. Sue, dans le portrait de son héros, a bien tenu compte des principales données de l'histoire. Cavalier, simple boulanger d'abord, et fils d'un paysan des Cevennes, prit vite dans l'insurrection un rang que tant d'exemples analogues dans toutes les Vendées qui ont suivi nous font aujourd'hui aisément comprendre : c'était alors une énigme inexpliquée. Ce jeune homme avait évidemment quelque étincelle du génie militaire; après quelques combats, Villars le jugea digne en effet d'une conférence réglée. Dans le jardin des Récollets de Nîmes où le jeune chef se rendit (mai 1704), le peuple admira, au passage, sa jeunesse, son air de douceur, sa belle mine; et, en sortant du jardin, est-il dit, on lui présenta plusieurs dames *qui s'estimaient bienheureuses de pouvoir toucher le bout de son justaucorps.* Dans la suite, Cavalier, retiré en Angleterre où il avait le grade d'officier-général, écrivit, à ce qu'il paraît, ses mémoires en anglais; il y exposa l'ensemble de sa conduite, de ses desseins, les conditions qu'il stipula, assure-t-il, pour les siens, et qu'on n'observa point. Mais la sincérité du narrateur est loin d'être avérée, et certains détails controuvés autorisent le soupçon. Ainsi Cavalier, avant de sortir de France, alla à Paris et vit le ministre Chamillard à Versailles. « Chamillard, écrit un historien (1), écouta Cavalier. On assure que le roi le voulut voir : on le plaça pour cela sur le grand escalier où sa Majesté devait passer. Ce monarque se contenta de jeter les yeux sur lui et haussa les épaules. Cavalier assure qu'il eut un long entretien avec lui : il en rapporte même les termes...; ce qui ne contribue pas peu à décréditer ses mémoires. » M. Sue a très bien démêlé ou construit ce caractère qui passe à un certain moment du sincère à l'ambitieux, que la vanité et la gloire exaltent, qui, à peine à la tête des siens, s'aperçoit qu'il n'est pas là à sa place, et qui fait tout pour la gagner. De l'aventurier au héros, il n'est qu'un pas, et Cavalier ne put le franchir. L'interprétation du caractère et en général des mobiles du personnage dans le roman demeure encore historiquement la plus probable.

(1) *Histoire des troubles des Cevennes,* 3 vol. Villefranche, 1760.

La *belle Isabeau*, qui joue un si grand rôle à ses côtés, est un autre personnage historique; mais, par une licence très permise, l'auteur ici a rapproché des temps un peu différens. C'est dans les années 1688 et 1689 qu'éclata dans le Dauphiné et le Vivarais la première épidémie de fanatisme et de prophétie; la belle Isabeau était une des prophétesses. C'est aussi à cette date de 1688 que se rapporte l'histoire du gentilhomme verrier Du Serre, qui tenait école de petits prophètes. Pour justifier M. Sue d'avoir transporté et concentré ces particularités en 1704 autour de Jean Cavalier, il suffit que l'épidémie des visionnaires se soit prolongée jusque-là. Chaque chef camisard avait, en effet, son petit prophète, son mignon, comme disaient les catholiques. M. Sue en a tiré un très grand parti en donnant l'enfant Ichabod pour prophète au féroce Éphraïm, et en réservant ces deux petits anges de Gabriel et de Céleste à Cavalier. Je trouve pourtant que le gentilhomme Du Serre est par trop machiavélique dans ses procédés de fascination : du moins l'auteur a trop cherché à nous expliquer, par des moyens physiques et physiologiques, et même à l'aide de l'opium, ce qu'il eût été mieux de laisser à demi flottant sous le mystère.

L'ouverture du roman a vraiment de la beauté : la douceur du paysage qu'admirent les deux enfans, la ferme de Saint-Andéol, le repas de famille et l'autorité patriarcale du père de Cavalier, l'arrivée des dragons et des miquelets sous ce toit béni, les horreurs qui suivent, la mère traînée sur la claie, tout cela s'enchaîne naturellement et conduit le lecteur à l'excès d'émotion par des sentimens bien placés et par un pathétique légitime. Mais, à partir de ce moment, on entre dans la guerre civile, dans les représailles sanglantes et sans issue. L'intérêt se trouve, en avançant, un peu disséminé. La comédienne Toinon et son sigisbée Taboureau jetés à travers l'action, servent à la renouer, et reposent d'ailleurs en faisant sourire. Cette dévouée Toinon, qui ne songe qu'à sauver son beau capitaine Florac, a par momens quelque faux air de la Esmeralda suivant son Phœbus. Claude Taboureau est d'un bout à l'autre très divertissant, et ajoute une figure heureuse au groupe des originaux et des grotesques dus à la verve de M. Sue. Éphraïm, avec son petit prophète Ichabod et son cheval Lépidoth, est rigoureusement conçu et soutenu sans fléchir : Walter Scott l'avouerait.

Bien que le paysage des montagnes semble par endroits assez largement tracé, je regrette qu'il ne soit pas constamment plus précis, plus sobre, plus conforme à cette sévère nature de notre midi. La

petite maison isolée où Cavalier trouve moyen à un moment de loger Toinon et Taboureau, ce jardin gracieux avec ses orangers, ses *magnolias*, ses *troënes du Japon* et ses *acacias de Constantinople*, ressemble déjà à l'habitation enchantée d'Arthur, l'homme à la mode de 1839. Sous Louis XIV, même en pleine révolte, on n'improvisait pas des jardins ainsi. Je me suis demandé pourquoi l'auteur n'avait pas tenté, dans quelque excursion de Cavalier sur Nîmes, de le faire camper sous le pont même du Gard, au pied de ces massifs romains, aux flancs de ces rochers à demi creusés tout exprès comme pour l'habitation des prédicans sauvages. Le réveil de ce camp agreste eût été beau au matin sous l'ardent soleil, au sein de cette végétation rare et forte, aux hautes odeurs. Cavalier monté au dernier étage des arches, avec sa lunette, aurait au loin sondé la vallée. L'exacte bordure du paysage est bien essentielle dans ce genre de romans. Cooper y a excellé dans ses *Puritains d'Amérique*, et en général dans ses meilleurs ouvrages, se dédommageant de ne pouvoir lutter avec Walter Scott pour les caractères.

Je pourrais continuer plus ou moins long-temps ces remarques, mais je me ferais mal comprendre, si je ne concluais nettement que *Jean Cavalier* ajoute, dans un genre nouveau, à l'idée qu'avaient déjà donnée de M. Sue plusieurs romans, et notamment *Arthur*. Toutes ces critiques au reste, ces observations mêlées d'éloges et de réserves, l'auteur qui en est l'objet et à qui nous les soumettons nous les passera; elles sont même, disons-le, un hommage indirect que nous adressons en lui à une qualité fort rare aujourd'hui et presque introuvable chez les hommes de lettres et les romanciers célèbres. Nous ne nous fussions pas hasardé à critiquer de la sorte bien des confrères de M. Sue, gens de talent toutefois; nous eussions mieux aimé nous taire sur leur compte, que de nous jouer à leur irritabilité. M. Sue, au contraire, a toujours, avec une convenance parfaite, essuyé la critique sans la braver; il n'y a jamais en aucune préface riposté avec aigreur; homme du monde et sachant ce que valent les choses, il a obéi à son talent inventif d'écrivain et de conteur, sans faire le grand homme à tout propos. Ce bon goût que sans doute il a pu, comme nous tous, choquer plus d'une fois dans bien des pages écrites, il l'a eu (mérite plus rare) dans l'ensemble de sa conduite littéraire.

SAINTE-BEUVE.

DE LA DÉMOCRATIE

EN AMÉRIQUE,

PAR M. A. DE TOCQUEVILLE.[1]

De tous les faits généraux de notre époque, il n'en est pas de plus puissant et de plus fécond que l'envahissement général de la démocratie. Si elle ne *coule à pleins bords* qu'en Amérique, en France, en Suisse, elle s'infiltre dans le monde entier : partout elle mine le privilége dans ses bases, partout elle dissout les fondemens de la vieille société et prépare les élémens d'une société nouvelle. Désormais, rien ne peut lui résister. Le despotisme, l'aristocratie, reculent devant elle, perdent tous les jours du terrain et s'estiment trop heureux lorsqu'une transaction temporaire leur donne le temps de respirer et vient les bercer de quelque vaine espérance. A ceux qui douteraient encore de ce fait, nous ne voulons en citer qu'une seule preuve; mais cette preuve est irrécusable et complète; c'est le signe du temps. Il n'y a plus aujourd'hui un pouvoir, quels qu'en soient le nom, la forme, l'antiquité et la nature, qui ne se trouve obligé de plaider

(1) Tomes III et IV, chez Gosselin. Paris, 1840.

sa cause devant les peuples, qui ne sente la nécessité d'avoir raison dans l'esprit des masses. Il est, dans le monde moderne, un tribunal qu'on n'aperçoit nulle part, et qui existe cependant en permanence et partout, un tribunal inexorable devant lequel paraissent, bon gré, mal gré, l'ame pleine de crainte et d'amertume, ayant à la bouche d'adroites paroles et d'ingénieux sophismes, tous les puissans de la terre. Le sultan voudrait faire oublier aux Turcs leurs défaites et leur abaissement par des réformes libérales et la rhétorique de ses édits; le czar ordonne à ses journalistes de persuader à l'Europe qu'il n'est pas l'oppresseur des Polonais et le persécuteur des catholiques; l'Autriche elle-même, l'habile et taciturne Autriche est forcée de rompre le silence et de plaider sa cause devant le public, dans des articles de journaux où percent quelquefois, d'une manière si plaisante, sa morgue et son dépit : on dirait un de ces jeunes lords anglais qu'on voit de temps à autre paraître devant le bureau de police pour s'excuser de quelque tapage nocturne.

C'est le droit d'examen qui envahit le monde, c'est le principe d'autorité qui s'en va, malgré les efforts qu'on a faits, même tout récemment, pour le réhabiliter et lui conserver quelques parties de son empire. Vaines et contradictoires tentatives! Les moyens contrastaient avec le but. Le principe d'autorité peut s'imposer à la foi, à la foi politique comme à la foi religieuse, aux peuples dans l'état comme aux enfans dans la famille. Mais lorsque, impuissant pour s'imposer, il cherche à se faire accepter et en est réduit à discuter ses titres, c'en est fait de lui : il n'est déjà plus. Il en est des principes comme des hommes; ils ne plaident que devant un supérieur. Le principe d'autorité, en cherchant à se légitimer, a reconnu qu'il avait un juge, la raison individuelle. Dès-lors il faut lui appliquer ce que l'Arioste disait de ce guerrier qui combattait encore après qu'un coup d'épée lui avait tranché la tête : *Credeva d'esser vivo, ed era morto.* Qu'on y songe : la raison individuelle dans le plein et libre exercice de sa puissance, c'est la démocratie à sa plus haute expression. Aussi, redisons-le, rien ne constate mieux l'envahissement général du principe démocratique que le triomphe du droit d'examen.

Cependant le fait matériel ne se met jamais, du premier coup, en parfait accord avec le fait moral : les institutions résistent plus ou moins long-temps à l'action d'un nouveau principe; c'est ainsi que le principe démocratique ne circule en Angleterre que sous les masses toujours imposantes, et, dit-on, solides encore de l'antique féodalité, tandis qu'en France, après avoir tout renversé, il a tout recon-

struit à sa guise et n'a fait au principe historique que de faibles et dédaigneuses concessions. L'influence de la démocratie se proportionne ainsi aux circonstances particulières de chaque pays, et le monde dans ses diverses transformations offre aujourd'hui à l'observateur un sujet tout nouveau et très varié de recherches et d'analyse.

Il ne faut pas s'y tromper : si le mot de démocratie est ancien, les sociétés vraiment démocratiques sont un fait tout moderne; elles ne datent, à vrai dire, que de 1789, car la démocratie, c'est l'égalité civile, la même loi pour tous, pour tous la même protection et la même sécurité. Dans le monde ancien où la force laissait si peu de place au droit, où l'esclavage et toutes les sortes d'assujettissement de l'homme à l'homme formaient le droit commun des peuples, le principe de l'égalité civile était également méconnu dans la pratique et dans la théorie, dans les lois de l'état et dans les écrits des philosophes. Le privilége régnait sans partage, dans l'école comme au sénat : il n'y avait pas de désaccord entre les faits et les idées.

Ce désaccord n'a commencé que le jour où la loi chrétienne est sortie du sanctuaire pour se substituer au droit ancien dans l'ordre civil, le jour où elle a pris possession des personnes et des choses, des faits et des esprits, et rendu vulgaires les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste; l'égalité civile n'est qu'une application des principes éternels de la justice. C'est dans ce sens qu'un pontife, de vénérable mémoire, avait dit que tout sectateur sincère et zélé de l'évangile était un démocrate.

L'humanité ne pouvant pas se reposer indéfiniment dans une contradiction, force était à la civilisation chrétienne d'abattre le privilége ou de lui abandonner de nouveau, en s'annihilant elle-même, l'empire du monde.

Ce qui prouve, pour le dire en passant, combien les hommes du XVIIIe siècle, qui par leurs écrits préludaient à la naissance de l'ère nouvelle, méconnaissaient les origines de leur grande mission, lorsque, non contens de flétrir les vices d'un sacerdoce dégénéré pactisant avec le privilége, ils attaquaient le christianisme lui-même, et voulaient, en déchirant l'Évangile, nous enlever le fondement moral de nos libertés.

Dieu en soit loué! le christianisme est impérissable; c'est donc au privilége de succomber. C'est là l'histoire présente ou future, mais également certaine, de tous les pays chrétiens. Le travail de régénération peut être, selon les circonstances et les lieux, plus ou moins long et pénible; le résultat, partiel et incomplet d'abord : car, les voies

de l'humanité sont lentes; l'homme, dans sa liberté et sa faiblesse, ne les parcourt pas sans haltes ni détours. Mais, s'il est donné aux individus de retarder leur marche, de s'écarter du but et de rehausser ainsi, par la comparaison, le mérite de ceux qui l'atteignent les premiers, il n'est pas donné à l'humanité de trahir ses destinées, de ne pas accomplir la carrière que le doigt de la Providence lui a tracée.

Remarquons en même temps que, quelle que soit la puissance d'un principe nouveau, il ne détruit jamais complètement, dans ses applications, l'œuvre des temps passés. La vie des nations est comme un travail incessant et complexe qui paraît ne s'achever jamais; son unité, réelle cependant, échappe souvent à nos faibles lumières. Tous les actes de ce grand drame s'enchaînent les uns aux autres par des liens dont l'histoire forme les nœuds, et dont elle peut seule nous donner l'explication. Par une conséquence nécessaire, plus on avance dans le cours des siècles, plus les grands évènemens se succèdent et se multiplient; plus sont compliqués et difficiles les problèmes que présente à l'écrivain l'histoire des sociétés humaines.

On admire avec raison les grands historiens de l'antiquité : on ne loue jamais assez la beauté des formes, la majestueuse simplicité, le fini de leurs admirables compositions. Thucydide et Tite-Live se plaçaient en quelque sorte au même point de vue que Phidias et Sophocle, au point de vue de l'art, cherchant avant tout à saisir le beau, à nous en laisser des modèles irréprochables. C'était là le but principal de leurs efforts, leur travail capital. Le vrai, ils le trouvaient sous leur main; ils le croyaient, du moins, et n'en prenaient pas grand souci. Voulaient-ils raconter les origines de leur nation? Les historiens vraiment artistes acceptaient sans scrupule les traditions populaires, et croyaient avoir rempli toutes les conditions de la critique historique lorsqu'ils n'avaient pas dissimulé les origines quelque peu fabuleuses de leurs récits. Voulaient-ils faire connaître les évènemens de leur temps, les guerres, les conspirations, les intrigues, les révolutions, dont ils avaient été témoins ou complices? Ils n'apercevaient rien d'obscur, rien de compliqué dans le sujet qu'ils prenaient à développer. Qu'étaient, en effet, chez eux, la politique, la diplomatie, la police, comparées à ce qu'elles sont de nos jours? Que de mémoires, que de volumes sur la politique de Louis XIV! Et cependant, tout récemment encore, on nous a fait connaître de curieux détails; on nous a présenté, sous un jour assez nouveau, quelques-uns des grands faits de son règne. Aujourd'hui même, tous les avis ne sont pas unanimes sur le génie politique du grand roi; il est

encore sur l'histoire de son règne des incertitudes et des doutes que les anciens n'ont jamais éprouvés en nous racontant les faits d'Alexandre et de César.

Le mécanisme des sociétés anciennes était simple : les ressorts n'en étaient ni compliqués, ni nombreux, ni cachés. L'esclavage, en augmentant le nombre des *choses* et en diminuant d'autant celui des *personnes*, supprimait en quelque sorte l'histoire pour une grande partie de l'humanité. Les institutions, les lois, la vie sociale, la vie politique, n'appartenaient qu'à une faible minorité. Ajoutons que, dans les républiques, à Rome comme à Athènes, les affaires de l'état se faisaient, je dirai presque *sub dio*, sur la place publique, et que, dans les vastes monarchies de l'Asie, les ressorts de la machine politique n'offraient à l'observateur aucune de ces complications qui distinguent les pays où le gouvernement ne se résume pas dans la volonté absolue d'un seul homme.

Dans les sociétés modernes, au contraire, tout est complexe. Des croisemens successifs de races; des civilisations diverses superposées, mêlées, combinées les unes aux autres; des religions différentes; des législations très compliquées; un commerce étendu; une diplomatie qui embrasse dans ses vastes combinaisons l'univers; des systèmes politiques mettant en jeu des forces sociales très variées, qui ne se coordonnent qu'avec peine et ne réalisent l'unité d'action qu'à l'aide de subtils artifices et de combinaisons laborieuses, tout devient pour l'observateur une cause d'embarras et de difficultés. Tout objet se présente à lui sous mille faces diverses; tout problème historique lui laisse entrevoir des profondeurs où le courage le plus persévérant et l'investigation la plus habile peuvent seuls faire pénétrer un rayon de lumière.

Ces remarques ne nous écartent point du but que nous nous sommes proposé. Parler de la démocratie, de la puissance de ce fait social, de la difficulté de le suivre et de le bien observer à travers toutes les complications des sociétés modernes, c'est parler du livre de M. de Tocqueville, et, en particulier, de la seconde partie de sa grande monographie, des deux volumes qu'il vient d'ajouter à ce bel ouvrage qui le plaça, lui si jeune encore, au rang des écrivains consommés et des penseurs éminens de notre temps.

C'est l'honneur de M. de Tocqueville d'avoir, au début de sa carrière de penseur et d'écrivain, compris nettement que le monde allait se transformant par la diffusion d'un principe nouveau, puissant, irrésistible, et que presque tous les problèmes moraux et politiques

des sociétés modernes seraient insolubles pour celui qui ne chercherait pas dans ce principe le moyen de solution.

Ces vérités étaient dans son esprit un germe fécond qu'a promptement développé l'influence du climat américain. En passant de France en Amérique, M. de Tocqueville passait de la démocratie contestée et militante à la démocratie triomphante et souveraine maîtresse du pays, de la démocratie déguisée sous les pompes fanées du privilége à la démocratie toute simple, tout unie du nouveau monde; de la démocratie quelque peu honteuse d'elle-même et cherchant à imiter les manières et à balbutier le dialecte de l'aristocratie, à une démocratie fière de ses œuvres, de son droit, et imposant à tout ce qui en approche ses formes, sa langue, son maintien. Les vérités qu'il avait entrevues en France lui apparurent, en Amérique, dégagées de tout nuage; le nouveau fait social brillait à ses yeux d'une vive et pure lumière qui dissipait tous les doutes. Désormais à ses yeux la démocratie était le fait dominant des sociétés modernes; le fait qui transforme le présent et prépare l'avenir; une cause dont les effets sont inévitables; une force toujours prête à écraser tous ceux qui refusent de l'accepter et de s'associer à sa puissance.

Il fut évident pour lui que les esprits sérieux devaient s'appliquer à l'étude de la démocratie, de cette transformation sociale que le christianisme avait lentement préparée et que le XVIIIe siècle avait commencée.

M. de Tocqueville se voua lui-même tout entier à l'étude de la démocratie. Il se mit à l'observer dans tous ses développemens, dans toutes ses manifestations, sous toutes ses faces. Il ne se prit pour elle ni d'amour ni de haine; il fit mieux, il se laissa aller aux impressions diverses qu'il en recevait: blessé aujourd'hui, charmé demain, M. de Tocqueville, dans la mesure de son esprit contenu, réservé, a tout laissé entrevoir, ses sympathies comme ses répugnances, ses espérances comme ses craintes. Tout en préférant parler des faits et des idées qu'il observe, plus encore que des sentimens qu'il éprouve, M. de Tocqueville n'a pas affecté une impassibilité, une indifférence qui serait à peine concevable dans l'observateur d'un nouveau minerai. Devant les faits qu'il observait, il est resté homme et citoyen et n'a rien caché de ses impressions successives et diverses.

Cette sincérité de l'écrivain qui laissait ainsi se réfléchir dans son livre, non-seulement le travail de son esprit, mais les sentimens de son ame, a fait dire à quelques personnes, en parlant de son premier ouvrage, que l'auteur avait, sur le compte de la démocratie, changé

d'avis, chemin faisant; que son livre avait été commencé et achevé sous l'empire de deux sentimens opposés. Nous ne saurions partager cette opinion; ce n'est pas l'auteur qui change, c'est la démocratie qui, comme toutes les choses humaines, est loin d'être la même dans toutes ses manifestations et dans tous ses effets.

Les deux parties de l'ouvrage de M. de Tocqueville, celle qu'il a publiée il y a cinq ans et celle qui vient de paraître, se complètent l'une par l'autre et ne forment qu'une seule œuvre. Dans la première, l'auteur a étudié l'influence de la démocratie sur les lois, les institutions et les mœurs politiques de la société américaine; dans la seconde, il cherche à nous faire connaître les changemens que l'esprit démocratique a introduits dans tous les autres rapports sociaux, les opinions et les sentimens auxquels il a donné naissance; bref, l'aspect de la société civile qu'il a créée.

Cette division de son sujet, irréprochable en soi et complète, puisque l'organisation sociale et l'organisation politique, le but et le moyen, embrassent tout ce que la société civile peut offrir aux méditations du philosophe, ne laisse pas d'introduire, entre les deux parties de l'ouvrage, des différences notables. On chercherait en vain dans la seconde ces contours exacts et bien tracés, ces résultats positifs, ces démonstrations irrécusables qui distinguent la première. M. de Tocqueville ne pouvait pas changer la nature des choses et faire l'impossible. L'organisation politique d'un pays est un champ nettement circonscrit; quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise, simple ou complexe, il n'est pas très difficile d'en saisir les principes, d'en apprécier les résultats. Les sciences politiques ont fait de tels progrès, que les instrumens ne manquent pas aujourd'hui à l'observateur. S'il est, en pareille matière, des travaux mal faits, des analyses incomplètes, on peut, sans crainte d'injustice, affirmer qu'on n'a pas apporté, dans les recherches, toute l'attention, toute la sagacité nécessaire.

Mais, lorsqu'on se propose d'étudier la société tout entière, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, lorsqu'on veut en sonder toutes les profondeurs, en pénétrer tous les replis à l'effet de constater en toute chose l'influence d'un certain principe, les modifications dont il est la cause, on s'impose une tâche effrayante. C'est là un champ immense, et j'oserais presque dire sans limites; elles sont du moins peu certaines, mal déterminées, et ce qui reste de vague dans le sujet ôte nécessairement au travail de l'observateur, même le plus habile, quelque peu de précision et de netteté.

Un coup d'œil jeté sur la table des matières de la première et de la

seconde partie du livre de M. de Tocqueville fera comprendre nettement notre pensée. De quoi traitaient essentiellement les deux premiers volumes? du principe de la souveraineté du peuple en Amérique, du système communal, des trois pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire, de la constitution fédérale, des partis, de la liberté de la presse, du vote universel, de l'omnipotence de la majorité aux États-Unis, et ainsi de suite; vastes et importans sujets, sans doute, mais où tout est connu, défini, les idées comme le langage. On peut admettre ou repousser la souveraineté du peuple, le vote universel, l'omnipotence de la majorité, la séparation des pouvoirs; mais il n'est pas deux manières d'entendre ces principes et ces faits. Tout homme doué de quelque instruction a une idée nette du sens de ces expressions; il ne conçoit, en les entendant, ni plus, ni moins qu'un autre homme.

Dans la seconde partie, M. de Tocqueville traite premièrement de l'influence de la démocratie sur le mouvement intellectuel, puis de son influence sur les sentimens; troisièmement, de son influence sur les mœurs proprement dites; enfin il traite, dans une dernière division, de l'influence qu'exercent les idées et les sentimens démocratiques sur la société politique. Pourrait-on affirmer que ces titres de section, que ces étiquettes présentent à l'esprit du lecteur un champ parfaitement délimité, des idées aussi nettes que celles que lui présentaient les titres de la première partie? Évidemment non : la limite entre le mouvement intellectuel et les sentimens, entre les sentimens et les mœurs, est réelle sans doute, mais elle est difficile à saisir. Demandez à dix personnes le détail par chapitre de chacune de ces sections, vous obtiendrez probablement dix plans différens. Demandez à dix personnes les subdivisions d'un traité sur la séparation des pouvoirs, probablement vous ne remarquerez dans les détails que de légères différences. Encore une fois, cette diversité tient à la nature même des choses, et nous ne reprochons point à M. de Tocqueville ce qu'il peut y avoir de vague dans ses grandes divisions,

Loin de là; notre remarque n'a d'autre but que d'expliquer à plus d'un lecteur la cause réelle d'une sorte de mécompte qu'ils ont éprouvé en lisant un livre qu'ils attendaient avec une juste impatience et dont ils se sont avidement emparés. C'est qu'ils y cherchaient ce qui ne devait pas s'y trouver, je veux dire une véritable continuation, et pour la forme et pour le fond, du premier ouvrage. Dans la première partie, l'auteur a appliqué la méthode de Montesquieu à une organisation politique toute nouvelle; dans la seconde

partie, il s'est plutôt mis sur les traces de Pascal et de La Bruyère. Dans ce vaste tableau des passions et des mœurs, des grandeurs et des faiblesses de la démocratie, il est des peintures que l'auteur des *Caractères* n'aurait pas désavouées.

Mais en général l'ouvrage de M. de Tocqueville, c'est le livre d'un penseur qui ne craint pas d'aborder en peu de lignes les questions les plus ardues de la philosophie, du droit, de l'art, de l'économie politique, la société qu'il observe et qu'il analyse lui présentant ou le germe, ou le développement, ou l'application de toutes choses.

La méthode philosophique, les croyances religieuses, l'éloquence, la poésie, le théâtre, l'éducation, l'*individualisme*, le goût du bien-être matériel, les rapports de société, la famille, l'esprit d'association, la question des salaires, les armées et leur discipline, tout, en un mot, est pour M. de Tocqueville un sujet d'analyse et d'étude, toujours dans le but de reconnaître l'influence de l'esprit démocratique.

Dans cette grande variété de sujets, d'opinions, de jugemens, il est sans doute impossible que plus d'un lecteur ne se trouve sur plus d'un point en désaccord avec l'auteur; mais il n'est pas de lecteur impartial qui n'admire à chaque page cette pureté de formes, cette finesse d'observation, cette sagacité de jugement, ces traits ingénieux, ce style simple et vif, ferme et gracieux qui caractérisent la manière de M. de Tocqueville. Son livre est d'un travail exquis, d'un fini qui ne laisse rien à désirer, si ce n'est peut-être quelque négligence.

Quant au fond, l'auteur, dans cette seconde partie de son ouvrage, avait à lutter avec d'immenses difficultés. Nous avons essayé de le faire comprendre. Il devait, pour ainsi dire, tout connaître; analyser, comparer, résumer toutes choses. Comment nous expliquer sans cela les influences du principe démocratique sur toutes les parties d'un être aussi varié, aussi complexe, aussi mobile que la société civile? Comment reconnaître ce qui est et ce qui n'est pas, ce qui est ancien et ce qui est nouveau, ce qui est l'effet de la cause nouvelle et ce qui est dû aux causes préexistantes? Comment, dans l'étude des effets, attribuer à chaque cause sa juste part, si on ne connaît pas exactement et l'étendue des effets et la puissance relative de toutes les causes? M. de Tocqueville nous a dit qu'en traitant l'immense sujet qu'il a voulu embrasser, il n'est point parvenu à se satisfaire. Qu'il se console : il n'est pas d'homme qui puisse suffire à toutes les conditions d'un semblable problème; il est beaucoup d'hommes qui seraient facilement parvenus à se satisfaire.

M. de Tocqueville est du petit nombre de ces écrivains d'élite qui ont droit à la vérité tout entière : c'est le moyen de leur rendre tout l'honneur qui leur appartient. Aussi, dirons-nous sans détour que M. de Tocqueville ne nous semble pas avoir toujours évité tous les écueils qui se cachaient dans les profondeurs de son sujet.

On ne se livre pas, sans en être fortement préoccupé, à l'étude exclusive d'un principe, à l'investigation minutieuse de toutes ses influences et de tous ses effets. Pour qu'un esprit éminent consacre pendant long-temps ses veilles et ses travaux à l'observation des mêmes phénomènes, à l'étude de la même cause, il faut qu'une intuition puissante, qu'une sorte de foi le lui commande. C'est ainsi que naissent les systèmes, Dieu merci; car, c'est au fond des systèmes qu'est la science, c'est aux systèmes que nous en devons les progrès. Que saurions-nous sans les systèmes? Les esprits systématiques, je parle de ceux qui le sont par nature et non par imitation et servilité de disciples, ne pèchent que par excès. C'est le péché de la force; aussi les hommes de génie n'y ont-ils jamais échappé. Tout ramener au principe dont on est en quelque sorte le révélateur et l'apôtre; apercevoir partout les traces de son influence, en agrandir les effets, atténuer ou méconnaître l'efficacité des causes concomitantes, ce sont là les tentations dont l'esprit humain, dans l'ardeur de ses conquêtes, se défend avec peine. M. de Tocqueville est-il parvenu à s'en défendre toujours? A-t-il pu lutter en toute occasion avec le même bonheur contre cette pente naturelle de notre esprit? « En me voyant (dit-il) attribuer tant d'effets divers à l'égalité, le lecteur pourrait en conclure que je considère l'égalité comme la cause unique de tout ce qui arrive de nos jours. Ce serait me supposer une vue bien étroite. » M. de Tocqueville ne saurait craindre une pareille supposition. L'homme qui pourrait se la permettre ne serait pas au nombre de ceux dont le jugement peut avoir quelque poids aux yeux de l'auteur. M. de Tocqueville « sait qu'il y a, de notre temps, une foule d'opinions, de sentimens différens qui ont dû la naissance à des faits étrangers ou même contraires à l'égalité. » — « Il reconnaît l'existence de toutes ces différentes causes et leur puissance, mais son sujet n'est point d'en parler. Il n'a pas entrepris de montrer la raison de tous nos sentimens et de toutes nos idées, il a seulement voulu faire voir en quelles parties l'égalité avait modifié les uns et les autres. »

Tout cela est irréprochable. Mais l'exécution a-t-elle toujours répondu à la pensée? Dans ce partage si difficile, l'auteur n'a-t-il pas ouvert un peu trop la main au profit de son principe? Et pouvait-il

s'en défendre, lorsque précisément la démocratie, l'objet de ses travaux, le sujet de son livre, était, pour ainsi dire, là, devant lui, réclamant sa part, et que toutes les autres causes se tenaient dans l'ombre, en silence, l'écrivain leur ayant fait entendre qu'il n'y avait pas de place pour elles dans son livre? Enfin, peut-on assurer qu'en observant les pays démocratiques, l'auteur, qui ne voulait rien omettre, qui, dans ce but, cherchait dans son esprit tout ce qu'un peuple peut avoir d'idées, de sentimens, de tendances, pour les soumettre à la même question : — Quelle a été sur cela l'influence de la démocratie? — peut-on, dis-je, assurer qu'il n'a jamais laissé de côté l'observation des faits pour nous donner à la place les conceptions de son esprit?

Un exemple fera mieux comprendre le doute que nous indiquons ici. Dans un des chapitres de son livre (Ire partie, chap. VII), l'auteur se propose de rechercher *ce qui fait pencher l'esprit des peuples démocratiques vers le panthéisme*. Qu'on nous permette de transcrire ce court chapitre. Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore l'ouvrage de M. de Tocqueville, verront par là qu'il n'y avait pas l'ombre d'exagération dans tout ce que nous avons dit de la beauté et du fini de son travail. Cependant le chapitre que nous transcrivons n'est pas des plus remarquables.

« Je montrerai plus tard comment le goût prédominant des peuples démocratiques pour les idées très générales se retrouve dans la politique; mais je veux indiquer, dès à présent, son principal effet en philosophie.

« On ne saurait nier que le panthéisme n'ait fait de grands progrès de nos jours. Les écrits d'une partie de l'Europe en portent visiblement l'empreinte. Les Allemands l'introduisent dans la philosophie, et les Français dans la littérature. Parmi les ouvrages d'imagination qui se publient en France, la plupart renferment quelques opinions ou quelques peintures empruntées aux doctrines panthéistiques, ou laissent apercevoir chez leurs auteurs une sorte de tendance vers ces doctrines. Ceci ne me paraît pas venir seulement d'un accident, mais tenir à une cause durable.

« A mesure que, les conditions devenant plus égales, chaque homme en particulier devient plus semblable à tous les autres, plus faible et plus petit, on s'habitue à ne plus envisager les citoyens pour ne considérer que le peuple; on oublie les individus pour ne songer qu'à l'espèce.

« Dans ces temps, l'esprit humain aime à embrasser à la fois une

foule d'objets divers; il aspire sans cesse à pouvoir rattacher une foule de conséquences à une seule cause.

« L'idée de l'unité l'obsède, il la cherche de tous côtés, et, quand il croit l'avoir trouvée, il s'étend volontiers dans son sein et s'y repose. Non-seulement il en vient à ne découvrir dans le monde qu'une création et un créateur; cette première division des choses le gêne encore, et il cherche volontiers à grandir et à simplifier sa pensée en renfermant Dieu et l'univers dans un seul tout. Si je rencontre un système philosophique suivant lequel les choses matérielles et immatérielles, visibles et invisibles, que renferme le monde, ne sont plus considérées que comme les parties diverses d'un être immense qui seul reste éternel au milieu du changement continuel et de la transformation incessante de tout ce qui le compose, je n'aurai pas de peine à conclure qu'un pareil système, quoiqu'il détruise l'individualité humaine, ou plutôt parce qu'il la détruit, aura des charmes secrets pour les hommes qui vivent dans les démocraties; toutes leurs habitudes intellectuelles les préparent à le concevoir et les mettent sur la voie de l'adopter. Il attire naturellement leur imagination et la fixe; il nourrit l'orgueil de leur esprit et flatte sa paresse.

« Parmi les différens systèmes à l'aide desquels la philosophie cherche à expliquer l'univers, le panthéisme me paraît l'un des plus propres à séduire l'esprit humain dans les siècles démocratiques; c'est contre lui que tous ceux qui restent épris de la véritable grandeur de l'homme doivent se réunir et combattre. »

Évidemment c'est là une conjecture plutôt qu'une observation. Il n'y a peut-être pas dix personnes en Amérique qui sachent d'une manière un peu exacte ce que c'est que le panthéisme, il n'y en a peut-être pas une seule qui l'ait adopté comme doctrine religieuse et philosophique. En France même, où sont les panthéistes? Nulle part. Une secte éphémère avait montré dans ses rêves quelques tendances panthéistiques. Tout cela n'est plus. C'était une de ces ébullitions passagères qui ne sont qu'un symptôme de l'inquiétude, de l'agitation des esprits. Ce ne sont pas là des tendances sérieuses, permanentes, moins encore des croyances établies, des doctrines reçues. Que reste-t-il hors de là? Quelques poésies, quelques romans où des imaginations vagabondes ont jeté quelques aperçus de panthéisme, uniquement dans le but de parler de toutes choses, et surtout des choses qu'on sait le moins, et pour oser dire ce que nul ne pense. Encore une fois ce n'est pas là, ce nous semble, un fait assez général, un fait pouvant servir de base à une induction.

Reste l'Allemagne, où les doctrines du panthéisme paraissent en effet avoir acquis un certain nombre de prosélytes parmi les croyans en philosophie. Mais quelle que soit l'importance de ce fait qui probablement est aussi moins sérieux qu'on ne le pense, il est impossible de ne pas faire remarquer que l'Allemagne est, de tous les pays qu'embrasse la civilisation européenne, précisément celui où la démocratie, et comme idée et comme fait social, est le moins avancée.

Nous ne voulons pas faire ici, à notre tour, des conjectures ambitieuses et des rapprochemens hasardés. Nous pourrions sans cela soutenir d'une manière plausible que rien n'éloigne du panthéisme comme la démocratie, et que les doctrines panthéistiques ne prennent racine et ne se développent que dans les pays où règne la théocratie, l'aristocratie, le despotisme. Au fait de l'Allemagne, qui est encore le pays le plus aristocratique et le plus immobile de l'Europe, nous pourrions ajouter le fait de l'Égypte ancienne, de l'Inde moderne, et le Thibet, et la Chine et le Tonquin, pays où le panthéisme s'est développé sous des formes et avec des modifications diverses, et là, certes, il n'a pas été secondé par l'esprit démocratique.

Le panthéisme, dirions-nous, est la consolation de ceux que l'inégalité opprime ici-bas. Ils se reposent dans leur abjection, en pensant qu'ils ne sont responsables de rien, que tout ce qui les afflige n'est qu'un phénomène passager, une apparence après laquelle oppresseurs et opprimés se trouveront également absorbés dans la grande unité. Cette doctrine de résignation, d'immobilité et d'irresponsabilité convient également à ceux qui oppriment et à ceux qui ne se sentent pas l'énergie nécessaire pour résister à l'oppression.

Nous pourrions ajouter, et nous serions de plus en plus dans le vrai, que le panthéisme est le terme auquel aboutissent souvent le mysticisme religieux et l'abstraction philosophique.

D'où il résulte que la démocratie et le panthéisme sont choses à peu près incompatibles. D'un côté, l'esprit démocratique c'est la puissance individuelle et la responsabilité personnelle à leur plus haute expression. De l'autre, les religions des peuples démocratiques n'affectent guère le mysticisme, et leur philosophie, loin de se jeter dans le champ indéfini des abstractions, se rapproche tellement du positif et de l'utile, qu'il y a une sorte de courtoisie à lui conserver le nom de philosophie.

Mais c'est trop s'arrêter sur une petite question particulière, sur un des points les moins importans de l'ouvrage de M. de Tocqueville. Il était, on peut dire impossible, d'échapper à tous les dangers qu'of-

frait naturellement le sujet. En cherchant à saisir toutes les questions qu'il présente, un esprit subtil et fécond pouvait-il éviter d'y mettre quelque chose du sien, et ne pas attribuer à la démocratie un peu plus d'efficacité qu'elle n'en a réellement? Est-il facile, dans les matières morales et politiques, de suivre rigoureusement la méthode *inductive*, de ne rien admettre qui ne soit le résultat direct et positif de l'observation?

M. de Tocqueville aurait pu traiter son sujet plutôt en historien qu'en philosophe; au lieu de ces analyses fines, ingénieuses, de détail, qui vous font pénétrer jusqu'au cœur, jusque dans les derniers replis de la société démocratique, il aurait pu prendre la société américaine par grandes masses, nous la décrire à grands traits, en donnant à son style plus de mouvement, un coloris plus vif, des formes plus variées. Il aurait ainsi échappé complètement aux observations que nous avons entendu faire au sujet de son livre : Il n'y a chose au monde, grande ou petite, importante ou non, à laquelle M. de Tocqueville ne mêle la démocratie; la forme du livre est quelque peu monotone; la lecture ne laisse pas que d'en être fatigante.

Nous n'avons pas dissimulé ce qu'il peut y avoir de fondé dans la première observation; mais il est juste d'ajouter qu'elle ne peut s'appliquer qu'à un très petit nombre de pages et à des points secondaires. Partout ailleurs M. de Tocqueville est dans le vrai, et si quelques-uns des effets qu'il attribue à l'influence démocratique paraissent de prime-abord contestables, c'est que le lien de cause à effet en pareille matière n'est pas facile à saisir.

Aussi reconnaissons-nous que la lecture du livre de M. de Tocqueville n'est pas de celles qu'ont coutume de faire les hommes d'aujourd'hui. Elle n'exige pas seulement des yeux, mais de la réflexion. Elle n'est pas un amusement, elle est un travail. Elle intéresse fortement, mais elle n'est pas une distraction.

C'est dire que M. de Tocqueville a fait le livre qu'il voulait faire, et que nous le remercions d'avoir fait un livre de haute philosophie politique, une analyse profonde et consciencieuse d'un état social très complexe, mais d'autant plus digne d'être étudié, qu'il recèle dans ses profondeurs l'avenir du monde.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de nos paroles. Nous ne voulons pas dire que tôt ou tard tous les états des deux mondes seront jetés, pour ainsi dire, dans le moule américain. Loin de là; nous croyons, au contraire, que tôt ou tard les États-Unis subiront des transformations qui les rapprocheront de nos sociétés européennes.

Nous voulions dire seulement que l'avenir du monde, sous une forme ou sous une autre, c'est la démocratie, c'est-à-dire l'abolition du privilége, l'établissement de l'égalité civile.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons de ne pouvoir entrer ici dans les détails de l'ouvrage. D'ailleurs, nous serions embarrassé pour le choix. Le nombre des questions à la fois importantes et curieuses que M. de Tocqueville a soulevées est si grand, qu'on n'a pas plutôt mis le doigt sur l'une d'elles, qu'on éprouve le regret de ne pas avoir choisi l'autre.

Qu'on nous permette seulement de rappeler ici une question qui nous semble des plus propres à faire connaître l'ingénieuse sagacité, et je voudrais pouvoir dire la curiosité, des recherches de M. de Tocqueville. Cette question, la voici : Pourquoi l'étude de la littérature grecque et latine est particulièrement utile dans les sociétés démocratiques? La solution que le lecteur trouvera dans le chap. XV du premier volume peut se résumer en ces mots : Les écrivains de l'antiquité n'ont écrit que pour les connaisseurs; rien dans leurs œuvres ne semble fait à la hâte ni au hasard; la recherche de la beauté idéale s'y montre sans cesse. Les littératures démocratiques, au contraire, fourmillent toujours (dit M. de Tocqueville) de ces auteurs qui n'aperçoivent dans les lettres qu'une industrie, et, pour quelques grands écrivains qu'on y voit, on y compte par milliers des vendeurs d'idées. Prise dans son ensemble (dit-il ailleurs), la littérature des siècles démocratiques ne saurait présenter, ainsi que dans les temps d'aristocratie, l'image de l'ordre, de la régularité, de la science et de l'art; les formes s'y trouvent d'ordinaire négligées et parfois méprisées. Le style s'y montre souvent bizarre, incorrect, peu soigné et mou, et presque toujours hardi et véhément. Les auteurs y viseront à la rapidité de l'exécution plus qu'à la perfection des détails. On tâchera d'étonner plutôt que de plaire, et l'on s'efforcera d'entraîner les passions plutôt que de charmer le goût.

Je ne veux pas demander à l'auteur d'où lui sont venues toutes ses observations si judicieuses, si spirituelles, sur la littérature des peuples démocratiques. Ce n'est pas, à coup sûr, d'Amérique. « Les habitans des États-Unis n'ont point encore, à proprement parler, de littérature. Les seuls auteurs qu'il reconnaisse aux Américains, sont des journalistes. » Nous pourrions bien soupçonner M. de Tocqueville d'avoir, en écrivant plusieurs de ses chapitres, regardé du coin de l'œil ailleurs qu'en Amérique. Il ne procède pas autant qu'il en a l'air, *à priori*, et par voie de divination. La démocratie améri-

caine n'est pas la seule qui ait fourni des couleurs à sa palette. Aussi aurions-nous pu, sans crainte d'erreur, lorsque la lecture de certains chapitres excitait chez nous un sourire qui n'était pas sans quelque malice, dire à certains Européens : *de te fabula narratur.* Mais nous ne voulons pas trahir les secrets de l'auteur. Au dire de M. de Tocqueville, les littératures démocratiques manquent de sagesse, de goût, de beauté idéale; l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité est la plus propre à combattre ces défauts littéraires. C'est là un point de vue ingénieux, nouveau; nous le recommandons à ces idolâtres des temps modernes qui voudraient arracher des mains de nos enfans Homère et Virgile, et renouveler contre le grec et le latin le décret solennel de proscription dont s'empressa de les frapper une de ces républiques éphémères que la révolution française fit éclore en Italie.

Rien de semblable n'est à craindre aujourd'hui. Aussi ce n'est pas pour rassurer les amis des études classiques que nous avons rappelé l'ingénieuse observation de M. de Tocqueville. Nous voulions préparer par là quelques considérations générales qui s'appliquent à l'ensemble, aux tendances, à l'esprit de son ouvrage.

M. de Tocqueville n'a rien dissimulé sur la démocratie, ni le bien ni le mal, qui, comme dans toutes les choses humaines, s'y trouvent mélangés, et qui ont donné naissance à tant d'hymnes et à tant de satires, les uns et les autres également éloignés de la vérité. Avec une ame noble, un caractère élevé, un goût exquis, M. de Tocqueville ne se résigne pas facilement à ce que la démocratie lui a laissé voir de vulgaire, de désordonné, de trop individuel; ami sincère, éclairé, de la liberté et du progrès de l'humanité, il ne voudrait certes pas, en eût-il le pouvoir, nous ramener au privilége, et acheter l'élégance, le luxe, la haute culture d'esprit, la puissance morale d'une caste, par la pauvreté, l'ignorance et l'asservissement des masses. Il accepte la démocratie, non-seulement comme un fait nécessaire, comme le développement naturel des nations, il l'accepte aussi comme un progrès, comme un bien, mais comme un bien qui n'est pas sans mélange et qui laisse quelque chose à désirer.

Dès-lors il ne s'est pas seulement appliqué à nous faire connaître l'influence naturelle de la démocratie sur le mouvement intellectuel, sur les sentimens et les mœurs; il n'a pas mis sous nos yeux avec une sorte d'indifférence philosophique les conséquences fâcheuses de certaines tendances démocratiques, comme un naturaliste parlerait des épines et des poisons de certaines plantes. M. de Tocqueville, partout où il a été frappé d'un inconvénient, a cherché avec soin le

correctif, soit dans la démocratie elle-même, soit dans d'autres institutions, qui, loin d'être incompatibles avec elle, peuvent au contraire s'y rattacher et la modifier utilement.

C'est ainsi qu'il demande aux études classiques de corriger ce qu'elle a d'incorrect et de vulgaire dans ses productions.

C'est ainsi qu'il demande à la liberté politique de tirer par des institutions larges les hommes de leurs intérêts individuels, de les arracher de temps à autre à la vue d'eux-mêmes, et de les forcer à s'oublier en quelque sorte eux-mêmes et à songer à leurs semblables, ne fût-ce que par ambition. « Quand le public gouverne, il n'y a pas d'hommes qui ne sache le prix de la bienveillance publique et qui ne cherche à la captiver en s'attirant l'estime et l'affection de ceux au milieu desquels il doit vivre. Plusieurs des passions qui glacent les cœurs et les divisent sont alors obligées de se retirer au fond de l'ame et de s'y cacher. L'orgueil se dissimule, le mépris n'ose se faire jour; l'égoïsme a peur de lui-même. »

C'est ainsi encore qu'il demande aux journaux de rendre la possibilité de s'entendre et d'agir en commun à des hommes qui ne sont plus liés entre eux d'une manière solide et permanente, comme dans les aristocraties. « Les principaux citoyens qui habitent un pays aristocratique s'aperçoivent de loin; et s'ils veulent réunir leurs forces, ils marchent les uns vers les autres, entraînant une multitude à leur suite. » Dans les démocraties, « cela ne peut se faire habituellement et commodément qu'à l'aide d'un journal; il n'y a qu'un journal qui puisse venir déposer au même moment dans mille esprits la même pensée. Les journaux deviennent donc plus nécessaires à mesure que les hommes sont plus égaux, et l'individualisme plus à craindre. Ce serait diminuer leur importance que de croire qu'ils ne servent qu'à garantir la liberté; ils maintiennent la civilisation. »

Enfin, c'est à l'esprit d'association qu'il demande de corriger ce que l'*individualisme* met de décousu et par-là de faiblesse, d'impuissance chez les peuples démocratiques. Ainsi qu'il le fait observer, « il existe un rapport nécessaire entre les associations et les journaux : les journaux font les associations, et les associations font les journaux; et, s'il a été vrai de dire que les associations doivent se multiplier à mesure que les conditions s'égalisent, il n'est pas moins certain que le nombre des journaux s'accroît à mesure que les associations se multiplient. »

Cette partie de son travail où M. de Tocqueville s'applique à mettre en lumière tout ce qui peut atténuer et faire disparaître les incon-

véniens de la démocratie, donne à son livre je dirai presque un parfum de haute moralité, et attache singulièrement le lecteur à l'écrivain, le lecteur demeurant de plus en plus convaincu que l'esprit et l'ame de l'écrivain ont également contribué à son ouvrage.

Au surplus nous ne voulons pas dissimuler en terminant que nous n'éprouvons pas les craintes que la démocratie paraît inspirer, même à plusieurs de ses amis. Ces craintes sont dues, nous le croyons, à une confusion de deux idées que M. de Tocqueville lui-même n'a peut-être pas suffisamment distinguées et séparées : je veux dire l'égalité civile et l'égalité des conditions.

C'est l'égalité civile, en d'autres termes l'abolition du privilége et l'établissement du droit commun qui constitue la véritable démocratie, ce principe dont la France du XVIIIe siècle a été l'apôtre, et qui, grace à elle, se trouve aujourd'hui réalisé dans une partie des deux mondes. C'est là le principe dont les conquêtes sont certaines ; c'est la loi qui prendra tôt ou tard possession de l'univers ; car l'égalité civile, c'est la justice.

Quant à l'égalité des conditions, à l'égalité de fait, à l'égalité matérielle (peu importe le nom), elle n'existe nulle part, elle n'a jamais existé, elle n'existera jamais, parce qu'elle est contraire à la nature humaine, contraire au droit : c'est l'injustice.

L'injustice opposée, c'est-à-dire le privilége, a pu exister long-temps, parce qu'elle avait pour elle les faits extérieurs, l'apparence, et qu'on a pu conclure à tort de l'apparence au droit. Aristote lui-même s'y est trompé. Mais l'égalité des conditions, voulant s'ériger en principe, n'aurait pour elle ni le fait ni le droit, ni la réalité ni l'apparence.

Dès-lors la plupart des inconvéniens qu'on signale dans les démocraties ont peu d'importance. Si on veut y réfléchir, on pourra facilement se convaincre qu'ils ne seraient à redouter que dans un pays où le sol ne serait pas approprié. Aussi, ceux qui demandent l'abolition de la propriété foncière sont dans leur système parfaitement fondés et conséquens.

Avec l'inégalité inévitable des conditions et l'appropriation du sol, les pays démocratiques n'ont rien de sérieux à craindre de l'excès de l'*individualisme*. L'édifice social ne manque ni de base ni de ciment.

A cet égard nous persistons à croire que les États-Unis présentent à l'observateur des faits qui, généralisés, conduiraient à de fausses inductions. Pays neuf, sans antécédens, sans histoire, et placé dans

des circonstances économiques toutes particulières, l'Amérique offre entre l'égalité civile et l'égalité de fait un rapprochement qui n'appartient qu'à elle, qui n'existe pas et n'existera jamais dans nos vieilles sociétés, et qui cessera d'exister en Amérique à mesure que ce pays vieillira, que la population en deviendra de plus en plus dense, lorsqu'il n'y aura plus de terres fertiles vacantes, et qu'un nombre plus ou moins considérable d'Américains, gorgés enfin de richesses, deviendront des hommes de loisir et commenceront à éprouver d'autres besoins que celui de gagner de l'argent.

Tout cela existe depuis long-temps chez nous, et on se tromperait fort si on imaginait que cela va disparaître. Les hommes faits ne reviennent pas à l'enfance; c'est l'enfance qui marche vers la virilité. C'est l'Amérique qui, à sa manière, marche vers l'Europe; l'Europe ne peut se faire américaine.

ROSSI.

MÉHÉMET-ALI.

APERÇU GÉNÉRAL SUR L'ÉGYPTE,

PAR CLOT-BEY.

Méhémet-Ali a beaucoup d'admirateurs en Europe. Je ne voudrais point cependant le juger d'après les éloges de ses panégyristes. Ils admirent surtout dans Méhémet-Ali l'homme qui a beaucoup emprunté à l'Europe; j'admirerais plutôt, quant à moi, l'homme qui a beaucoup gardé de l'Orient. Ainsi j'entends dire partout que Méhémet-Ali a voulu créer un empire arabe; c'est de cela qu'on le loue, et même M. Clot-Bey, un de ses derniers panégyristes, dans son *Aperçu général de l'Égypte*, trouve que, quoique le pacha ait beaucoup fait pour accomplir l'œuvre de l'empire arabe, il n'a pas cependant encore fait assez; il aurait voulu que le pacha proclamât son indépendance absolue. « L'idée de la fondation d'un empire arabe n'est pas chimérique, dit M. Clot-Bey, comme l'ont prétendu quelques personnes. Cette idée, d'ailleurs, a la sanction de Napoléon, à défaut d'autres. » Et là-dessus M. Clot-Bey cite un passage des *Mémoires de Sainte-Hélène* où Napoléon dit que, si le pouvoir en Égypte eût été confié à un pacha qui, comme celui d'Albanie, se fût recruté dans le pays même, l'empire arabe, composé d'une nation tout-à-fait distincte, qui a son esprit, ses préjugés, son histoire et son langage à part, qui

embrasse l'Égypte, l'Arabie et une partie de l'Afrique, fût devenu indépendant comme celui du Maroc. »

Quoiqu'il soit téméraire, surtout de nos jours, de douter de l'infaillibilité des paroles de Napoléon, je me permettrai de faire remarquer que Méhémet-Ali me semble avoir fait justement le contraire de ce que voulait Napoléon, et c'est peut-être pour cela qu'il est encore debout et qu'il a fondé un grand pouvoir, sinon l'empire arabe. Ainsi Méhémet-Ali a recruté ses soldats en Égypte, je l'avoue, mais il n'a pris parmi les Égyptiens aucun officier : le commandement appartient partout aux Turcs ou Mameloucks ; ainsi il n'a pas mis, comme en Albanie, l'autorité entre les mains des habitans du pays, et par là il a échappé, et l'Égypte avec lui, à cette anarchie qui est l'état permanent de l'Albanie. Enfin, il n'a jamais fondé ni voulu fonder d'empire arabe, car il s'est toujours reconnu sujet de la Porte ottomane, en dépit de ses admirateurs européens, qui lui conseillaient, comme M. Clot-Bey, de proclamer son indépendance absolue.

Que croire donc maintenant? M. Clot-Bey, dans sa pensée favorite d'un empire arabe, a contre moi Napoléon ; mais contre M. Clot-Bey, j'ai pour moi Méhémet-Ali. M. Clot-Bey lui-même serait embarrassé de choisir.

Je reviendrai plus tard sur ces idées d'indépendance et sur ce que Méhémet-Ali me paraît lui-même en penser. Je veux venir, sans plus attendre, à un autre reproche que M. Clot-Bey fait à Méhémet-Ali, parce que ce reproche me paraît encore un éloge, et que, par je ne sais quel malencontreux hasard, où M. Clot-Bey voit un tort dans son héros, je vois presque un mérite.

« Les rayas, dit M. Clot-Bey, ne participent ni aux mêmes charges ni aux mêmes avantages politiques que les musulmans... Opérer un rapprochement entre les rayas et les musulmans, en accordant à ceux-là l'égalité des droits, tel est le but que doit se proposer en Turquie toute politique prévoyante et qui veut sincèrement la régénération de l'empire ottoman..... Pour ma part, si j'avais un avis à donner au vice-roi d'Égypte, je lui conseillerais d'établir l'égalité civile et politique entre ses sujets musulmans et ses sujets rayas. » C'est ce que Méhémet-Ali n'a point fait, et c'est ici surtout que je remarque la différence entre lui et ses admirateurs ; ses admirateurs, qui raisonnent avec leurs idées européennes, et qui ne trouvent bon que ce qui est européen ; Méhémet-Ali, qui veut bien emprunter à l'Europe ses arts, ses machines, ses sciences, son industrie, mais qui

veut, avant tout, rester oriental, c'est-à-dire Turc et musulman. Ces deux mots sont précieux, car ils contiennent un système complet de gouvernement.

Méhémet-Ali est Turc; il ne parle que le turc, c'est aux Turcs qu'il a partout confié l'autorité; mais ce n'est pas par esprit de corps, si j'ose ainsi parler, qu'il a agi de cette manière, c'est par une juste appréciation de l'état de l'Égypte et du caractère des diverses nations qui l'habitent.

Je ne sais pas si sous les Pharaons la nationalité égyptienne était forte ou non; mais depuis ce temps elle est morte et bien morte. Conquise par tous les peuples qui ont joué un grand rôle sur la terre, l'Égypte a perdu depuis long-temps l'habitude de s'appartenir à elle-même. Il y a dans ce pays plusieurs races de vainqueurs, vaincus à leur tour et asservis. Les Arabes sont eux-mêmes un de ces peuples qui, après avoir conquis l'Égypte, l'ont laissé conquérir. Les Turcs sont les derniers conquérans. Il n'y a donc en Égypte aucune race, sauf les Coptes peut-être, qui puisse se targuer d'être la race nationale; et c'est là aussi bien l'état de l'Orient presque tout entier, vieille terre occupée par toutes les nations, antique auberge où passent tous les peuples sans qu'aucun puisse dire, à meilleur titre qu'un autre. Cette terre est la mienne. Dans ces pays de conquête immémoriale, la différence des races est tout, et c'est cette différence qui fait les maîtres et les sujets. Les Turcs en Égypte sont la race militaire, la race habituée à commander, et elle a le talent du gouvernement. Les Turcs ont l'intelligence moins prompte et moins ardente que les Arabes; mais ils ont le caractère plus ferme et plus persévérant, et c'est par le caractère qu'on gouverne bien plus que par l'esprit. C'est une vérité éprouvée en Orient, et dont l'Occident aussi fera peu à peu l'expérience.

La différence entre la race turque et la race arabe, en Égypte, est un curieux sujet d'études et de réflexions. L'Arabe, pris individuellement, est, disent les voyageurs les plus éclairés, supérieur au Turc. Mais, dans la lutte entre nations, la supériorité des individus est peu de chose; ce qui donne l'ascendant, c'est ce que j'appellerais volontiers le penchant à la cohésion, c'est-à-dire l'esprit d'ensemble, l'aptitude à commander ou à obéir, qui, vue de haut, est la même chose. C'est sous ce point de vue que la race arabe est inférieure à la race turque. Enthousiaste, spirituelle, pleine de grace, faite pour la poésie et pour les aventures, sobre, dure à la fatigue, aussi gaie et aussi mobile que la race turque est sérieuse et grave,

la race arabe est encore ce que nous la voyons dans l'histoire, ce sont encore les Arabes de Grenade et de Cordoue. Mais quand, oubliant un instant l'éclat de leurs conquêtes, nous examinons de près, même dans l'histoire, le caractère de la race arabe, que voyons-nous? une race dont l'enthousiasme religieux a fait une armée plutôt qu'une nation, qui a conquis une partie du monde, mais qui n'en a pas fait un empire, comme ont fait les Romains; elle en a fait je ne sais combien d'empires divers; et ces empires, qu'ils ont été courts et passagers! Que de dynasties précipitées les unes sur les autres! quel chaos, et dans ce chaos quel mouvement rapide et tumultueux! L'unité et la durée, voilà ce qui a toujours manqué aux pouvoirs créés par la race arabe. Venus du Midi, ces pouvoirs ont eu pour ainsi dire la vie des plantes de leurs climats, une végétation brillante et courte; tandis que, venue du Nord, la race turque a fondé un empire qui expire aujourd'hui, mais qui dure depuis cinq cents ans et plus. Pour un empire en Orient, cinq cents ans de durée, c'est l'éternité.

Ainsi l'histoire, de ce côté, s'accorde avec le jugement de Méhémet-Ali. Même dans ses beaux jours, la race arabe n'est pas faite pour le commandement. Dégradée en Égypte par un long esclavage, elle n'a rien de ce qu'il faut pour gouverner. A ce sujet, je ne veux point d'autre témoignage que celui de M. Clot-Bey. M. Clot-Bey est très favorable à la race arabe. Il énumère avec complaisance tout ce que Méhémet-Ali a fait pour régénérer la race arabe, et il l'en loue beaucoup; puis il continue : « Les Égyptiens n'ont point l'instinct du commandement, voilà pourquoi le vice-roi n'a pas pu leur confier les premiers postes. Quoique très intelligens, *s'ils ne sont pas dirigés, ils ne savent rien mener à fin*. Les Turcs, au contraire, accoutumés à la supériorité, ont cette tenue, cette dignité, cette confiance en soi, qui sont nécessaires à ceux qui gouvernent. » J'ajouterai au témoignage de M. Clot-Bey un autre témoignage qui confirmera encore la justesse du système de Méhémet-Ali à l'égard des Arabes. Les religieux de la Terre-Sainte ne se recrutent pas parmi les habitans du pays; les pères sont tous Européens, et comme quelqu'un leur demandait la cause de cette exclusion : « On ne peut jamais faire complètement fond sur un Arabe, répondit un des pères, et le saint-siége ne veut pas leur confier l'exercice du pouvoir sacerdotal. » Ainsi Méhémet-Ali et le pape jugent de la même manière la race arabe. Ils lui trouvent beaucoup d'esprit et d'intelligence, et la regardent cependant comme incapable de se gouverner elle-même, soit dans l'ordre civil, soit dans l'ordre religieux.

Je voudrais expliquer en passant pourquoi M. Clot-Bey est favorable à la race arabe; cette explication, d'ailleurs, ne m'écartera pas beaucoup du sujet que je traite en ce moment.

M. Clot-Bey est directeur-général du service médical en Égypte. Il a fondé l'enseignement de la médecine dans ce pays; il a eu des Arabes pour élèves, et, comme tous les hommes qui ont été chargés d'enseigner quelque chose aux Arabes, il a été frappé de leur facilité à apprendre. Quelques observateurs attentifs ont pensé que la race arabe avait surtout cette faculté d'imitation qui caractérise aussi les Slaves, mais qu'elle n'avait pas cette intelligence ferme et forte qui s'approprie la science et qui la féconde par son travail. La mémoire chez les Arabes agit plus que le jugement : ils apprennent vite et oublient de même. Cette facilité à apprendre doit naturellement séduire les hommes qui sont chargés de les instruire, surtout si ces hommes sont des étrangers qui passent quelques années dans le pays et s'éloignent ensuite sans savoir si l'effet de leurs leçons est efficace et durable. Si cette observation sur les facultés imitatrices de la race arabe est juste, il est curieux de voir comment l'Europe a, pour ainsi dire, à ses deux pôles, au nord et au midi, deux races, l'une, la race slave, et l'autre, la race arabe, destinées par la nature même de leur esprit à recueillir l'héritage de la civilisation européenne sans l'augmenter, et à s'approprier de cette civilisation tout ce qu'elle a de mécanique et d'extérieur, c'est-à-dire ses sciences et son luxe peut-être, sans pouvoir prendre ce qui en fait la sève et la vertu; races que la Providence semble appeler aux époques de transition, pour conserver et pour transmettre le dépôt de la civilisation, mais qui ne créent ni une idée, ni une science nouvelle. J'ajouterais, si je ne craignais pas de pousser trop loin la subtilité, qu'aux époques où ces races prennent l'ascendant dans le monde, il se fait ordinairement dans la civilisation même qu'elles sont destinées à imiter un travail curieux de nivellement, je veux dire que cette civilisation descend alors et se met à la portée de tous, soit pour les idées, soit pour les sciences, qu'elle se répartit et qu'elle se distribue plus également. C'est l'époque où tout le monde a de l'esprit, où toutes choses s'expliquent à tous avec grace, avec facilité, où tout se comprend, où tout le monde a l'air d'avoir du génie, soit en politique, soit en littérature, parce que la mémoire supplée à la pensée et le dire au savoir, c'est enfin l'époque des journaux et des journalistes. Mais, en se répandant de cette manière, cette civilisation se diminue et s'amincit, il faut l'avouer, et cet affaiblissement même la prépare et la propor-

tionne à l'esprit des races imitatrices qui doivent en devenir les dépositaires.

En mettant la race arabe au second rang et la race turque au premier, Méhémet-Ali n'a donc pas suivi seulement l'habitude et la routine, il a eu de bonnes raisons, des raisons philosophiques. Ces raisons, les sait-il telles que nous venons de chercher à les donner? Non, à Dieu ne plaise! C'est la supériorité du bon sens sur la philosophie d'agir comme s'il était philosophe et de ne pas l'être, c'est-à-dire de trouver la vérité comme le philosophe, mais de la trouver sans tâtonnement, sans hésitation, sans se demander si c'est bien la vérité. Méhémet-Ali n'a point raisonné sur l'infériorité de la race arabe à l'égard de la race turque; mais il l'a sentie et il a agi en conséquence. « J'ai fait, disait-il à un voyageur français, j'ai fait en Égypte ce que les Anglais ont fait aux Indes. Leurs soldats indiens sont commandés par des officiers anglais, et vous-mêmes, si vous formez à Alger des régimens arabes, vous n'y placerez que des officiers français. Le Turc est bien plus propre à la guerre et au commandement que l'Arabe; il se sent fait pour ordonner, et l'Arabe, en sa présence, sent qu'il est fait pour obéir. J'ai vu une fois un rassemblement de trois mille Arabes; il semblait qu'ils allaient tout détruire. J'ai envoyé un de mes officiers avec trente Turcs, et toute cette multitude s'est dispersée. Dans la guerre de 1832, les Arabes se sont bien battus; c'est qu'ils suivaient leurs officiers. Tout mon art, c'est de m'attirer des officiers turcs. Heureusement pour moi que le sultan donne de faibles appointemens; j'en ai donné de plus considérables, et les officiers sont venus chez moi. Il m'a fallu ensuite m'assurer de leur fidélité; j'en ai trouvé le moyen en les empêchant de devenir propriétaires et de se créer à eux-mêmes une influence personnelle sur la population. »

Méhémet-Ali n'est pas seulement Turc parce qu'il se sert des Turcs pour gouverner; il est Turc surtout parce qu'il veut être un pacha faisant partie de l'empire turc; il est Turc par sa soumission à l'égard de la Porte ottomane. Cette soumission, aux yeux des Européens, a l'air d'une plaisanterie; singulière soumission, en effet, que celle d'un homme qui, en deux ans, a fait deux fois la guerre à son souverain, qui l'a vaincu, qui lui a arraché des provinces par la force des armes Mais dans les idées de l'Orient, tout cela n'empêche pas que Méhémet ne soit l'esclave du glorieux sultan; seulement c'est un esclave qui bat son maître. Cela d'ailleurs n'étonne et n'embarrasse nullement les Orientaux, et je me hâte de dire qu'il n'y a tout au plus que

deux cents ans que nous sommes en Occident plus difficiles en fait de soumissions. Pendant long-temps, sous le régime féodal, nous avons vu des vassaux faisant la guerre à leur suzerain, et, jusque sous Louis XIV, le prince de Condé faisant la guerre au roi, sans que pour cela le vassal crût avoir rompu tout lien avec son suzerain. La guerre ne détruisait pas les titres de vassalité et de suzeraineté; elle en suspendait tout au plus l'effet. Tel est encore l'état des choses en Orient, où le moyen-âge, que nos poètes et nos historiens cherchent tant, est encore tout vivant avec ses mœurs, ses idées et ses habitudes. En Turquie, un pacha fait la guerre au sultan; s'il est vaincu, il a le cou coupé: s'il est vainqueur, il est honoré et caressé jusqu'à ce qu'on puisse l'étrangler : tout cela paraît dans l'ordre. C'est l'histoire de l'empire turc depuis sa fondation, et personne ne s'en étonne. La guerre de Méhémet-Ali contre le sultan, qui, en Occident, nous paraît une énormité, en Orient paraît chose toute simple. Voilà ce que Méhémet-Ali sait très bien, et c'est sur cette idée qu'il a réglé toute sa conduite.

Les deux attributs de la souveraineté en Orient sont la prière et la justice. La prière, en Égypte, se fait au nom du sultan, et la justice se rend aussi au nom du sultan. M. Clot-Bey dit que le sultan envoie chaque année au Caire un grand kady dont la juridiction s'étend sur toute l'Égypte. Jamais Méhémet-Ali ne manque une occasion de témoigner son respect pour le sultan : il l'envoie féliciter sur la naissance de ses enfans; il a partout le ton d'un sujet à l'égard de son maître, et je crois que ce ton est sincère. Méhémet-Ali veut gouverner absolument ses pachalicks, et il veut en avoir plusieurs; mais en Orient l'autorité, même déléguée, est toujours absolue. Un pacha est maître dans sa province. Ce n'est point un préfet qui reçoit ses directions d'un ministre, c'est un homme qui commande à ses risques et périls. Méhémet-Ali veut avoir plusieurs pachalicks pour être plus puissant, mais non pour être indépendant, à peu près comme nos anciens vassaux cherchaient à avoir le plus de fiefs possible. Rien dans cette sorte de prétentions ne choque les idées des Orientaux. Il les choquerait s'il proclamait son indépendance, parce qu'en Orient, la religion et l'état ne faisant qu'un, proclamer son indépendance, c'est faire schisme, et les Orientaux qui excusent la révolte détestent le schisme. Aussi, voyez ce que Méhémet-Ali demande aujourd'hui; ce n'est pas l'indépendance, mot qui vient d'Europe, mot qui flatte la vanité, mais qui en Orient ne signifie rien, parce que là où il n'y a aucune centralisation, là où il n'y a pas de dépen-

dance, l'indépendance ne peut rien signifier : ce n'est donc pas l'indépendance que demande Méhémet-Ali, c'est l'hérédité des pachalicks qu'il possède en ce moment. En Europe, où la logique maîtrise beaucoup trop la politique, on voudrait, parce que Méhémet-Ali n'obéit plus au sultan, on voudrait qu'il le dît bien haut. Ce serait plus logique, mais ce serait moins sage. Méhémet aime mieux consolider son pouvoir que de le proclamer. Il demande donc l'hérédité de ses fiefs, et en cela c'est encore une idée féodale qu'il manifeste, l'Orient ne comportant que les idées de ce genre. Au lieu de ce pouvoir précaire confié aux pachas et dont les pachas sont toujours tentés d'abuser, parce qu'ils savent qu'ils l'ont pour peu de temps, Méhémet-Ali demande un pouvoir héréditaire. Il veut fonder les grands vassaux dans l'empire turc; et, à voir l'état de la Turquie, l'hérédité des grands fiefs serait assurément un progrès, et un progrès qui ne contrarierait pas les idées des Orientaux. Le sultan serait toujours le chef de la religion et de l'état; seulement il aurait sous lui de grands vassaux qui ne lui obéiraient pas toujours; mais les pachas lui obéissent-ils mieux? Ces vassaux étant plus forts soutiendraient l'empire contre les infidèles. Le sultan y perdrait peut-être quelque chose, et quant à son autorité, elle serait contenue et bridée; mais la Turquie y gagnerait; et après tout, pour tous ceux qui en Turquie regrettent dans les janissaires non-seulement la milice qui défendait l'empire, mais le corps qui contenait et modérait l'autorité illimitée du sultan par la crainte d'une révolte toujours prête, pour tous ceux qui regrettent ce veto armé, et le nombre de ces regrettans est considérable, l'hérédité des fiefs et l'établissement des grands vassaux rétablirait cette barrière qu'ils se plaignent d'avoir vu renverser. De ce côté, les prétentions de Méhémet-Ali ne blessent pas plus l'Orient que sa révolte même.

Méhémet-Ali dit parfois que, s'il ne s'est pas déclaré indépendant, c'est par égard pour les représentations et les conseils de la France. Je ne crois pas un mot de cette politesse. Si Méhémet-Ali n'a pas proclamé son indépendance, c'est par égard, non pour nous, mais pour l'Orient, c'est parce qu'il ne veut pas être indépendant, et qu'il n'a pas besoin de l'être.

Une idée que Méhémet-Ali a souvent caressée, une idée qui étonne beaucoup les Européens, qui paraît aux Orientaux très simple, très naturelle, et qui achève enfin de montrer jusqu'à quel point Méhémet-Ali est Turc, c'est l'idée de venir à Constantinople et de s'y faire proclamer visir. Je me souviens qu'à Constantinople, l'année dernière,

après la mort du sultan Mahmoud, tout le monde croyait que Méhémet-Ali allait arriver, et personne ne doutait qu'il ne fût reçu avec enthousiasme par toute la population empressée de saluer en lui le seul musulman qui de nos jours ait de la gloire et de la grandeur. Et quand je demandais : « Mais que fera-t-il du jeune sultan? — Il sera son visir et son tuteur. — Mais le tuteur ne fera-t-il pas un beau jour disparaître le pupille? » — C'est à peine si on me comprenait; on eût compris que j'eusse craint que le sultan fît un jour étrangler ce visir incommode, s'il pouvait en trouver l'occasion; mais que le visir fît périr le sultan, cela paraissait impossible, tant l'idée de la légitimité de la race d'Othman est profondément enracinée dans les esprits!

Avant la mort de Mahmoud, quand Méhémet-Ali parlait de son projet de venir à Constantinople, alors il s'agissait pour lui de détrôner le sultan et de mettre Abdul-Medjid à sa place. La mort a fait la besogne que voulait faire Méhémet-Ali. Aujourd'hui Méhémet-Ali n'aurait plus qu'à être le visir et le régénérateur de l'empire ottoman. Cette gloire le flatte. Il mêle aussi à l'idée de cette régénération politique ses projets agricoles et commerciaux. Il énumère les riches produits du territoire turc, cette admirable fertilité du sol qui manque seulement de bras, cette heureuse situation géographique qui fait qu'il est placé au centre même du commerce entre l'Europe et l'Asie, et qu'il a autant de débouchés qu'il peut avoir de produits. Méhémet-Ali s'anime à la pensée de rendre à cette vieille terre son antique prospérité. C'est un des caractères du gouvernement de Méhémet-Ali d'avoir mêlé aux soins de la politique les soins de l'agriculture et du commerce. Il est le seul propriétaire et le seul commerçant de l'Égypte. Les fellahs cultivent pour lui, récoltent pour lui, et il vend lui-même le blé et le coton de son vaste domaine. Il a, pour ainsi dire, appuyé un empire sur une ferme. C'est l'Égypte qui est cette grande ferme, et ce pays, après tout, se prête admirablement à la grande culture; c'est même la seule culture qu'il comporte. La nécessité d'entretenir les canaux qui répandent l'eau du Nil pendant l'inondation amène la nécessité d'un pouvoir central et unique. Cette grande exploitation agricole a besoin d'unité. Partagez l'Égypte entre de petits cultivateurs, les uns paresseux, les autres ignorans, tous indifférens les uns aux autres et incapables d'accord, les canaux qui portent l'eau du Nil des fonds supérieurs aux fonds inférieurs s'engorgeront, et la stérilité, toujours prompte sous un climat brûlant, envahira peu à peu l'Égypte. Méhémet-Ali, en se

faisant ainsi grand cultivateur, a donc parfaitement compris la nature de l'Égypte; mais ce génie agricole qu'il a montré en Égypte, il voudrait l'appliquer aussi à la Turquie. Son fils Ibrahim semble animé du même esprit, et ce n'est point un des traits les moins curieux de cette dynastie égyptienne qui cherche à s'établir, que ce mélange bizarre et peu connu en Occident de guerre et de culture, d'entreprises agricoles et d'entreprises militaires. Produire et détruire, n'est-ce pas là aussi bien de tout temps le grand emploi de l'activité humaine? L'agriculture et la guerre n'ont-elles pas été de tout temps l'œuvre favorite des peuples qui ont été forts et puissans dans le monde? Le mélange d'institutions militaires et agricoles qui caractérise le gouvernement de Méhémet-Ali est donc encore, de ce côté, une idée simple et juste, et, nous ne cesserons de le répéter, ces idées simples et justes sont tout-à-fait à la portée de l'Orient, qui, malgré son antiquité, est resté plus près de la nature que notre Occident.

Cette activité du gouvernement égyptien fait un contraste frappant avec l'engourdissement et l'inertie du gouvernement turc. Cela a été visible après la conquête de la Syrie. A peine maître du pays, Méhémet-Ali faisait essayer la culture du café, du coton, de l'indigo; trois cent mille pieds d'oliviers étaient plantés dans les environs de Saint-Jean-d'Acre. Cette stérilité qui semble, depuis le moyen-âge, le lot de la terre d'Asie, déplaît à Méhémet-Ali. Il veut, pour ainsi dire, utiliser ce vieux jardin de l'humanité, laissé désert et stérile par le malheur des temps. Méhémet-Ali n'est point un guerrier et un conquérant, quoiqu'il sache faire la guerre; c'est surtout un administrateur; c'est, et ce mot rend mieux ma pensée quoiqu'il la rende en mal, c'est un exploitateur : il en a les qualités, il en a aussi les défauts; il est actif, intelligent, plein de bon sens; et, des projets infinis que lui a apportés le génie charlatan de l'Europe, il n'a choisi, sauf quelques inévitables duperies, que ceux qui sont praticables. En même temps, il est dur, il a l'esprit fiscal; il aime l'argent comme un Turc, c'est tout dire; il est vrai qu'il en a grand besoin pour sa flotte et pour son armée. Ce qu'il paraît reprocher surtout au gouvernement turc, c'est qu'il ne fait rien et qu'il nuit à qui veut faire. Aussi, ces belles provinces où la Porte ottomane ne sait entretenir que l'anarchie et la misère, Méhémet-Ali voudrait les avoir entre ses mains pour en tirer parti. Le bien perdu l'indigne. « Qu'est-ce que le sultan fait de son pachalick de Bagdad? disait Méhémet-Ali à un voyageur; il n'en tire pas un para, et souvent même il est forcé d'y envoyer des troupes pour soutenir ses pachas, ce qui n'em-

pêche pas que ceux-ci ne soient, de temps en temps, les uns assiégiés, les autres déposés, quelques-uns étranglés. S'il me donnait ce pachalick, je lui paierais un fort tribut, et cependant j'y gagnerais encore; car, en assurant la tranquillité du désert, le commerce de l'Inde reprendrait son cours de ce côté. C'est là une des routes de l'Inde, comme l'Égypte. Ce parti serait assurément le meilleur pour tout le monde, pour l'Europe, pour la Porte et pour moi; mais l'Angleterre ne voudra pas que je lui serve de préfet de police sur l'Euphrate; c'est à peine si elle me veut à ce titre sur le Nil, pas plus que la Russie ne m'a voulu pour visir à Constantinople en 1832, et elle a raison; mais ce qui m'a toujours étonné, c'est que vous autres Français, vous ne m'ayez pas voulu non plus à Constantinople : vous y avez beaucoup perdu. »

Ces paroles, dont je puis au moins garantir le sens, ces paroles sont curieuses à étudier en ce moment.

L'Angleterre ne veut pas de Méhémet-Ali pour préfet de police en Égypte, et l'avenir dira si en cela elle a tort ou raison. Que peut désirer en effet l'Angleterre? une route dans l'Inde, une route qui soit courte, une route qui soit sûre. Or, l'Égypte est précisément cette route courte, et, avec Méhémet-Ali, cette route sûre. L'Angleterre croit-elle que cette sûreté serait plus grande, si elle était chargée elle-même de l'établir? croit-elle qu'avec une suite de postes fortifiés dans l'isthme de Suez, elle assurerait à son commerce un plus libre passage que ne le fait Méhémet-Ali? Non certes. Pense-t-elle que Méhémet-Ali veuille jamais lui fermer ce passage? Il ne le peut pas. Car, d'une part, interdire l'isthme de Suez au commerce anglais, ce serait priver l'Égypte d'une grande richesse, et Méhémet-Ali calcule trop bien pour jamais faire cela; et d'une autre part, l'Angleterre, avec sa supériorité maritime, a prise sur le pacha de deux côtés, par la Méditerranée et par la mer Rouge. L'Angleterre n'a donc rien à craindre à ce sujet. Est-elle sensible à la gloriole d'arborer son pavillon sur quelques petits fortins et de faire elle-même la police du désert, police coûteuse quand elle sera faite par des Européens contre les Arabes? Nous ne croyons pas cela. Quand il y a en Égypte un pouvoir civilisé, personne n'y gagne plus que l'Angleterre, car elle a une route ouverte dans l'Inde, sans en faire les frais. Si donc nous écartons du débat les vanités nationales, l'intérêt évident de l'Angleterre et de l'Europe entière en Égypte, c'est que l'Égypte soit une grande route dont la police soit faite par une puissance neutre. Le pouvoir de Méhémet-Ali résout admirablement ce problème.

Je lisais récemment dans *la Phalange*, journal de l'école sociétaire, que le moyen de résoudre la question égyptienne, c'est de créer une grande compagnie cosmopolite chargée de construire un chemin de fer dans l'isthme de Suez, et l'idée dominante de cette proposition, c'est de tenir ce passage toujours ouvert à tout le monde, c'est en un mot de le neutraliser à l'aide de la compagnie cosmopolite. Je suis porté à croire en effet que, s'il était possible de mettre dans les mains de grandes compagnies cosmopolites, ou, ce qui revient au même, de neutraliser quelques-uns de ces lieux qui servent nécessairement de passage au commerce du monde, quelques-unes de ces fortes positions qui donnent l'ascendant à leur possesseur et que les nations se disputent, l'isthme de Suez, le Bosphore et l'embouchure du Danube en Europe, l'isthme de Panama en Amérique, cet isthme qui sera la clé du commerce du Nouveau-Monde, et qui sera aussi la pomme de discorde; je crois, dis-je, que, s'il était possible d'amortir politiquement ces fortes positions, en leur laissant en même temps toute leur importance commerciale, je crois que les chances de la guerre seraient singulièrement diminuées dans le monde, et que ce serait un grand acheminement vers la paix universelle. Mais pour arriver là, que de temps encore! Et n'est-il pas profondément regrettable qu'en attendant l'établissement de ces neutralités d'un nouveau genre, l'Europe en ce moment s'occupe à détruire les deux neutralités que le sort semblait avoir créées, la neutralité de l'isthme de Suez sous Méhémet-Ali, et la neutralité du Bosphore sous le pouvoir long-temps respecté de la Turquie?

L'Angleterre me paraît se tromper dans ses intérêts en ne voulant pas du pacha pour préfet de police dans l'isthme de Suez; mais la Russie ne me paraît pas se tromper en ne voulant pas de Méhémet-Ali pour visir à Constantinople, car le visirat de Méhémet serait la régénération de la Turquie. Or, la Russie a besoin que la Turquie soit faible. C'est ici le cas du cruel axiome : *Vita Corradini, mors Caroli, vita Caroli, mors Corradini;* la Russie et la Turquie ne peuvent pas être fortes l'une et l'autre.

Je me souviens, à ce sujet, qu'à Constantinople je trouvais beaucoup de personnes dans la diplomatie qui semblaient regretter qu'en 1832 Ibrahim ne fût pas arrivé à Constantinople après la bataille de Koniah. Ç'avait été, selon ces personnes, un de ces momens qui ne se retrouvent pas dans la vie des nations. Ibrahim arrivant à Constantinople, le sultan était détrôné et tué; mais une régence gouvernait au nom de son fils Abdul-Medjid. Méhémet-Ali était régent; il relevait

l'empire turc, il en refaisait une barrière contre la Russie. Méhémet-Ali avait ce qu'il fallait pour régénérer la Turquie; car c'est un réformateur, mais ce n'est point un révolutionnaire comme l'était le sultan Mahmoud, qui imitait l'Europe sans tact et sans discernement, détruisant ce qui faisait la vieille force de son empire, sans lui donner aucune force nouvelle. Méhémet-Ali, au contraire, sait faire un choix entre les emprunts que l'Orient doit faire à l'Occident. Il se fortifie en imitant, tandis qu'en imitant Mahmoud s'affaiblissait. Méhémet-Ali était donc l'homme qu'il fallait à la Turquie pour lui rendre la vie, et l'homme qu'il fallait à l'Europe pour la protéger sur le Bosphore contre la prépondérance de la Russie. A ce propos on me citait les paroles de M. de Metternich dans les négociations pour l'établissement du royaume de Grèce. « Nous désirons qu'on enlève le moins possible à la Turquie pour donner à la Grèce; mais nous assisterions de tous nos moyens quiconque voudrait établir à la place de l'empire turc un empire fortement organisé, que cet empire soit grec ou qu'il ait tout autre nom. » Sages et profondes paroles, dignes de la prévoyance de l'Autriche; et aussi bien, en ce moment encore, ce n'est pas de prévoyance que manque l'Autriche.

Ce gouvernement fortement organisé que souhaitait M. de Metternich, Ibrahim-Pacha l'apportait à Constantinople en 1832. Qui l'a empêché de l'y installer? Il est piquant que ce soit la France qui l'en ait empêché; cela est piquant surtout après le traité de Londres. Peut-être avons-nous eu tort, en 1832, de ne pas laisser se dénouer brusquement la querelle entre le sultan et le pacha. En ajournant le dénouement, en prolongeant la querelle, nous n'avons pas fait Méhémet-Ali plus fort, ni surtout la Turquie moins faible. Ce qui n'a pas été fait en 1832 est-il encore possible aujourd'hui? Les difficultés sont assurément plus grandes, puisqu'en 1832 l'Europe était prise au dépourvu, et qu'en 1840 le traité de Londres a été fait pour fermer à Ibrahim les portes de Constantinople.

Cependant, quoique ce traité ait mis en face de Méhémet-Ali quatre puissances européennes, au lieu de la Turquie seule et faible comme en 1832 et en 1839, les chances ne sont pas encore aussi mauvaises pour lui qu'on pourrait le croire. C'est ici qu'il est à propos de dire quelques mots de l'ascendant que Méhémet-Ali exerce dans tout l'Orient et de ses causes : cela rentre dans notre sujet, car c'est parce qu'il a eu le bon esprit de rester Turc et musulman, que Méhémet-Ali domine en Orient par son nom, là où il ne domine pas par son pouvoir.

Dès qu'on a passé Malte, dès qu'on entre en Orient, il n'y a plus

qu'un nom qui retentit partout, qu'on entend répéter en haut, en bas, à droite, à gauche : c'est le nom de Méhémet-Ali. Sa renommée, son influence, son pouvoir est partout. C'est lui qui représente vraiment l'Orient; c'est lui qui en est le dernier homme. J'ai souvent demandé aux hommes qui connaissaient le mieux le pays, s'il y avait quelque part en Orient, soit en Turquie, soit en Grèce, soit en Asie-Mineure, soit en Albanie, quelque part enfin, un de ces hommes hardis et forts qui soutiennent les nations et les états. « Personne, depuis la mort de Mahmoud, me disait-on, personne que Méhémet-Ali et son fils! » La race de ces grands hommes propres à la Turquie, de ces barbares cruels et durs, mais hardis et forts, cette race semble éteinte. Otez Méhémet-Ali et son fils, plus de centre possible pour les nations musulmanes. Tout se disperse et s'éparpille; il n'y a plus que des individus et des familles turques, arabes, syriennes, albanaises, etc.; il n'y a plus de société. Voulez-vous détruire en Orient? vous serez à votre aise, car les élémens de destruction y abondent; mais si vous voulez organiser, il n'y a qu'un homme qui puisse organiser, c'est Méhémet-Ali; et c'est là ce qui rend la lutte qui va s'engager entre Méhémet-Ali et les quatre puissances curieuse, même pour le philosophe : Méhémet-Ali représente le dernier effort que l'Orient va tenter contre les envahissemens de l'Occident. L'Angleterre et la Russie semblent en effet s'être accordées dans cette pensée fatale que, quitte à se disputer plus tard pour savoir à qui des deux appartiendra l'Orient, l'intérêt commun de toutes les deux est, en ce moment, que l'Orient ne s'appartienne pas à lui-même. Elles veulent, pour ainsi dire, par la destruction de Méhémet-Ali, niveler l'Orient, avant de le partager.

Méhémet-Ali ne représente pas seulement, aux yeux des Orientaux, l'antique grandeur des musulmans; il représente aussi la religion musulmane. Tandis qu'à Constantinople on imitait sottement de l'Europe jusqu'à ses esprits forts, et qu'on semblait mépriser la religion mahométane, Méhémet-Ali, plus habile ou plus pieux, s'en faisait le protecteur. Il avait détruit les Wahabites, il avait rendu la Mecque aux pèlerinages. Ce sont là des services dont la foi mahométane lui a tenu compte. Sans fanatisme, mais sans incrédulité, Méhémet-Ali exprime fidèlement les sentimens de l'Orient, où le fanatisme s'affaiblit, grace aux perpétuelles communications avec l'Europe, et où l'incrédulité ne s'est point encore accréditée, où même elle aura de la peine à s'accréditer, tant l'incrédulité est peu naturelle aux Orientaux!

Avec un pareil pouvoir sur l'esprit de la population musulmane, d'un mot Méhémet-Ali peut exciter une insurrection dans l'Asie-Mineure, et cette insurrection, marchant devant l'armée d'Ibrahim, arrivera avant lui à Constantinople, dont elle lui ouvrira les portes.

Ici se présentent deux obstacles, les Russes et les conseils de la France : les Russes, qui marcheront en Asie-Mineure à la rencontre de l'armée égyptienne; la France, qui a, dit-on, conseillé à Méhémet-Ali de ne point franchir le Taurus.

Quant aux Russes, il y a lieu de douter qu'ils soient fort pressés de s'avancer dans l'Asie-Mineure. Si Constantinople est menacée par Ibrahim, ou si, chose très probable, une révolte éclate à Constantinople, les Russes négligeront-ils de protéger Constantinople par une occupation qu'ils se feront demander? Aimeront-ils mieux aller combattre Ibrahim dans l'Asie-Mineure? Cela est fort douteux. La Russie comprend très bien que dans le traité de Londres, si ce traité doit être exécuté, l'avantage sera à celui qui saura le premier se garnir les mains; car les puissances contractantes, se défiant les unes des autres, seront pressées de prendre un gage, et le meilleur possible. Or, c'est un beau gage que Constantinople, un gage qui assure contre toutes les duperies contenues dans le traité.

Mais supposez que les Russes aillent combattre Ibrahim dans l'Asie-Mineure; sont-ils sûrs du succès? En 1833, après la première guerre de Syrie, quelqu'un demandait à Ibrahim-Pacha s'il avait cru que les Russes dussent venir l'attaquer. « J'étais prêt à les recevoir, répondit Ibrahim; et comme on croyait qu'ils allaient venir, je recevais de toutes les populations turques de l'Asie-Mineure des adresses qui me demandaient des ordres pour ce cas. J'aurais profité de cette bonne disposition. Je ne me serais pas risqué, en commençant surtout, à combattre les Russes en bataille rangée. Je les aurais laissé pénétrer dans le pays; alors j'aurais fait retirer les populations à l'approche de leur armée; je lui aurais coupé les vivres et ôté tout moyen de subsistance. Je l'aurais harcelée avec mes troupes légères et avec les populations qui se seraient toutes insurgées. Nous avions, de cette manière, bonne espérance d'en venir à bout. » Ce qu'Ibrahim voulait faire en 1833, il peut le faire encore en 1840. Les populations musulmanes n'ont pas changé de sentimens à l'égard des Russes, et ceux-ci auraient beau marcher au nom du sultan, personne ne serait la dupe de ce nom. C'est, d'ailleurs, une idée reçue parmi les mahométans que s'allier aux chrétiens pour combattre les mahométans, c'est commettre un sacrilége. La guerre entre mahométans est chose reçue;

mais c'est pécher que d'invoquer, dans de pareilles guerres, l'appui des infidèles.

Ce n'est pas la peur des Russes qui retiendra Ibrahim-Pacha en-deçà du Taurus. Seraient-ce les conseils de la France? Mais pourquoi, en vérité, lui donnerions-nous encore aujourd'hui de pareils conseils? Tant qu'on a pu conserver l'espoir de dénouer la question par une convention faite en commun entre les cinq puissances, ces conseils de modération étaient de saison. Il était juste que la France contînt celui pour qui elle transigeait. Aujourd'hui l'Europe a rejeté l'entremise pacificatrice de la France, et le ministère français ne peut plus avoir aucune illusion, je le suppose, sur la vanité profonde de toutes les espérances de conciliation dont il s'est flatté. Les quatre puissances veulent l'exécution du traité de Londres : eh bien! qu'elles l'exécutent. Pourquoi nous-mêmes nous opposer plus long-temps à ce que la situation enfante tout ce qu'elle porte dans son sein? pourquoi ne pas laisser Ibrahim prendre conseil de sa fortune et de son courage? pourquoi souhaiter qu'il reste en Syrie au milieu des populations insurgées contre lui, au lieu de s'élancer dans l'Asie-Mineure au milieu des populations insurgées pour lui? Méhémet-Ali est désormais le représentant et le champion des musulmans; il est le défenseur de l'islamisme : laissons-lui jouer hardiment sa dernière carte. Tant que nous avons pu négocier, nous avons bien fait de négocier; aujourd'hui les négociations sont finies. Il ne dépend plus de nous d'ajourner la crise; elle est imminente. Pourquoi la craindrions-nous, quand c'est elle seule peut-être qui peut nous sauver, quand les difficultés d'exécution du traité de Londres sont une de nos plus grandes ressources, et que ces difficultés doivent surtout se montrer à l'œuvre? Il est des situations qui ne peuvent être corrigées que si elles sont poussées jusqu'au bout : il est des orages qu'on diminue en les hâtant. Ah! si nous avions à prendre la responsabilité des évènemens, il faudrait peut-être hésiter; mais cette responsabilité, d'autres l'ont prise. Nous sommes, quant à nous, en face de la nécessité, et la nécessité met à l'aise tous ceux qu'elle n'effraie pas.

SAINT-MARC GIRARDIN.

D'UN LIVRE

SUR

LA SITUATION ACTUELLE

PUBLIÉ EN 1800.

Il y a précisément quarante ans, au mois d'octobre 1800, que parut un écrit très remarquable. C'était l'ouvrage du comte d'Hauterive. Il avait été composé sur des notes données par le premier consul lui-même. Ce livre traitait de la situation de la France à la fin de l'an VIII, c'est-à-dire aux premiers jours de ce siècle où nous vivons. Nous jetterons un coup d'œil sur cet ouvrage important. Ce ne sera pas, nous le croyons, s'occuper de faits et d'évènemens hors de propos.

M. d'Hauterive débutait en traçant la situation politique de l'Europe avant la guerre, et en examinant les causes qui, dès l'origine de la révolution, avaient exalté à un si haut degré la plupart des gouvernemens européens, et attiré à la France une guerre presque générale. C'était à la veille de plus grandes guerres, et long-temps avant la formation d'une nouvelle coalition dont les causes n'existaient pas encore, que M. d'Hauterive se livrait avec sang-froid

à son examen, ne considérant les passions que comme les résultats d'une longue suite d'évènemens, et se plaçant à dessein sur le terrain d'une époque antérieure, afin, disait-il, de dégager la discussion de tout ce qui tient à la susceptibilité, aux ressentimens et à l'amour-propre. Il s'agissait d'éclairer la France et l'Europe prêtes à en venir aux mains, de leur faire connaître les avantages réels qui résulteraient de l'état de paix, et l'écrivain ne pouvait le mieux faire, disait-il encore, qu'en prouvant que dans les dernières et récentes guerres, vaincus ou vainqueurs avaient été également dupes de l'ignorance ou de l'oubli de leurs intérêts.

Il faut dire d'abord, avec M. d'Hauterive, qu'avant la révolution, et comme aujourd'hui peut-être, presque tous les états de l'Europe étaient dans une position contrainte et fausse à l'égard les uns des autres, oppressive et ruineuse à l'égard de leurs sujets. Les rapports politiques n'étaient pas moins indécis, pas moins discordans, pas moins précaires qu'ils ne le sont aujourd'hui.

M. d'Hauterive, qui proposait la paix à l'Europe, et lui en vantait les avantages, au nom de la France et de Bonaparte jeune et vainqueur, remonte à l'établissement du droit public des temps modernes, et le fixe avec justesse à l'époque du traité de Westphalie. Actuellement il faudrait reporter cette époque au traité de Vienne. Toutefois, il se hâte de remarquer, en même temps, que dès la conclusion de ce mémorable traité, les puissances européennes travaillèrent à l'enfreindre, tout en l'invoquant, et que l'autorité de ces lois fut souvent plus théorique qu'effective. Le traité de Vienne n'a pas réglé en réalité le droit public, comme a fait le traité de Westphalie; ses décisions n'auront régné réellement que vingt-cinq ans, au lieu de cent cinquante-deux années que durèrent les actes de 1648, et le monde n'a pas eu, dans cette première et plus courte période, les grandes guerres qui eurent lieu pendant le siècle et demi qui précéda la révolution; mais les infractions n'ont pas été moins fréquentes, et les cabinets se retrouvent, comme alors, aussi gênés, aussi agités par ceux des actes du traité de Vienne, auxquels ils obéissent, que par les violations de quelques autres de ces actes qu'ils ont commises.

Les violations subies par le traité de Westphalie avaient graduellement détruit, en Europe, le système du droit public, au moment de la révolution française; les violations du traité de Vienne ont altéré la constitution donnée à l'Europe en 1815. Et maintenant que la France a tiré avantage, avec justice et mesure toutefois, de ces vio-

lations des autres puissances, celles-ci se trouvent embarrassées de leur propre marche et voudraient revenir en arrière. Nous verrons bientôt s'il en est encore temps. Remarquons seulement qu'en 1813 l'Europe a fait la guerre à notre politique ambitieuse, et qu'aujourd'hui elle la fera, si elle s'y décide, à notre modération.

Je reviens au livre de M. d'Hauterive. Il fait ressortir trois évènemens qui lui semblent propres à jeter le plus grand jour sur l'affaissement général du système politique de l'Europe à l'époque où il se place : la formation d'un nouvel empire au nord de l'Europe, l'élévation de la Prusse au rang des grandes puissances, et l'accroissement général du système maritime et commercial des nations.

Pour la Russie, M. d'Hauterive fait d'abord remarquer que tous les degrés de l'ascendant qu'elle a su prendre en Europe ont été successivement marqués par des atteintes plus ou moins graves portées à la sûreté ou à la puissance d'une grande partie des états qui la composent. Ce n'est que pour indiquer la position que la France aurait pu prendre, seulement depuis dix ans, par l'effet même de cette marche toujours plus marquée de la Russie, que je suivrai M. d'Hauterive dans les développemens qu'il donne à sa pensée.

La Turquie s'est laissé enlever tout, on peut dire, par l'empire russe : la Tartarie, la Crimée, les forteresses de ses provinces méridionales, le domaine maritime de la mer Noire, le commerce de la Perse, la suprématie dans les principautés, et puissions-nous ne pas ajouter bientôt, elle s'est laissé enlever tout, même Constantinople. Pendant ce temps, la Turquie abandonnait la Pologne, la Suède, la France elle-même, qui réclamaient une diversion. D'un autre côté, la Pologne se laissait vaincre, la Suède se voyait enlever la Finlande, une partie de la Poméranie; la Livonie, la Courlande, l'Ingrie, augmentaient le territoire déjà si grand de l'empire. Et qu'a fait la France? Toujours généreuse et désintéressée dans sa conduite, au lieu d'imiter cette politique qui consiste à anéantir les états voisins et de moindre importance, elle a favorisé, dans ces derniers temps, l'établissement du royaume de Grèce, le développement de la vie politique et de l'indépendance en Espagne, appuyé toutes les nationalités souffrantes autant que le permettaient les traités qui la liaient, traités de bonne foi et d'honneur que nous étions destinés à voir enfreindre par les cabinets que ces traités avaient le plus favorisés. Une seule fois la France, obéissant au sentiment de sa sûreté territoriale, a été politique en favorisant la séparation de la Belgique et de la Hollande. Encore, obéissant, comme malgré elle, à ses

instincts d'abnégation, elle a refusé l'adjonction volontaire des provinces belges aux siennes, quand, au milieu des ressources de cet agrandissement, elle eût trouvé Anvers, ce port que Napoléon nommait « une bouche de pistolet sur la gorge de l'Angleterre, » et où flotterait à cette heure notre pavillon!

Passons maintenant avec M. d'Hauterive, à la Prusse.

« La paix de Westphalie, dit-il, avait eu pour objet d'accorder deux intérêts qui, bien qu'ils soient connus sous les dénominations d'intérêt protestant et d'intérêt catholique, ne furent pas moins combinés sur des vues d'indépendance pour les états faibles, et de prépondérance pour les états forts. » — Et sous ce rapport, M. de Hauterive examine les effets de la création d'une puissance nouvelle dans l'empire germanique, puissance protestante, dont l'influence fit bientôt moins rechercher l'intervention de la France dans les démêlés entre les chefs de l'empire et ses membres, ce qui a rendu la France presque étrangère aux affaires intérieures de l'Allemagne, où, on doit le dire, elle ne se mêlait que pour apaiser les différends.

Le traité de Vienne, fait sous l'empire d'autres circonstances, avait un autre but, celui d'accorder des intérêts qui venaient de se former, et qui devaient se trouver en présence bien fréquemment dans la période pacifique qui s'ouvrait alors. Je parle du système constitutionnel et du système absolu. La France s'était déclarée jadis patronne du parti protestant en Allemagne; il était bien naturel et bien plus légitime de se porter comme protectrice des états constitutionnels dans le Nord, et elle avait tout à gagner à faire entrer la Prusse au nombre de ces états. Ces efforts ont-ils été tentés? Je l'ignore; mais de fait, la Prusse s'est placée à la tête d'un parti bien puissant en Allemagne, le parti matériel et commercial. Son association de douanes l'a faite, comme on sait, le point central d'un cercle où sont entrés tous les partis mécontens ou non du déni de garanties politiques de ce gouvernement, vaste cercle où il croit pouvoir braver toutes les influences du dehors, qu'elles s'appuient sur les principes religieux ou sur les idées politiques. M. d'Hauterive peint le grand-électeur, ce prince qui fonda la grandeur de la Prusse, et la prépara à devenir réellement digne du nom de royaume, comme un homme qui affectait de ne songer qu'aux affaires financières et à des théories de tactique militaire assez futiles, tandis que sa maxime était de s'agrandir sans cesse et sans relâche aux dépens des peuples voisins. N'y a-t-il pas quelque chose de semblable dans la politique actuelle de la Prusse, qui semble ne s'occuper que de droits d'entrée et de sortie et d'améliora-

tions de routes, tandis que, surmontant les justes appréhensions que doit lui donner sa situation géographique, elle donne les mains à un traité qui peut tôt ou tard, dans un sens ou dans un autre, selon la chance des batailles, amener un nouveau remaniement de l'Europe.

En se disposant à montrer les conséquences du troisième évènement qu'il a indiqué, l'habile confident des pensées de Napoléon pose un principe qui ne sied qu'à un homme certain de la résolution et du courage de son pays. C'est, à savoir, que le mal produit par des évènemens de la nature de ceux qu'il cite, ne peut être imputé aux gouvernemens qui les ont fait servir aux progrès de leur puissance, et qu'il faut en accuser bien plus la politique des cabinets qui n'ont su ni les apprécier ni les prévoir. Ajoutons toutefois à ce que dit M. d'Hauterive, qu'il ne faut pas se hâter de juger les cabinets, et qu'avant de les accuser, on doit attendre que des circonstances formelles aient donné la clé de leur conduite.

Au moment où une coalition se forma de nouveau contre la France, Bonaparte adressait, par la bouche de M. d'Hauterive, ces paroles aux gouvernemens européens : « La source du mal est dans l'indiscernement des hommes d'état qui ont cru que la force valait mieux que la politique, qui ont pensé qu'il était au-dessous d'eux de réfléchir avant de se décider pour les partis extrêmes, et que la guerre était un plus noble moyen d'agir que les négociations. Ils n'ont écouté que la voix de la défiance, de la jalousie, de la vanité; ils se sont fait une idée monstrueuse de la prééminence de la France; ils ont écouté avec défiance ses conseils, ils ont dédaigné son appui, et quand ils ont vu que, par l'effet de leurs imprudentes combinaisons, des états dont leur imprévoyance avait favorisé l'accroissement, étaient devenus dangereux, ils s'en sont pris à la France... » — Eh bien! ne peut-on pas dire aujourd'hui que les successeurs de ces hommes d'état ont également recouru sans discernement à la force matérielle, dont les effets sont toujours incertains, et qu'ils sont arrivés à la même détermination que leurs prédécesseurs par des motifs tout contraires? Ils ont peut-être aussi écouté la voix de la défiance et de la jalousie; mais en même temps ils ont été mus par l'idée fausse qu'ils se sont faite de la faiblesse de la France, dont leurs agens ont exagéré les divisions intérieures et mal apprécié la conduite prudente et sage.

Jadis, au moins, la France, placée par ses alliances dans une inattaquable position, n'était pas tout-à-fait intéressée, comme le remarque M. d'Hauterive, à l'équilibre, au maintien des rapports existans, et elle agissait en conséquence. Maintenant, au contraire, c'est

la France qui s'est montrée le plus sincèrement préoccupée du maintien de l'équilibre européen, et si elle a recherché l'alliance des gouvernemens qui adoptaient ses principes, elle n'a rien fait pour inquiéter l'existence des autres. Sous certains rapports, on peut dire qu'elle a sacrifié à la paix des ambitions presque légitimes, ou qui l'étaient autant que celle qui pousse la Russie vers Constantinople et l'Angleterre contre l'Égypte. Il est vrai, et je me hâte de le dire, que, dans les derniers temps, la France attendait son avenir de la paix, et un grand, un sûr avenir. Les puissances le savent sans doute; et ce n'est en effet qu'en leur attribuant cette conviction qu'on peut expliquer plausiblement l'espèce d'insouciance et de légèreté qui les porte à livrer leur propre avenir aux chances hasardeuses de la guerre. N'est-ce pas toutefois donner encore, dans ce jeu-là même, quelques chances à la France, que de la laisser mettre de son côté, aux yeux des peuples déjà si agités, la modération, la loyauté et le respect inviolable des engagemens?

Je viens enfin au troisième évènement indiqué par M. d'Hauterive : l'accroissement général des forces maritimes (commerciales ou autres) en Europe.

Le véritable fondateur du système maritime, le véritable auteur des guerres maritimes de l'Europe, on le sait, et M. d'Hauterive le rappelle très bien, ce fut Cromwell. « Considérant, dit-il, la position isolée de l'Angleterre et le caractère à la fois actif et tenace des hommes qui l'habitent, Cromwell conçut l'idée de constituer leur industrie dans un état permanent de contradiction et de guerre avec toutes les industries, et de séparer à jamais leurs intérêts des intérêts de l'Europe. » — Cette idée fut mise en œuvre par le fameux acte *de navigation*, qui fut un coup d'usurpation décisif et hardi sur les droits et les intérêts commerciaux de toutes les nations. Dès-lors, l'Angleterre se trouva en fait, et se crut en droit, maîtresse de la législation générale de la mer; elle y frappa tous les navires de ses injonctions impérieuses, et nous avons vu les prétentions établies par cet acte, maintenues jusqu'à l'issue de la dernière guerre maritime soutenue par la France et quelques autres nations du continent contre l'Angleterre, donner lieu à des actes d'hostilité et à des représailles de la part des nations neutres. Les principes politiques professés par l'Angleterre à l'égard des autres peuples changent même si peu, que, si pareille guerre éclatait de nouveau, nous verrions ces doctrines reparaître, et des difficultés s'élever avec les états alliés à elle ou avec les états neutres, sur la question du pavillon, question tant

controversée, mais toujours inébranlablement maintenue par l'Angleterre dans le sens que lui donnent la situation et les nécessités particulières de ce pays. Les États-Unis de l'Amérique septentrionale surtout, malgré tous les efforts que fait depuis vingt ans leur gouvernement pour isoler sa politique, ne pourraient assister long-temps, sans y prendre part, à une lutte où l'Angleterre voudrait faire dominer ses principes en matière maritime, et l'Angleterre n'y manquera pas. L'acte de navigation eut un second résultat, que M. d'Hauterive signalait, il y a quarante ans, avec sa sagacité habituelle : l'alliance indissoluble de la puissance de l'état et de l'intérêt commercial de la nation anglaise. De là cette application du gouvernement anglais, cette nécessité qu'il éprouve de découvrir, de favoriser tout ce qui peut étendre les relations de l'industrie anglaise; cette habitude violente de se ruer contre tout ce qui les entrave ou les menace pour l'avenir, et ce besoin constant de s'ouvrir de nouveaux débouchés, de nouvelles routes commerciales. Rien n'a changé depuis le temps où M. d'Hauterive signalait ces résultats du grand acte de Cromwell; cette tendance, ces vues, cette ardeur commandée par la nécessité, sont restées les mêmes. En jetant ses regards en arrière de lui et sur les évènemens de son temps, M. d'Hauterive voyait l'Angleterre luttant à l'extrémité méridionale de l'Asie pour donner un débouché grand comme l'Europe à son négoce, combattant la France du temps de M. de la Bourdonnaye et de Dupleix, chassant les Portugais de l'Inde pour écarter tous les concurrens, explorant déjà la partie orientale de l'Asie, dépouillant au sud de l'Afrique les Hollandais de leur plus belle colonie, soulevant au nord de cette partie du monde les puissances barbaresques contre nous, s'avançant avec hardiesse en Amérique, et se présentant partout en Europe un traité de commerce dans une main, en montrant de l'autre les batteries de ses vaisseaux de guerre! Depuis, l'Angleterre s'est encore affermie dans toutes ses possessions; mais plus elle les a étendues, plus les besoins de son commerce lui ont commandé d'élargir le cercle, et nous la voyons aujourd'hui faire remonter l'Indus par ses flottes, assiéger toutes les places des côtes du golfe Persique, se préparer à couvrir l'Euphrate de ses bateaux à vapeur, convoiter Bassorah, courir jusqu'à la Chine, et remettre tout en question pour s'assurer la libre domination de la mer Rouge. Sans doute c'est là une grande et magnifique suite d'efforts, et on ne peut refuser son admiration à l'enchaînement d'idées patriotiques, à la ténacité qui se perpétue de la sorte; mais tout en appréciant la grandeur des résultats qui découlent de ces causes, on ne peut s'em-

pêcher de penser que cette fois l'Angleterre pourrait bien avoir dépassé le but. A moins toutefois que, fidèle à ses principes et décidée à ne renoncer en rien aux traditions successionnelles de sa politique, elle ne soit déjà résolue, l'Égypte une fois conquise, de soutenir dans peu d'années une lutte terrible avec la Russie pour la suprématie dans l'Asie centrale et la possession de Constantinople! Je ne parle pas de la France, qui aurait certes un rôle important à jouer dans ces débats, où l'Angleterre nous aurait fait entrer bien malgré nous, et dans des vues bien différentes de celles que nous avaient fait adopter depuis dix ans notre politique et nos penchans.

N'allons pas trop loin nous-mêmes toutefois. On dit aujourd'hui : Lord Palmerston a voulu insulter la France. Nullement : il n'a pas plus voulu nous insulter que le gouvernement de son pays ne voulait insulter le nôtre quand il se jeta, au commencement de ce siècle, dans les aventures d'une guerre qui eût peut-être amené des chances bien différentes sans le goût immodéré de Napoléon pour les conquêtes. En matière de commerce, on rivalise, on nuit de son mieux à son concurrent, mais il n'y a jamais insulte; et les affaires politiques de l'Angleterre ne sont en tout temps que des actes mercantiles, que des questions d'argent. Qui sait si de mauvais vouloirs, encore indécis et flottans, n'ont pas pris librement leur cours le jour où la banque de Londres s'est vue dans sa détresse forcée de venir à la banque de France, qui a accueilli sa demande si fraternellement?

En 1800, quand M. d'Hauterive cherchait à s'expliquer les causes et la nature de la guerre, il avait reconnu les unes dans un état de choses à peu près semblable à celui où nous nous trouvons; et quant à la nature de la guerre, il en expliquait ainsi les motifs: — « La guerre a été irréfléchie, parce qu'elle était un résultat forcé de la position incertaine et fausse des états de l'Europe; elle a été générale, parce que les mêmes causes agissaient de la même manière; elle a été violente, parce que tous les gouvernemens étaient, sous les rapports administratifs, militaires et politiques, dans une attitude également contrainte; elle n'a eu aucune uniformité de direction, parce qu'elle ne pouvait avoir d'objet commun (et en effet, dirai-je ici en appliquant à ce qui se passe la pensée de M. d'Hauterive, en effet, la crainte des idées constitutionnelles et le désir de les étouffer pour les remplacer par le despotisme, ne peuvent être à la fois la pensée et le but de l'Angleterre comme de la Russie); enfin, la guerre devait être difficile à terminer, ajoutait M. d'Hauterive, parce que nul motif tiré d'un intérêt général, nul principe de droit public

n'avait présidé à son entreprise. » — Et que serait la guerre en 1840? Aurait-elle un autre caractère? Supposant même que les peuples restassent passifs, et se fissent une loi de n'entraver en rien les projets des trônes et des cabinets, quel but atteindrait-on? La guerre, si elle a lieu, la guerre sera l'effet répété de ces causes nées, comme jadis, de l'imprévoyance des gouvernemens, des embarras intérieurs auxquels ils ne savaient comment porter remède; incurie, ignorance, irréflexion, qui, il faut bien le dire, se manifestent hautement à l'égard de la question d'Orient dans les deux cabinets de qui l'Europe a reçu l'impulsion fatale qu'elle éprouve en ce moment.

Qu'on vienne maintenant nous dire que les dispositions hostiles des cabinets tiennent à l'avénement et à l'existence de tel ou tel ministère! Le mouvement hostile actuel éclate des choses elles-mêmes, aucun ministère ne l'a provoqué; il vient de l'Angleterre, de ses inquiétudes commerciales, de son peu de confiance dans sa situation intérieure. Or, il n'est pas de ministère français, à quelque parti qu'il appartînt, qui voulût, je le suppose du moins, apaiser ces inquiétudes en abandonnant les intérêts les plus impérieux de la France.

Là gît surtout le principe de la discorde, et il ne reste au gouvernement, à qui se trouve confié le soin de ces intérêts, qu'à se préparer à les soutenir. S'il peut éviter honorablement de les défendre par les armes, il n'aura pas dévié de son devoir, car la France n'a pas encore été mise dans la nécessité absolue d'y recourir. Elle n'a pu faire dominer son opinion dans les conseils européens, mais ce n'est pas là subir une insulte. Elle se trouve exclue de la participation d'un traité qui touche des questions dont la solution ne peut, ne doit avoir lieu sans elle; qu'elle proteste, et, si les choses vont plus loin, qu'elle agisse. Nous serons les premiers à le demander, et à proclamer cette vérité politique que Napoléon, alors chef d'un peuple libre, dictait, il y a quarante ans, à M. d'Hauterive : « Tout peuple qui tolère une injure, mérite de plus grands reproches que celui même qui serait coupable d'une injuste agression. »

La situation du gouvernement est au moins singulière. On l'accuse de réprimer l'émeute au moment où il devrait, dit-on, s'occuper uniquement des grandes affaires qu'il a dans nos ports et à nos frontières, comme si l'ordre intérieur n'était pas la première condition de la force. On l'accuse en même temps d'inertie, parce qu'il assiste au drame qui commence seulement, en spectateur actif et intéressé à en prévoir la marche, tout en s'occupant d'augmenter nos forces de terre, de doubler le nombre de nos vaisseaux, de fondre des canons,

de compléter notre cavalerie, de remplir nos arsenaux et de fortifier nos villes. Si le ministère faisait plus, ne dirait-on pas avec raison qu'il va au-devant de la guerre, ou qu'il obéit à sa destinée, à sa nature, qui sont de l'amener?

Que faire donc? Courir en Orient? Mais nos vaisseaux croisent dans la Méditerranée et protégent nos intérêts. Y guerroyer? Mais pourquoi si loin? L'Océan, au besoin, serait plus près de nous, et les côtes de l'Irlande, où souffrent, la rage dans le cœur, cinq millions de catholiques, sont moins éloignées que les eaux de l'Égypte. En se réservant pour des actes plus décisifs, on aurait en même temps les avantages de la circonspection et de la prudence, et, le cas échéant malgré elle, malgré ses efforts pour réparer le mal qu'elle n'a pas fait, la France n'aurait pas besoin de lancer bien loin sa flotte et ses soldats pour rencontrer ceux qui se seraient fait un jeu de quitter le rôle d'amis pour prendre celui de ses plus actifs adversaires. Quant à l'Autriche et à la Prusse, la Russie se chargerait bientôt de nous venger; le repentir les attendrait, l'une dans les principautés et l'autre dans ses provinces du nord, comme aussi l'Angleterre, qui trouvera à Constantinople, occupée par les troupes russes, la récompense de sa fidélité aux alliances et de son respect pour les engagemens!

A ceux qui voudraient voir le gouvernement prendre l'initiative, et se jeter avec brutalité au milieu des évènemens, on peut demander s'ils se sont bien rendu compte de la situation de la France et des désirs qu'elle doit avoir. Que veut-elle? Ne pas être isolée; mais on ne se donne pas des alliés à coups de canon. Ce que la France peut se proposer dans ses desseins, c'est qu'on ne remanie pas l'Europe sans elle, et ce serait la remanier en effet que d'ajouter à la force de deux puissances européennes la force que leur donnerait la possession de l'Égypte et de l'Asie-mineure. Ce qu'elle peut vouloir, c'est que le *statu quo* soit respecté, que nulle intervention n'ait lieu, fût-elle déguisée par le pavillon ottoman, avant que les cinq grandes puissances soient parvenues à s'entendre. Eh quoi! après deux guerres funestes, après les désastres de la campagne de Russie, après l'envahissement de notre territoire, il ne s'est pas trouvé un seul homme d'état, même parmi les plus acharnés contre nous, qui osât nous exclure des conseils de l'Europe qui s'ouvraient à Vienne, et en 1840 on voudrait en écarter la France, quand on y traite d'intérêts brûlans pour elle, ou passer outre sans l'écouter, si on l'y admet? La France s'est-elle donc, par hasard, plus affaiblie, aux yeux des puissances, en vingt-cinq ans de paix, qu'elle n'avait fait en vingt-

cinq années de sanglantes guerres? S'il en est ainsi, le cas n'est plus douteux : il faut se réhabiliter.

Quelques puissances disent, il est vrai : Nous avons assisté paisiblement au siége d'Anvers et à l'expédition d'Ancône. — Mais Ancône fut occupé du consentement de l'Europe, ou du moins en vertu du principe de non-intervention, qu'elle ne contestait pas ouvertement. Et qu'est Anvers, d'ailleurs, près de Constantinople et d'Alexandrie? Anvers ne concernait que l'Angleterre, et l'Angleterre coopérait avec nous. La Belgique n'était-elle pas reconnue par les puissances, son territoire délimité d'un commun accord? La France n'avait-elle pas donné des garanties de son désintéressement en refusant la souveraineté de ce pays pour elle d'abord, puis pour un des fils de son roi? Et cette modération, la France en donnait l'exemple à des puissances qui avaient presque toutes des envahissemens à se reprocher depuis l'époque des arrangemens de Vienne!

Après tout, il est superflu de tant discourir. La liberté s'acquiert par le sang, les conquêtes aussi. La France a payé généreusement et avec héroïsme ces deux dettes. Il paraît que la prospérité intérieure, le développement progressif de la civilisation, les améliorations de la vie sociale doivent s'acheter non moins chèrement. Eh bien! si on nous y force, acquittons-nous de cette dernière obligation; conduisons encore, s'il le faut, si l'Europe le veut, notre belle génération sur les champs de bataille; semons-y nos trésors. Il y a cinquante ans, l'Europe nous a vendu bien cher la liberté; elle nous a fait payer à plus haut prix encore les conquêtes de Napoléon; si elle veut nous imposer une autre rançon, ne marchandons pas avec elle. Depuis huit cents ans que la France se montre dans les combats, elle ne s'y sera jamais avancée pour une cause plus juste et qui intéresse autant tous les peuples, car notre prospérité n'est pas incompatible avec la prospérité de nos voisins et de nos alliés, comme est celle de l'Angleterre. Ajoutons que notre liberté, entourée de garanties d'ordre, est un bien commun à l'Europe. Nous en avons seulement le dépôt, et ce n'est peut-être que pour porter la main sur ce dépôt que quelques cabinets ont signé le traité de Londres, où les intérêts mal compris de deux ou trois trônes ont été préférés au bonheur des nations.

****

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

L'ESPAGNE.[1]

La lutte prévue est engagée en Espagne, et pour le moment les apparences sont toutes contre la monarchie constitutionnelle. Ce n'est pas la première fois que cette monarchie paraît sur le point de s'abîmer, et elle a toujours survécu. Lors de l'insurrection des juntes contre M. de Toreno, lors des évènemens de la Granja, et, plus récemment encore, lors des scènes de Barcelone, on aurait dit, comme aujourd'hui, que l'anarchie triomphait. Qu'en est-il résulté? et que résultera-t-il du nouveau mouvement qui semble mettre en péril l'existence même d'un gouvernement en Espagne?

Les exaltés et les modérés espagnols n'ont pas changé. Les exaltés sont toujours ce parti ardent, audacieux, bruyant, mais peu nombreux, qui excelle à faire un coup de main, mais qui ne sait pas, qui ne peut pas organiser sa victoire, parce qu'il rencontre une résistance invincible, quoique passive, dans les mœurs du pays. Les modérés sont toujours ce parti considérable, puissant, mais timide, qui laisse passer sans opposition le premier choc de l'insurrection, et qui reprend ensuite peu à peu ses avantages, comme l'eau d'un lac reprend son niveau après que la chute d'un rocher l'a facilement troublée dans ses profondeurs.

(1) Voyez les dernières livraisons.

Il est sans doute fâcheux, très fâcheux, que les modérés soient ainsi, mais il paraît que c'est là leur nature. Il faut en prendre son parti. On aurait cru que l'expérience répétée de l'impuissance de leurs adversaires aurait dû leur donner un peu d'énergie. Ils n'en ont pas plus montré cette fois que dans les crises précédentes. Au premier bruit qui se fait dans la rue, ils se cachent et attendent. Ils ont peut-être raison d'en agir ainsi, car ils finissent toujours par reparaître; toutefois on aimerait à leur voir plus d'initiative et de fermeté. La reine Christine est la seule qui reste sur la brèche jusqu'au bout, et qui ne cède qu'au dernier moment; ce courage isolé n'en est que plus admirable.

Quoi qu'il en soit, que les modérés aient bien ou mal fait d'avoir recours à leur système habituel de prudence et de temporisation, on peut induire du passé ce qui aura lieu dans l'avenir, et présumer que le soulèvement actuel des exaltés finira comme les autres. Nous serions bien trompés s'il en était autrement. Déjà quelques symptômes d'atténuation commencent à se manifester; les plus animés parlent de transaction. Attendons la fin. La monarchie constitutionnelle est plus forte en réalité qu'elle n'a paru l'être dans tout ce tumulte; nous verrions la reine captive des révoltés ou obligée de quitter momentanément le territoire de la Péninsule, que nous croirions encore à son triomphe définitif.

Ce qui se passe en ce moment ne prouve que ce qu'on savait déjà, c'est-à-dire que l'établissement d'un gouvernement régulier en Espagne a contre lui, par des motifs différens, la confédération des municipalités, les sociétés secrètes et Espartero. Nous ne sommes pas de ceux qui ont pu espérer que le duc de la Victoire rentrerait dans le devoir. L'orgueilleux triomphateur peut hésiter quelquefois quand sa vieille loyauté se réveille et lui montre tout le mal qu'il fait à son pays; mais l'habitude de la dictature reprend bientôt son ascendant et le pousse encore plus loin dans la voie où il est entré. Il n'est pas étonnant qu'il y ait fait un pas de plus; l'autorité illimitée qu'il exerce et qu'il veut garder est incompatible désormais avec toute organisation politique.

Quant aux municipalités, elles sont très peu d'accord au fond avec Espartero; mais il est tout naturel qu'elles conspirent avec lui contre l'autorité centrale, qui est l'ennemi commun. Le pouvoir des municipalités, tel qu'il est établi par la constitution de 1812, est immense; ce sont elles qui perçoivent les impôts, elles qui disposent sans contrôle de la garde nationale, elles qui dressent et remanient

à leur gré les listes électorales. Chaque ville est en ce moment une république indépendante. On conçoit que ceux qui sont en possession d'un pouvoir aussi exorbitant ne veuillent pas le laisser échapper, et qu'ils fassent de grands efforts pour le retenir; et cependant il est bien évident que ce pouvoir n'est pas plus conciliable avec un ordre politique quelconque, que le despotisme d'un général victorieux.

Enfin on savait très bien que les sociétés secrètes s'agitaient contre la reine Christine et contre le pouvoir royal. Les sociétés secrètes sont en Espagne ce qu'elles sont partout, révolutionnaires jusqu'à la folie. Ce qu'elles veulent, ce n'est certainement ni l'absolutisme militaire, ni l'absolutisme municipal, mais le bouleversement de la société constituée, l'égalité républicaine, quelque chose comme la terreur de 93 et le comité de salut public. Livré à lui-même, cet esprit ultra-révolutionnaire a très peu de crédit en Espagne; mais en s'unissant aux élémens de désorganisation qui abondent dans ce pays, il peut faire un moment illusion. C'est ce qu'il a fait, c'est ce qu'il devait faire.

Il n'y a donc rien de nouveau, rien d'inattendu dans le mouvement actuel de l'Espagne; la conclusion est la même après qu'avant. Les forces coalisées contre la monarchie constitutionnelle peuvent jeter beaucoup de désordre dans un moment donné, car l'Espagne est toujours prête pour le désordre; elles ne peuvent rien établir de durable : il faudra toujours en revenir à ce qui est. Il n'y a pas la moindre unité dans les trois principes de la révolte. Si, par malheur, ils arrivaient à triompher de la royauté, l'Espagne serait plongée dans le plus effroyable chaos qu'elle ait encore vu; une lutte terrible s'établirait entre les vainqueurs, et il serait impossible de prévoir le terme des maux que cette lutte entraînerait.

Jamais, quoi qu'elles fassent, les sociétés secrètes ne seront maîtresses de l'Espagne. Leurs doctrines font horreur à cette nation monarchique. Dans chacun de ces mouvemens populaires qui s'accomplissent en Espagne avec une si déplorable facilité, l'esprit révolutionnaire a toujours été le moteur secret; mais dès qu'il a voulu se montrer au grand jour, il a été réprimé. Le rêve du comité de salut public, souvent essayé, n'a jamais pu se réaliser. Cette fois encore, il vient de montrer son impuissance. Un journal qui avait un titre accommodé à son but, *l'Ouragan*, a trahi la pensée des meneurs en exposant naïvement un plan de rénovation et de violence anarchique renouvelé de la convention. Le mouvement de dégoût et de répulsion a été si général dans la garde nationale de Madrid, que l'auto-

rité insurrectionnelle a été obligée de faire saisir *l'Ouragan*. Voilà les sociétés secrètes déjà vaincues sans avoir combattu.

Il est vrai que la junte n'en essaie pas moins de suivre de loin le programme, mais avec de tels tempéramens qu'il cesse d'être lui-même. En pareille matière, il faut tout ou rien; on n'est pas persécuteur à demi. La junte porte peine de mort contre beaucoup de gens, mais elle n'a encore tué personne; elle ordonne des levées en masse de dix-huit à quarante ans, et procède à des destitutions générales, mais le pays n'a guère l'air de prendre tout ce fracas au sérieux. Nous ne disons pas que le parti représenté par *l'Ouragan* n'essaiera pas de reprendre la direction du mouvement et de remettre l'énergie en vigueur; mais s'il réussit un moment, il effraiera, il repoussera encore une fois tout le monde; et s'il ne réussit pas, la révolution sera de plus en plus ce qu'elle est, c'est-à-dire si bénigne, malgré le bruit qu'elle fait, qu'elle cessera d'être une révolution et qu'on se permettra de se moquer d'elle.

Les municipalités sont plus fortes que les sociétés secrètes, elles ont de bien plus profondes racines dans le caractère national, et cependant elles ne sont pas plus destinées à vaincre. Les communes de Castille ont beau faire, elles ne se relèveront jamais de la bataille de Villalar. Il n'est pas vrai d'ailleurs que les *ayuntamientos* qui se révoltent en ce moment soient les vieilles communes d'Espagne; ce sont les communes révolutionnaires telles qu'elles ont été organisées par la constitution de 1812; elles n'ont de leurs devancières que le nom et l'apparence. Les provinces du nord, qui sont les vraies gardiennes des antiques libertés espagnoles, ne s'y sont pas trompées; elles ont repoussé le mouvement, comme toute l'Espagne le repoussera dès qu'elle en aura bien démêlé le véritable caractère.

Pour se donner du crédit, les premiers fauteurs de l'insurrection ont prononcé un mot qui aura toujours beaucoup de faveur en Espagne; ce mot est celui de *fédération*. Malheureusement pour eux, c'est un mensonge dans leur bouche. Ils ne peuvent pas plus vouloir d'une organisation fédérative que la convention n'en a voulu. L'esprit municipal et provincial est pour eux un moyen et non un but. Ils s'en servent pour détruire; ils ne s'en serviraient pas pour reconstituer. Il n'y a de fédération possible en Espagne qu'à la condition d'une autorité royale très forte et très respectée. C'est ce que tous les Espagnols savent parfaitement, et voilà pourquoi la conspiration anti-monarchique ne pourra pas se cacher long-temps sous le manteau

de la vieille Espagne. Le véritable esprit municipal et provincial lui est antipathique.

Cela est possible, dira-t-on peut-être, mais d'où vient alors que le mouvement actuel des municipalités ait tous les caractères d'une manifestation nationale? A cela nous répondrons d'abord qu'il faut être très sobre de ces mots: *nation*, *national*, quand il s'agit de l'Espagne. De tous les mots nouveaux importés dans ce pays par l'invasion des idées françaises, le mot de *nation* est de ceux qu'il comprend le moins. Quand Ferdinand VII reprit l'exercice absolu de l'autorité royale, après les cortès de 1820 qui avaient beaucoup parlé d'institutions nationales, le peuple de Madrid criait en même temps: *viva el rey netto!* vive le roi tout court! et *muera la nacion!* meure la nation! Nous ne donnons pas ce cri étrange pour l'expression définitive des idées en Espagne, mais il peut mettre sur la voie de la vérité.

Ce qu'on appelle, dans la langue politique, la nation, n'apparaît aujourd'hui que très rarement en Espagne. Ce pays est si profondément divisé, ou plutôt il est si indécis, si sceptique en tout ce qui touche la politique, qu'un mouvement franchement national y est encore pour long-temps à peu près impossible. En revanche, rien n'est plus aisé que de s'en donner les apparences; l'inertie générale y sert merveilleusement. Il ne faut donc pas prendre au pied de la lettre tout ce qui se dit en ce genre; la langue du pays abonde en mots ironiques pour désigner ce qui paraît être et ce qui n'est pas.

L'importance de la *glorieuse* révolution du 1er septembre à Madrid se réduit beaucoup pour quiconque sait ce qu'est en général une émeute espagnole. Il est arrivé mille fois, depuis que la Péninsule est en travail d'une réorganisation politique, qu'une municipalité s'est réunie à l'insu de toute la ville, et qu'elle a rédigé une proclamation portant que l'on cesserait d'obéir au gouvernement. Le public n'est averti de ce qui se passe qu'en voyant afficher la proclamation, et en entendant le coup de tambour qui réunit la milice. Le premier mouvement d'un Espagnol qui est appelé par une autorité quelconque, c'est d'obéir. La milice obéit machinalement, et le journal du lieu célèbre en style pindarique le soulèvement héroïque de la population.

Les citoyens d'une ville espagnole connaissent à peine le gouvernement central; il ne peut leur répugner beaucoup de se prononcer contre lui. Le pouvoir qu'ils connaissent le plus, parce qu'il

est plus près d'eux, c'est celui de la municipalité. Ils ont d'ailleurs entendu dire qu'ils étaient libres, et pour quiconque n'a pas approfondi la notion si complexe de la liberté moderne, être libre, c'est avoir le droit de faire du bruit dans la rue. Le plus grand soin de tous en pareil cas, c'est d'éviter l'effusion du sang. A quoi bon des Espagnols se tueraient-ils entre eux pour des questions politiques qu'ils ne comprennent pas parfaitement? L'émeute prend bien garde à ne se montrer que lorsqu'elle est sûre de ne pas trouver de résistance; de son côté, la résistance disparaît et fraternise avec l'émeute. Si quelques coups de feu sont échangés dans le premier désordre, on ne manque pas de vous dire, comme on l'a fait pour ce qui s'est passé à Madrid entre l'escorte du général Aldama et un poste de milice, que c'est l'effet d'un *malentendu*.

Le 1er septembre, un voyageur français se promenait dans Madrid. Étonné de l'appareil militaire qui remplissait les rues, et de l'air fort peu animé des miliciens sous les armes, il s'approcha de plusieurs groupes pour demander ce qu'il y avait: *Nada*, rien, lui répondaient les miliciens en fumant leurs cigarettes avec cet inimitable sang-froid espagnol qui sert de correctif à l'exagération nationale. Pas un cri n'était proféré; personne à peu près ne savait de quoi il était question, et ce que voulait le corps municipal. Une petite pluie survint; chacun laissa son fusil et courut s'abriter de son mieux sous les portes en maudissant son service; il n'y avait en belle humeur que les *manolas* ou grisettes de Madrid, pour qui une émeute est un jour de fête, et qui agaçaient les miliciens de bonnes grosses plaisanteries à l'espagnole.

Les autorités de Madrid n'ont fait aucune résistance. Le chef politique ou préfet s'est laissé prendre dès les premiers momens; il s'est porté avec sept ou huit hommes au milieu d'un rassemblement dirigé par le premier alcade, qui l'a fait prisonnier. Quant au capitaine-général, c'est un homme de cœur, mais qui a promptement perdu la tête. Il avait plus de forces qu'il n'en fallait pour contenir l'émeute, mais il a manqué le bon moment; il a laissé cinq heures entières à la milice pour occuper les positions les plus militaires. Or, en Espagne encore plus que partout ailleurs, quand les chefs manquent, tout manque à la fois. Dès que le chef politique a été annulé, il n'y a plus eu de gouvernement; dès que le capitaine-général s'est replié sur le Retiro, il n'y a plus eu d'organisation militaire.

La garde nationale de Madrid se compose de huit bataillons, sans compter la cavalerie, en tout environ neuf mille hommes. Les exaltés

sont en majorité dans trois bataillons seulement; les autres sont modérés. N'importe : tous ont pris part au mouvement; la garde nationale en Espagne ne comprime pas l'émeute, elle la fait elle-même pour en être maîtresse; c'est un autre moyen d'aborder la difficulté. Elle a tort, sans doute, mais ce peuple est ainsi fait. On peut être sûr qu'une révolution qui a de pareils instrumens n'ira pas loin. Quand ce sont des bourgeois qui font le tapage, il n'est pas bien grave. Avec de telles habitudes, on n'a pas d'ordre durable, mais le désordre n'est pas sérieux.

On voit que le *pronunciamento* qui vient d'avoir lieu, est loin d'être aussi significatif qu'il en a l'air. Quant à son étendue, elle a été aussi exagérée; il a été comprimé à Murcie, Séville, Cordoue, Valladolid; dans la moitié de l'Espagne, il n'a pas même été tenté; il n'embrasse réellement jusqu'ici que Madrid, Barcelone, Sarragosse, Cadix et les petites villes qui dépendent de ces capitales progressistes. S'étendra-t-il encore? c'est ce qui est probable, car l'intérêt des corps municipaux est le même partout; mais c'est déjà un fait important qu'il n'ait pas partout réussi, qu'il n'ait pas été partout essayé. Sans la défection d'une partie de l'armée, ce ne serait rien, et ceci nous ramène au véritable mal, au danger réel de la situation, qui n'est ni dans les sociétés ni dans les municipalités, mais dans l'armée.

Le duc de la Victoire portera dans l'histoire une des plus grandes responsabilités qui ait jamais pesé sur la tête d'un homme. Il ne faut pas se lasser de le dire : s'il s'était entendu à Barcelone avec la reine régente, la question intérieure était résolue; l'Espagne avait un gouvernement. La reine Christine a tout fait pour satisfaire son ambition; elle l'a comblé de titres et d'honneurs, elle est venue le trouver à son quartier-général avec sa fille, elle s'est confiée à lui sans défense, malgré les représentations de tous ses conseillers, et il a indignement répondu à toutes ces prévenances. Cette femme qui venait si généreusement se mettre entre ses mains, pourquoi l'a-t-il laissé insulter par le premier venu? cette reine qui venait lui demander de protéger son trône et la constitution de son pays, pourquoi a-t-il voulu la forcer à avilir sa couronne par un outrage public aux deux chambres et une violation manifeste de la loi?

C'est la prétention inconstitutionnelle d'Espartero qui est la difficulté unique. Si cette prétention n'existait pas, si le héros de Bergara et de Morella avait consenti à être le premier sujet de la couronne et de la constitution, tout était dit; ce pays, que la guerre civile paraît sur le point d'embraser, serait maintenant dans la paix

la plus profonde. Cette loi des municipalités, qu'on repousse avec tant d'emportement, serait exécutée sans conteste. Tant qu'on a pu croire à Madrid que le chef de l'armée ferait respecter l'autorité, les ennemis de l'ordre n'ont pas bougé. La loi a été discutée et votée tranquillement; les orateurs de l'opposition ont reconnu eux-mêmes son utilité. Ce n'est que lorsque le duc de la Victoire a voulu s'arroger le pouvoir suprême que les soulèvemens ont commencé.

On a dit sans doute que la reine aurait dû céder à Espartero, mais c'est là une de ces erreurs de bonne foi qui font plus de mal aux empires que toutes les violences des partis ardens. Dès le jour où la reine cédera à Espartero, et ce jour est peut-être arrivé si la reine suit des conseils funestes, la monarchie constitutionnelle sera suspendue; le despotisme militaire l'aura remplacée. Même alors, il est vrai, nous ne désespérerions pas du salut de la monarchie et de la liberté; mais ce serait le plus grand malheur qui leur pût arriver. Quelque court que doive être le règne de la force, il ne peut jamais être accepté comme l'état régulier de la société par ceux qui sont les dépositaires du droit. En livrant le dépôt qu'ils sont chargés de garder, ils lui laissent faire une blessure plus profonde que s'ils devaient le défendre sans succès, et la perturbation qui en résulte est bien plus radicale, en ce qu'elle ôte à l'attentat son caractère et tend à confondre le juste et l'injuste, le bien et le mal.

Tant qu'il restera autour de la reine un soldat fidèle, elle doit résister; quand même elle serait abandonnée de tous, elle doit résister encore. La révocation d'une sanction donnée à une loi votée par les deux chambres est un acte tellement monstrueux, qu'il ne peut s'accomplir sans tout détruire. Si l'Espagne doit passer sous le joug militaire, il faut que ce joug soit vu dans toute sa nudité, et non déguisé sous la pourpre déchirée du trône. Si la reine résiste, le duc de la Victoire devra se porter à des extrémités qui le feront peut-être reculer, irrésolu comme il est. Dans tous les cas, il faudra qu'il compte alors avec les sociétés secrètes et les municipalités qui conspirent niaisement aujourd'hui à lui donner l'autorité absolue, et qu'il trouvera en face de lui dès qu'il ne sera plus leur complice, mais leur maître.

Avec le concours de l'autorité royale, il viendrait aisément à bout de ses ennemis; sans ce concours, il serait bientôt dévoré par eux. Les sociétés secrètes sont déjà fort peu satisfaites de ses hésitations et de ses ménagemens; il est condamné dans leurs conciliabules tout en étant prôné dans leurs publications. Quant aux municipalités, il s'est

fait avec elles plus d'une affaire. Lorsqu'arriva à Barcelone l'invitation de la municipalité séditieuse de Madrid, il fit appeler le président de l'ayuntamiento, et l'engagea à ne pas prêter les mains à ce que l'exemple de la capitale fût suivi; le président ayant insisté, Espartero lui tourna le dos et rentra dans son cabinet sans le saluer. Plus récemment, il a réprimandé Zurbano pour avoir permis à Lerida de faire son mouvement, et il lui a prescrit d'y rétablir les autorités qui avaient été déposées. Tout cela lui serait compté dans l'occasion.

Pendant qu'il rencontrerait des obstacles dans les élémens révolutionnaires de l'Espagne, il en trouverait d'un autre genre dans les élémens conservateurs du pays. Il faut espérer que les modérés se réveilleraient enfin alors, ou que, s'ils sont décidément incapables de tout mouvement actif, ils se renfermeraient au moins de plus en plus dans cette protestation passive, qui est leur plus grande force. La garde nationale n'irait plus sans doute grossir les rangs de l'insurrection, quand il serait bien avéré qu'il ne s'agirait de rien moins que de substituer un dictateur éperonné à la royauté constitutionnelle. C'est la protestation de la garde nationale de Madrid qui a étouffé la voix de *l'Ouragan* divulgant avant l'heure les projets des clubs; cette protestation, quelque sourde qu'elle fût d'abord, grossirait bientôt assez contre l'usurpation d'Espartero pour ébranler l'armée elle-même.

Une partie de l'armée s'est réunie à Madrid à la garde nationale, comme la garde nationale s'était réunie à la municipalité. Ces troupes, dont la plupart se plaignent aujourd'hui d'avoir été trompées, n'ont fraternisé avec les révoltés que parce qu'elles croyaient l'autorité royale hors de la question. Du jour où leur chef sera obligé de marcher ouvertement contre la reine, beaucoup le quitteront. Quelques-uns de ses lieutenans se sont déjà déclarés contre lui; d'autres suivront. On pourrait même aller chercher à Gibraltar, pour le lui opposer, un de ces généraux qu'il a persécutés et réduits à quitter l'Espagne, Narvaez. L'instrument de sa puissance une fois brisé entre ses mains, que lui restera-t-il? Est-il doué d'un de ces génies puissans qui conjurent la fortune et luttent seuls contre tous? Qu'on le demande à Linage lui-même.

Ce n'est donc pas la reine qui doit craindre, c'est Espartero. Pourquoi céder alors? Pourquoi renoncer à son droit? Pourquoi déserter la cause constitutionnelle? Tout n'est pas encore perdu, Dieu merci. Indépendamment des points d'appui qu'elle a eus jusqu'ici, la reine en a un nouveau dont nous n'avons pas encore parlé et qui est puis-

sant, c'est celui des carlistes ralliés. Les carlistes ralliés sont une des plus fermes espérances de la royauté constitutionnelle en Espagne; depuis qu'ils ont compris combien le triomphe de l'absolutisme aveugle de don Carlos serait désormais funeste, ils se sont franchement attachés à la jeune Isabelle. C'est dans les provinces basques surtout que cet esprit domine. Ces généreuses provinces ont protesté contre le mouvement de Madrid : sur quelques points, on a proposé de marcher contre la capitale. La reine Christine et sa fille y trouveraient au besoin un asile inviolable, et les plus grands ennemis d'Espartero seraient ceux qu'il a gagnés lui-même à l'Espagne nouvelle par la convention de Bergara.

Quant à nous, Français, nous devons désirer pour plus d'un motif que la reine résiste et l'emporte. Il y a entre le soulèvement qui la poursuit et la situation actuelle de la France en Europe une singulière coïncidence. La véritable cause de ce redoublement de passion, ce n'est pas l'état de l'Espagne, mais l'état de l'Orient; l'Angleterre ne se contente plus de lutter contre notre légitime influence dans un pays qui nous a déjà coûté tant de sacrifices, elle veut encore le tourner contre nous; ses intrigues sont les liens secrets qui unissent cette triple conspiration des sociétés secrètes, des municipalités et d'Espartero. Un journal révolutionnaire de Madrid, l'*Éco del Comercio*, a révélé cette tactique dans un article violent contre la France et contre son ambassadeur; il y est proposé en propres termes de se joindre à nos ennemis, si la guerre éclate.

Que la reine cède ou soit vaincue, qu'Espartero parvienne à faire contresigner par elle ses volontés, et nous aurons à défendre nos frontières du côté des Pyrénées aussi bien que du côté des Alpes et du Rhin. Espartero appartient maintenant aux Anglais; il a besoin d'eux comme ils ont besoin de lui. On a pu lire une lettre que lui a écrite le duc de Sussex, oncle de la reine Vittoria, et qui était jointe au grand cordon de l'ordre du Bain. Jamais un grand dignitaire anglais n'a écrit à un étranger avec ce degré d'adulation; Espartero y est loué de son dévouement et de son respect pour sa souveraine, ironie étrange de la part d'un prince après les évènemens de Barcelone. Quel langage doivent tenir au duc de la Victoire les agens anglais qu'il a toujours auprès de lui, quand de semblables paroles lui viennent des marches du trône britannique!

Si au contraire la reine est la plus forte, ce n'est pas seulement la liberté constitutionnelle qui l'emporte avec elle; c'est encore le parti français. La France alors peut être tranquille sur les Pyrénées; elle

peut même puiser quelque secours dans l'adhésion d'un gouvernement régulier en Espagne. Les ports de la Péninsule sur la Méditerranée ne sont pas sans importance pour le cas d'une guerre maritime. Nous pouvons d'ailleurs inquiéter par-là la puissance anglaise dans le Portugal. L'importance que les Anglais attachent en ce moment à s'assurer de l'Espagne révèle assez quel intérêt la France doit y mettre de son côté. Certes il ne peut être question de porter atteinte à cette indépendance nationale qu'on se plaît à dire menacée par nous; mais l'Espagne est notre voisine, notre vieille alliée, et son amitié est en quelque sorte notre bien.

Il y a des gens, nous le savons, qui conseillent à la France de s'allier avec les exaltés et Espartero. Cela est tout simplement impossible. On ne change pas en un jour les sympathies établies de longue main. Les exaltés sont le parti anglais; les modérés sont le parti français; il n'y a pas moyen de sortir de là. Que ce soit un bien, que ce soit un mal, c'est un fait. Tout Français qui vient en aide aux exaltés porte secours aux ennemis de la France, qu'il le veuille ou non. Nous pensons, nous, qu'il est bien que les rôles soient ainsi divisés, et que la France a la bonne part; nous pensons qu'il est digne de notre société reconstituée, de notre monarchie nouvelle, de notre liberté légale, de donner la main à la société en travail, à la monarchie régénérée, à la liberté laborieuse de l'Espagne, pour les conduire dans les mêmes voies; mais, enfin, il en serait autrement, que nous ferions encore des vœux pour ceux qui font des vœux pour la France.

****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1840.

L'attention publique, ces jours derniers, a été un moment distraite de la question étrangère par le trouble qu'avaient jeté dans les esprits les coalitions d'ouvriers. On a pu craindre un moment de voir l'émeute ensanglanter de nouveau les rues de la capitale; on a pu craindre que l'étranger n'eût à se réjouir de nos luttes intestines, et qu'il ne vît dans nos discordes civiles un gage de notre faiblesse dans les grandes questions politiques qui agitent le monde. Heureusement ces sinistres présages se sont promptement évanouis : les ouvriers ont mis fin à ces imprudentes réunions qui commençaient à dégénérer en attroupemens coupables; ils ont écouté les conseils de la raison et repris leurs travaux. Cet heureux résultat, nous l'attribuons également au bon esprit et aux sentimens patriotiques des classes ouvrières, à la fermeté éclairée et prudente du pouvoir. Certes, s'il eût été indispensable de rétablir l'ordre au moyen de la force, nous n'aurions, tout en gémissant de cette douloureuse nécessité, trouvé que des paroles d'éloge pour le gouvernement repoussant avec vigueur des attaques criminelles contre les institutions et les lois du pays. Mais il aurait été trop fâcheux de se voir poussé à cette extrémité contre des masses qu'égarait une erreur plutôt que l'esprit de révolte, contre des hommes qui, tout en étant de mauvais économistes, n'étaient pas moins de bons et loyaux Français.

Aussi devons-nous remercier l'autorité de n'avoir rien omis pour prévenir une lutte, pour en ôter l'envie même aux plus téméraires. Au premier abord, on a pu s'étonner de cet immense développement de forces qui a fait un moment de la capitale comme un vaste camp tout prêt à écraser l'ennemi qui oserait l'attaquer. Les moyens semblaient hors de proportion avec le but, les précautions infiniment plus grandes que le danger. Mais en y réfléchissant, nous croyons que l'autorité a tenu compte de la nature toute particulière des rassemblemens qui menaçaient la paix publique. Sans doute le pouvoir doit toujours chercher à prévenir, dans la mesure de ses moyens légaux, les malheurs et les crimes; mais ce devoir est encore plus impérieux, aux yeux de la

morale comme aux yeux de la politique, lorsque l'attaque dont on est menacé ne vient pas d'ennemis déclarés, levant hautement un étendard hostile, proclamant le renversement de nos institutions, l'abolition violente de nos lois. C'est alors que les mesures préventives ne sont jamais exorbitantes, c'est alors qu'il faut pouvoir se dire : Je n'ai rien omis de tout ce qui était légalement en mon pouvoir pour prévenir la collision. Car, d'un côté on s'exposerait à frapper l'erreur plus encore que le crime; de l'autre, une collision sanglante donnerait aux ennemis du gouvernement la chance de voir se jeter dans leurs rangs ces troupes nombreuses de travailleurs qui se sont montrées aujourd'hui complètement étrangères à nos querelles politiques.

C'est ainsi qu'un orage qui aurait pu grossir en attirant à lui d'épais nuages des points les plus opposés de l'horizon, s'est paisiblement dissipé, et nous en avons été quittes pour quelques inquiétudes et quelques précautions. Le gouvernement, et en particulier M. le ministre de l'intérieur et M. le préfet de police, en suivant avec un calme inaltérable une règle de conduite qu'avouaient également la morale et la politique, nous ont épargné de grands malheurs. Ils sont parvenus, pour la première fois, à étouffer dans son germe une émeute imminente, et qui aurait pu être des plus graves.

Aujourd'hui tout le monde est averti : le pays peut compter sur la fermeté, la résolution, la prudence et les moyens du gouvernement, et tous ceux que des intentions hostiles ou de déplorables égaremens jetteraient décidément dans la révolte, ne pourraient plus imputer qu'à eux-mêmes les terribles conséquences de leurs excès.

Après cet épisode, la question étrangère a de nouveau absorbé l'attention publique tout entière. Les sommations faites à Méhémet-Ali, les menaces du commodore Napier et ses captures, le commentaire que les consuls des signataires du traité de Londres ont remis au pacha, les réponses de Méhémet-Ali et de ses lieutenans en Syrie, l'arrivée des forces navales de l'Angleterre sur les côtes de l'Asie et devant Alexandrie, les clauses du traité de Londres qui commencent à transpirer, le voile qui cache encore les évènemens qui se préparent, les accidens qui peuvent s'y mêler, tout devient dans le public un sujet de discussion, une cause d'irritation pour les uns, d'alarmes pour les autres. Les uns craignent que notre impétuosité ne nous jette dans une guerre inopportune, intempestive, sans cause suffisante et proportionnée à la grandeur de l'entreprise. Les autres redoutent au contraire notre amour du repos et de la paix, et s'irritent à la pensée de l'inaction de la France lorsque l'étranger s'arroge de disposer du monde à son gré et de dicter la loi à l'Orient au nom de l'Europe, comme s'il en représentait seul la volonté et la puissance.

Au milieu de ces doutes, dans ce conflit, tous les regards se portent vers le gouvernement, chacun lui demande sa pensée; tous lui demandent (il est juste de le reconnaître) de sauver à tout prix l'honneur et l'intérêt français; mais les uns veulent être assurés par ses paroles qu'il n'agira pas à la légère, en téméraire, qu'il ne fera pas bon marché du sang et des trésors de la France; les autres, qu'il ne se paiera pas de vaines promesses, de méchans

palliatifs, qu'il ne voudra pas la paix à tout prix. L'inquiétude nous rend impatiens.

Cette impatience est à la fois fort naturelle et fort déraisonnable.

Rien de plus naturel que de s'inquiéter de l'honneur, des intérêts, de la sûreté, de l'avenir de son pays, et toute incertitude, toute méprise sur ces immenses questions est poignante. Tout est en jeu, les intérêts matériels comme les intérêts moraux, les fortunes particulières comme la fortune publique.

Mais est-il au pouvoir du gouvernement de dissiper les doutes, de répondre aux questions, de publier sa pensée, son secret? Nul n'oserait l'affirmer. Ce serait de la part du gouvernement plus qu'une légèreté, ce serait une trahison.

Dans je ne sais quelle campagne, au commencement d'une de ces grandes journées qui décidaient du sort des empires, Napoléon, la main derrière le dos, se promenait silencieux devant les lignes formidables de la garde impériale. Le canon commençait à gronder, et quelques boulets arrivaient jusqu'à la jeune garde, qui trépignait d'impatience. Elle aurait voulu savoir si elle donnerait, à quel moment elle donnerait, et les propos circulaient dans les rangs, et si on l'avait osé, c'est l'empereur lui-même qui aurait été assailli de questions. « Jeunes gens, dit-il, quand vous aurez assisté à trente batailles, vous apprendrez à rester l'arme au bras devant le feu de l'ennemi et à attendre patiemment les ordres de vos chefs. »

Le devoir le plus strict commande à tous les gouvernemens de faire la même réponse au public. Cela est désagréable pour tout le monde, pour le public qui ne sait pas tout d'abord ce qu'il désire le plus de savoir, et pour le gouvernement dont le silence est interprété de mille manières, et l'expose à toute sorte d'accusations et de reproches. Il faut s'y résigner.

Nous blâmerions sévèrement le gouvernement, non-seulement s'il révélait le secret de l'état, la situation intime des affaires, les négociations s'il en existe, les projets en cas d'attaque, mais aussi s'il nous faisait connaître quels sont pour lui les *casus belli*.

Quoi! notre gouvernement publierait une théorie au profit des Russes et des Anglais! Il dirait aux signataires du traité de Londres : Ce n'est que lorsque vous aurez poussé les choses jusqu'à tel ou tel point que je vous en demanderai raison!

Mais c'est une des forces du gouvernement que le secret de sa pensée, que l'incertitude de l'Europe à cet égard, que la pleine liberté d'action que nous devons et voulons conserver. Il y a dans ce monde plus d'un diplomate qui s'estimerait bien habile s'il pouvait pénétrer la pensée de la France, et savoir au juste à quoi s'en tenir sur la mesure de sa longanimité.

Quant à nous, nous nous résignerons à l'ignorance; et s'il nous arrivait, ce qui certes n'est pas, de deviner pareil secret, nous nous regarderions comme tenus au silence le plus absolu.

Ce que nous demandons au gouvernement, ce n'est pas de nous dire ses pensées, ni la situation intime des affaires, mais de résoudre nettement pour lui-

même, s'il ne l'a déjà fait, les questions que cette situation lui présente, et de redoubler, si c'est possible, d'activité pour mettre le pays en état d'affronter avec honneur toutes les éventualités.

Les questions qu'offre la situation sont graves, mais ne sont pas très nombreuses. Le cercle des hypothèses quelque peu probables, en y comprenant même des hypothèses extrêmes, n'est pas long à parcourir. Les unes pourraient se réaliser demain, les autres ne le pourraient que dans un temps plus éloigné. Peu importe. Le cabinet aurait tort de vivre au jour le jour, en attendant que l'une ou l'autre hypothèse se réalise pour résoudre alors à la hâte, sous l'impulsion du moment, les questions qu'elle présente. En matière aussi grave, il faut avoir tiré d'avance ses grandes lignes, fixé ses jalons. Il faut savoir d'avance quels principes on prend pour guides, où l'on veut, où l'on peut aller, sauf les modifications que les évènemens et les incidens apportent toujours avec eux. Ce travail tout intérieur et de haute politique est-il fait? Nous l'ignorons complètement, mais nous devons le croire. Le gouvernement s'est montré tellement pénétré de l'importance et de la gravité de la situation, qu'il y aurait injustice à supposer qu'il est resté dans de vagues généralités, qu'il vit au jour le jour et se laisse pousser par les évènemens et par le bruit public, pour se trouver peut-être un jour, comme à son insu, acculé dans quelque situation intenable. Le jour où tout pourra être dit, le jour où la tribune pourra, sans danger pour la France, retentir des débats solennels sur ces grandes questions, nous sommes convaincus que M. le président du conseil pourra, avec sa parole puissante et lucide, prouver, pièces en main, même aux plus incrédules, que le cabinet n'a pas plus manqué de prévoyance que d'activité.

L'activité du gouvernement pour les préparatifs militaires est un fait trop patent pour être contestable. Sur ce point d'ailleurs nous avons tous droit de surveillance et de contrôle; car en présence du traité du 15 juillet, il n'y a pas un Français, quelles que soient d'ailleurs ses opinions politiques, qui pût imaginer de laisser la France désarmée. Il n'y a pas un Français qui ne demandât au ministère de mettre sur un pied formidable nos flottes, nos armées, nos places fortes, nos magasins, tout l'état militaire du pays, de nous préparer également à la défense et à l'attaque, dans les suppositions les plus extrêmes; car nul ne sait ce que peut cacher le traité du 15 juillet, et ce que peuvent amener les évènemens en s'engrenant les uns dans les autres. Encore une fois, c'est ici que le public et la presse sont dans leur droit en tenant, pour ainsi dire, l'épée dans les reins au gouvernement, et en ne lui laissant ni trève ni repos qu'il n'ait accompli tout ce qu'exigent de lui l'honneur et la sûreté de la France.

Mais aussi est-il juste de reconnaître que l'administration ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Le public ne l'ignore pas. L'armée et la marine, les arsenaux et les places fortes ont également attiré l'attention, éveillé la sollicitude du gouvernement. La garde nationale, cette réserve si précieuse, cet auxiliaire si puissant de nos armées, ne tardera pas à voir préparer l'organisation

de ses bataillons mobiles. Nous croyons que tout est prêt pour cette mesure importante, et qu'elle ne tardera pas à être réalisée.

Cet ensemble de préparatifs vient de recevoir, pour ainsi dire, son couronnement par la résolution que le gouvernement a prise de fortifier Paris. C'est là une grande mesure, une mesure décisive, que les amis éclairés de la puissance nationale attendaient avec impatience. Lorsqu'une grande capitale, une capitale dont la perte décide du sort du royaume, est aussi rapprochée des frontières et des champs de bataille historiques que l'est Paris, c'est tout jouer sur un coup de dés que de ne pas la mettre à l'abri d'un coup de main, d'une marche hardie, aventureuse de l'ennemi. Les faits sont ici sans réplique. C'est Paris, ville ouverte, sans défense, qui a rendu inutiles les prodiges de cette admirable campagne de 1814, où le grand capitaine luttait avec une poignée d'hommes contre l'Europe entière.

Si la capitale eût été fortifiée, aurait-on osé, contre toutes les règles de l'art de la guerre, marcher sur Paris, en laissant derrière soi l'empereur, son armée, de nombreuses garnisons, des populations irritées? Et si on l'eût osé, croit-on sérieusement que les Cosaques auraient bivouaqué aux Champs-Élysées? Un immense désastre aurait frappé les alliés sous les murs de la capitale, et cette retraite que l'ennemi fut sur le point d'exécuter, lorsqu'il hésitait à Langres sur la résolution à prendre, n'aurait été qu'une grande défaite, si elle eût dû commencer sous les murs de Paris. Les hommes qui, en 1814 et en 1815, ont été accusés de trahison ou de faiblesse, auraient été à l'abri de tout soupçon et auraient échappé à tout reproche, si Paris fortifié leur avait inspiré une confiance que ne leur inspirait point Paris ville ouverte et désarmée, s'ils avaient été convaincus que cette grande capitale pouvait réellement devenir la base d'une défense sérieuse et prolongée!

Paris fortifié ajoute à nos armées une excellente armée de cent mille hommes; car, s'il est absurde d'imaginer qu'une population non-militaire, quelle que soit d'ailleurs sa bravoure, puisse du jour au lendemain, et avec quelques chances de succès, se mesurer à découvert avec des armées victorieuses et aguerries, il n'est pas douteux que cette même population, lorsqu'elle est aussi brave, aussi habituée au maniement des armes que l'est la population parisienne, peut fournir, avec quelques artilleurs et quelques soldats de ligne, une formidable garnison à une ville fortifiée, et préparer, par une énergique résistance, la destruction d'une armée d'invasion.

Que le gouvernement poursuive avec énergie, avec promptitude, le plan qu'il vient d'adopter, et il aura rendu au pays un de ces services que la reconnaissance publique n'oublie pas. Il n'aura pas seulement mis Paris à l'abri d'un coup de main; il aura changé, en l'élevant et en la fortifiant, la position politique et militaire de la France.

Encore une fois, que le gouvernement persiste dans ses mesures, qu'il les exécute avec persévérance, avec suite, avec énergie, qu'il les complète l'une par l'autre, qu'il ne laisse rien d'inachevé, qu'il mette la France en état de venger immédiatement tout affront, de braver toute menace, d'obtenir à l'in-

stant même réparation des torts qu'elle pourrait éprouver; pour le moment, nous ne lui demandons rien de plus. Cela seul nous rassure, car il nous est impossible d'imaginer que des hommes qui ne sont ni fous ni idiots, des hommes auxquels il est difficile de refuser quelque peu d'intelligence et de bon sens, voulussent de gaieté de cœur faire dépenser au pays des centaines de millions, enlever notre jeunesse au travail des ateliers et des champs, appeler la France à ceindre l'épée, à revêtir le casque et la cuirasse pour la préparer ainsi à subir tout armé un affront sans ressentiment, une diminution de puissance sans réparation. Et, d'ailleurs, on peut dire que les hommes ne font rien à l'affaire. Les ministres le voudraient, que la France armée, forte, ne le voudrait pas. Les ministres tombent, la France reste. Cela s'est vu plus d'une fois.

Sérieusement parlant, le cabinet n'a donné à personne le droit de le suspecter de faiblesse vis-à-vis de l'étranger et d'indifférence pour l'honneur national, pas plus qu'il n'a donné le droit de le taxer d'audace, de témérité, d'imprudence. Le gouvernement a fait ce que toute administration ferme et prudente n'aurait pas manqué de faire, ce que devait désirer tout ami sincère du pays, de sa dignité, de sa grandeur.

Aussi, nous ne concevrions pas que, dans la situation grave où nous nous trouvons, il pût tomber dans l'esprit d'hommes sensés de susciter des querelles de personnes, de nouer des intrigues de portefeuille, de rabaisser la grande question du jour à une lutte de prétendans ministériels. Des faits de cette nature, dans ce moment, accuseraient une telle absence de dignité personnelle et de patriotisme, que nous refusons d'une manière péremptoire toute croyance aux bruits qui se répandent à ce sujet. Nous sommes certains, du moins, qu'aucun des hommes éminens dont le nom se trouve mêlé à ces bruits, ne trempe dans ces intrigues, si par aventure elles ont quelque réalité. Mais, répétons-le, il nous est impossible d'y ajouter foi. Des combinaisons ministérielles aujourd'hui! Et pourquoi? Et que pourrait faire le nouveau cabinet? Ce que fait le cabinet actuel? Pourquoi le renverser? Autre chose? Désarmer la France? Vraiment!

Laissons ces misères. Vrais ou faux, le pays ne s'occupe point de ces bruits, et le pays a parfaitement raison.

Les signataires du traité de Londres paraissent décidés à pousser le pacha d'Égypte l'épée dans les reins. Si le pacha résiste, les prévisions du traité de Londres ne tarderont pas à être épuisées. Il faudra songer à des mesures de la dernière énergie, bref, à l'envoi d'une armée. De quelles troupes sera-t-elle composée? De troupes turques? Il est difficile de croire que le faible successeur du vaincu de Nézib puisse, si une formidable insurrection n'éclate pas en Syrie, reconquérir cette province par la force. Si le pacha résiste, ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'on reconnaîtra bientôt la nécessité d'une armée russe. Lord Palmerston pourra se vanter, si mieux il n'aime avoir fait une œuvre ridicule, d'avoir ouvert aux Russes les portes de l'Asie. Nous verrons quels remerciemens le parlement anglais sera disposé à lui voter pour ce noble exploit.

Le traité du 15 juillet ne prévoit l'entrée des Russes que pour le cas où il deviendrait urgent de défendre Constantinople, la ville même de Constantinople, et la ville seulement. Toujours est-il qu'un ministre anglais a signé un traité qui autorise les Russes à occuper la capitale de l'empire ottoman. Lord Palmerston a cru pallier l'énormité de ce fait par une disposition qui rétablit la clôture du Bosphore pour les vaisseaux de toutes les nations indistinctement.

Il s'efforcera de persuader au monde que par cette clause il a soustrait la Porte au patronage exclusif des Russes et anéanti, la Russie y consentant, le traité d'Unkiar-Skelessi. Quel sophisme! Il s'agit bien aujourd'hui du traité d'Unkiar-Skelessi! Ce traité n'était pour la Russie qu'une pierre d'attente. Fort habilement, la Russie, en troublant, à l'aide de ce traité, l'imagination inquiète du noble lord, a obtenu tout ce qu'elle pouvait espérer de plus énorme, le droit d'occuper Constantinople du consentement de l'Angleterre! Que lui importe dès-lors le traité d'Unkiar-Skelessi?

Les Russes, fort habiles logiciens, ne manqueront pas, si le pacha résiste, de représenter au noble lord que la clause relative à la ville de Constantinople n'empêche point que les troupes russes n'aident la Porte, concurremment avec les Anglais, à expulser Méhémet-Ali de la Syrie. Le traité du 15 juillet dit, à ce qu'on prétend, d'une manière générale et un peu vague, qu'on fera tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but. Si des vaisseaux et des bombes ne suffisent pas, s'il faut des troupes de terre, pourquoi le noble lord n'emploierait-il pas les baïonnettes de son fidèle allié? Il y aurait discourtoisie et méfiance injurieuse à les refuser. On peut donc espérer de voir bientôt les Anglais, qui connaissent si bien toutes les routes de l'Asie, servir de guide aux Moscovites, et ceux-ci n'auront garde d'oublier les bonnes directions que l'Angleterre leur aura données.

Nous nous sommes demandé plus d'une fois quelles pourraient être les conséquences dernières de ces étranges combinaisons. Passons par-dessus toutes les phases intermédiaires : en dernier résultat la Russie peut-elle se flatter que l'Angleterre, je ne dis pas lord Palmerston, je dis l'Angleterre, lui permette de s'emparer de Constantinople, quand même la Russie consentirait, comme compensation, à l'occupation de l'Égypte par les Anglais? Si ce partage était en effet la pensée secrète de ces deux puissances, si l'Angleterre pouvait ainsi préparer de ses propres mains le vaste champ de bataille où elle ne tarderait pas à rencontrer les Russes, et où toutes les chances seraient contre elle, la Prusse et l'Autriche auraient été doublement dupes en signant la convention du 15 juillet. La France saurait bien rétablir à tout prix l'équilibre, et la Russie, occupée à la garde de la Pologne et de ses possessions orientales, aurait assez d'affaires sur les bras sans en chercher ailleurs.

Il nous est impossible de croire à un pareil aveuglement de l'Angleterre. Le cabinet anglais s'est jeté dans une route trop contraire aux intérêts essentiels de son pays pour qu'il lui soit permis d'y persister long-temps. Il est possible, bien que fort difficile, d'empêcher la Russie de pénétrer dans l'Orient; mais il est impossible de ne pas voir que le jour où elle y aurait enfin

pénétré, c'est elle qui en serait la maîtresse. C'est là ce qui prouve combien est monstrueuse l'alliance anglo-russe.

Chose singulière en apparence, mais vraie cependant! L'Angleterre comme la Russie ne peuvent avoir qu'un allié naturel, et cet allié, c'est la France.

L'Angleterre, parce que la France est la seule puissance qui aurait pu l'aider sérieusement à contenir la Russie dans ses limites;

La Russie, parce que la France n'a pas, soit en Orient, soit en Occident, des intérêts absolument incompatibles avec les vues et les intérêts de la Russie. C'est ce que l'empereur Alexandre s'efforçait de faire comprendre à Napoléon dans leurs fameuses conférences. Si Napoléon eût été moins exclusif et moins ambitieux, probablement la Russie serait depuis long-temps maîtresse de Constantinople, et Napoléon serait mort sur le plus beau trône du monde.

Mais laissons de côté toute vaine hypothèse et revenons aux choses positives, telles que les ont faites les erreurs et les passions des hommes. Nous ne cesserons pas de le répéter : quels que soient les évènemens qui se préparent, la France n'a dans ce moment qu'une chose essentielle à faire : armer, armer, armer.

Une fois cela fait, tout est facile, tout peut être honorable. La France désarmée verrait bientôt ses intérêts les plus chers profondément lésés, sa dignité et son honneur compromis.

— M. le vicomte de Falloux vient de publier, sous le titre de *Louis XVI;* une histoire détaillée et intéressante dans laquelle il a su, sans exagération, avec gravité et douceur, rassembler tous les traits de cette royale et vertueuse destinée. « Beaucoup de livres, dit-il dans sa préface, ont été publiés sous le titre de Vie ou d'Histoire de Louis XVI; mais les uns dépassent promptement leur cadre, les autres se renferment systématiquement dans l'éloge, tous peut-être laissent encore place à une simple biographie. » Ce dessein modeste, et qui est né chez lui d'un sentiment pieux, M. de Falloux l'a dignement rempli; pour ceux même qui ne prennent au malheureux monarque qu'un intérêt humain et sans culte singulier, il y a profit à trouver rassemblés par une plume élégante et judicieuse, tous les actes, les évènemens successifs, les motifs et les intentions combattues qui composent sa triste fortune, et qui font comme l'enchaînement de la trame. L'histoire s'éclaire ici de plus d'une vue du biographe; des citations habilement rapprochées et contrastées permettent au lecteur de conclure sans que l'auteur ait besoin de discuter. L'écueil de ce sujet était une sorte de déclamation traditionnelle; M. de Falloux a su s'en garder, et, tout en demeurant sous l'empire d'un sentiment profond, il ne l'a produit qu'avec discrétion, avec goût, et seulement à l'aide des faits.

V. de Mars.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-TROISIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

FIN DE LA TABLE.